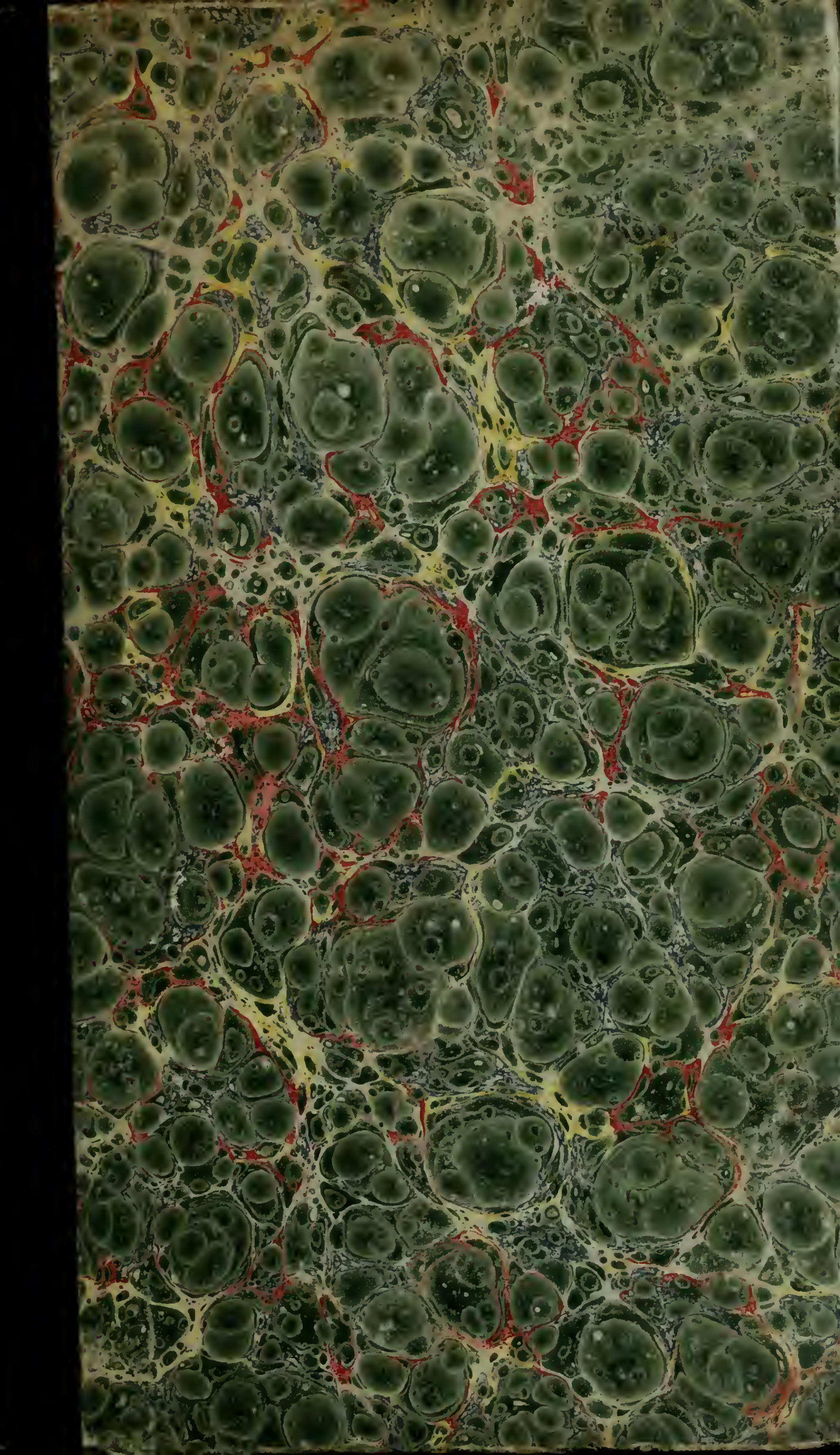



de
JÆGER,
A GRAY.

"in fine" Prospectus des
... par Bernard ...
4 p.

HENRIETTE.

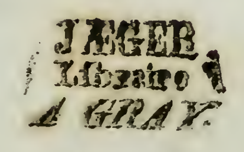
P aris. Imp. de Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

HENRIETTE

PAR

Michel Raymond

(RAYMOND BRUÇKER).



II

PARIS,
WERDET ET Cie, ÉDITEURS,
20, RUE DE CONDÉ.

—

1840

La Crise.

On s'est aperçu (et l'on a pris texte de ce fait pour se perdre en violentes clameurs) que l'esprit de corps entraînait les prêtres à soustraire les coupables de leur ordre aux conséquences judiciaires d'une faute, et, très fréquemment même, à celles d'un crime. Je ne joins pas ma clameur à tant de clameurs. J'approuve tout ce qui peut défalquer un chiffre quelconque sur le budget normal de têtes dont les maîtres et les valets du bourreau composent annuellement leur ordinaire. J'applaudis à la tolérance intérieure de l'esprit de corps, sinon à son intolérance extérieure. Osons exiger de nos clabaudeurs politiques qu'ils cherchent enfin le secret d'élever cet esprit de corps à sa dernière et magnifique puissance. Universalisons-en les résultats, dût le bourreau s'en suicider de désespoir. Je laisserai les moralistes porter son deuil. Malheureusement, la politique n'est encore que l'astrologie de la science sociale.

I.

Mais le commissaire l'interpellait à son tour.

—Êtes-vous dans l'intention de me faire votre plainte?

—A vous?... Et pourquoi?...

— Mais... pour plus de régularité, monsieur. Décidez-vous.

— Je n'ai pas de plainte à vous adresser! s'écria chaleureusement Daveleau. Je ne vous ai pas appelé, moi. Je ne me connaissais plus, et l'on n'avait que faire de me suivre. Éloignez-vous; emmenez ceux qui sont là!... Seul ici, je suis quelque chose, et l'autorité n'est rien. Maudits soient les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas! Entre ma femme et moi, je ne reconnais à personne le droit d'intervenir.

— C'est possible, reprit le commissaire; mais vous êtes hors de vous-même, et, dans l'intérêt du bon ordre, j'userai de toutes les latitudes que la circonspection me conseille et que me permet la loi.

Le commissaire prit le papier pour le parcourir, et quêta des signatures à la ronde.

Les témoins s'approchèrent ; ils se groupèrent entre eux et se passèrent alternativement la plume.

— Penseriez-vous donc arrêter aussi ma femme? demanda Daveleau, qui sembla sortir d'un rêve.

Le geste qui servit de réponse fut celui d'un homme qui croit devoir s'en référer de la nécessité d'une détermination qu'il prend à regret au bon sens et à la raison de tous les gens qui l'entourent.

L'assentiment général y répondit de la même façon.

— Et je vous le défends! s'écria Dave-

leau, qui repoussa ceux qui veillaient sur lui.

Ses lèvres tremblaient, sa figure devint par degré livide.

Le commissaire éprouvait une émotion pénible; il resta ferme toutefois devant le regard enflammé de cet homme qu'un mot pouvait dompter ou porter aux derniers excès. Il empêcha même que l'on intervînt, et domina les chuchotements et les sourires capables de verser de l'huile sur le feu.

On l'écouta dans le plus grand de tous les calmes.

— Si notoire, reprit-il en s'adressant à Daveleau d'une voix franche et mesurée, si notoire que puisse être votre

droit de décider ici, rien cependant ne m'oblige à le reconnaître; surtout à l'instant même, et sans un plus ample informé; car, après tout, je n'ai pas encore de gages bien certains de votre sang-froid, et j'aurais à me reprocher les crimes de votre colère. La lettre de la loi, dans cette occasion, en protégera l'esprit. Le fait est d'ailleurs porté devant la clameur publique! On vient d'arrêter un complice, et vous n'avez pas réclamé; l'autre complice aura le même sort jusqu'à ce que vous ayez réclamé régulièrement pour tous les deux, et que l'on ait pris des mesures de vigilance en vue de tous les malheurs qui pourraient arriver par la suite. Faites constater vos droits et votre identité, d'une manière légale, devant une magistrature plus élevée, si bon vous semble. Le temps et la réflexion peuvent sans doute quelque chose sur l'âme en

de semblables malheurs, et la déterminer à l'indulgence. J'approuverais certainement cette indulgence; mais vous n'avez d'autorité, monsieur, que sur les conséquences ultérieures de l'événement. J'exécuterai d'abord ce que je crois politique.

Daveleau frissonnait, une sorte de défaillance gagnait tous ses membres. Il insista d'une voix pénétrée :

— Je vous en prie, monsieur.

— C'est tout à fait impossible! ajouta le commissaire.

Daveleau se froissa les mains et prit sur lui de se maîtriser.

— Qu'ai-je fait, mon Dieu! se dit-il à lui-même.

Puis il ajouta :

— Vous attendrez au moins que ma femme soit complétement remise, et que cette foule s'éloigne.

— Je ferai tout ce qu'il me sera possible pour concilier les mesures que je crois nécessaires avec les ménagements que vous me demandez.

D'un commun accord on se tint dans le calme pour prêter l'oreille aux râles d'Henriette qui revenait enfin à la vie sous les embrassements et les supplications de sa mère. Daveleau, dont les frémissements répondaient aux râles de l'infortunée, se cacha la figure dans les mains, et se détourna pour éviter un si douloureux spectacle.

Les sanglots de madame Hardouin entrecoupaient les paroles d'Henriette.

— Vous ici, pauvre mère !... Oh !.. c'est le plus lourd chagrin de ma honte !... et que Dieu devait m'épargner !... Mais, non, il fallait que cela fût. Depuis que mon infamie dure, j'écartais ce pressentiment. On se fait des rêves, et j'espérais mourir. Mon Dieu! mon Dieu ! comment se fait-il donc que l'on devienne coupable ?... Mais où sont-ils ?... Pourquoi ce silence ?... Où sont-ils, dites-le-moi, ma mère ?... Ils se seront tués. Qu'est devenu Daveleau ?...

Et les rideaux tremblants furent arrachés avec énergie par cette femme échevelée que les bras de sa mère retenaient à peine. Tous ceux qui se trouvaient là souffraient de s'y trouver, mais

n'osaient sortir. Henriette eut un cri de joie timide, et ses doigts se croisèrent en apercevant Daveleau qui ne la regardait pas, et dont la main s'étendit comme pour la retenir à distance.

D'une voix pleine de fièvre, elle osa pourtant lui dire :

— Étienne !...

Il frémit comme un criminel et ne se détourna pas.

Puis les bras d'Henriette s'échappèrent alors, de même qu'un ruban qui se déroule, et son visage, devenant aussi pâle que de la craie, la vacillation de sa tête dont le poids entraîna le corps fit pousser un cri général : chacun se précipita. Révolté contre lui-même jusque dans le

fond des entrailles, Daveleau, revenant à son élan naturel, s'ouvrit de vive force un passage au milieu de la confusion en repoussant tout le monde. On s'agitait et l'on n'avançait à rien ; il domina le mouvement et le régla.

— Vous voulez donc qu'elle meure ? s'écriait-il avec désespoir. Éloignez-vous, au nom du Ciel ! laissez-moi libre, et ne me gênez pas.

Et d'accord avec madame Hardouin, tandis que chacun, d'ailleurs, s'empressait autour d'eux, l'un débouchant et présentant un petit flacon, un autre se hâtant de prendre et d'affermir une chaise, Daveleau porta tout doucement sa femme près du balcon, en lui prodiguant les soins les plus affectueux et les paroles les plus tendres. L'air la rendit à

la vie ; elle retrouva ses sens en versant d'abondantes larmes, et le furieux de tout à l'heure baisait maintenant les pieds et les mains de sa femme mieux que n'aurait pu le faire un esclave, avec plus de tendresse, avec plus d'effroi. Ce n'était plus le même homme, et le commissaire, indécis au milieu de ses acolytes, les consultait du geste et du regard sur ce qu'il devenait convenable de faire; mais nul ne savait que répondre, et le supérieur n'osait prendre sur lui de se décider.

— La vivacité même de ces sortes de changements, disait-il, ne les rend que plus dangereux par leur brusquerie.

Daveleau, qui comprit cette irrésolution, ne fit qu'un bond vers le commissaire.

—Venez ! lui dit-il, laissons-la libre.

Qu'est-ce que cela vous fait, à vous? Et n'est-elle pas assez punie, sans qu'il lui faille encore subir d'autres tortures, des aveux, des interrogatoires ?... Je me suis conduit comme un fou !... Des juges, oh! non, mon Henriette n'en aura pas ! Non, non ! La justice dont on parle chez les hommes n'est qu'une méchante curiosité que l'on aime à satisfaire, une façon de spectacle que l'on se donne à propos et aux dépens du chagrin des autres. Tout cet attirail d'opprobre que l'on amasse à plaisir autour d'une misérable faute ferait douter à la longue du pardon et de la conscience; je m'en tiens à ces deux autorités. Je saisis maintenant le sens de ce que me disait Faubert; et tous les écarts, de l'âme, du moment qu'elle ne consulte rien, valent mieux que le flegme de vos lois qui nous flétrissent tranquillement. Je ne paierai jamais un avocat pour

injurier une femme : je me croirais au-dessous d'un assassin qui, du moins, frappe sans insulter. Ce n'est pas l'infidélité, d'ailleurs, qui fait le crime : c'est ce qui l'entoure, ce qui vient après! c'est ce qui se fait à froid, c'est le mensonge. J'ai voulu me venger, je ne demandais pas justice! mais je peux vous suivre, nier s'il le faut l'évidence même; et ce qu'il faudra faire, je le ferai. Il me semble que je suis bien libre de mentir, et qu'on ne sera pas assez infâme pour exiger de moi la vérité!... Que peut-on contre Henriette que je ne le veuille?... Allez-vous-en! au nom du ciel, allez-vous-en!

Étienne, en s'exprimant avec fougue, entraînait les assistants vers la sortie.

— Vous nous suivrez alors? demanda

l'officier civil, qui s'abandonnait à l'impulsion ainsi que les autres.

Un murmure d'irrésolution précéda la réponse de Daveleau, qui fut pétulante et brève.

—Oui!

Le commissaire, machinalement peut-être, lui prit le bras.

Cela même lui fut importun comme acte de méfiance.

—Oh! s'écria-t-il, laissez-moi!

Henriette, à l'effet de suivre les mouvements de son mari, s'était levée. Douleur ou méprise, elle fit un cri.

Daveleau s'élança vers sa femme

en dépit des réclamations unanimes.

Un garde national avec son fusil barra le chemin; mais Daveleau saisit l'arme par la baïonnette, et fit si brutalement justice de l'obstacle, qu'après avoir envoyé l'opposant malencontreux tourbillonner et rouler à travers la chambre, il se trouva muni de la baïonnette, qui se détacha du fusil. On ne le soupçonnait que trop d'une volonté sinistre; les têtes s'exaltèrent, un tumulte inattendu s'ensuivit aussitôt. Daveleau, qui se vit entouré, brandit avec emportement l'arme que cet incident venait de lui donner. Le cercle s'élargit devant la menace, et l'on recula.

—Jetez-vous sur ce malheureux! cria le commissaire.

Dans le pêle-mêle, madame Hardouin, épouvantée, saisit son Henriette à bras-le-corps, l'entraîna quoi qu'elle en eût vers le balcon, et s'y pencha malgré l'impulsion contraire de sa fille, en criant de toute sa force : — Au secours !

Une simple méprise venait de rallumer fatalement l'effervescence, et l'on ne s'entendait déjà plus. La clameur était au comble dans la rue comme dans la chambre.

Aucune explication n'était possible.

Davéleau crut à son tour que le commissaire osait revenir sur la convention que l'on venait de prendre, et sa fureur ne connut pas de bornes. Il évita les crosses des fusils qui cherchaient à le culbuter, céda le terrain à reculons, en faisant face à ses assaillants enflammés par la rage,

et, la baïonnette aux dents, se voyant enfin acculé dans l'embrasure de la fenêtre, au seuil du balcon, empoigna les deux battants de la fenêtre, qu'il ferma violemment sur lui-même et dont les vitres s'éparpillèrent en éclat.

La brusquerie de son apparition anima les clameurs du dehors, car on vit luire la baïonnette.

Le rempart de la fenêtre, quoique bien frêle, donnait le champ libre à tous les projets d'un homme résolu de ne plus rien entendre, et qui, désarmé lors de sa première tentative de meurtre, n'avait temporisé sans doute qu'avec l'arrière-pensée d'en venir plus habilement à son but. Forte de ses frayeurs, la mère d'Henriette s'éloigna de plus en plus du cadre de la fenêtre, et traîna son fardeau vers

l'extrémité du balcon. Des milliers de voix criaient d'un commun accord sur le quai. Dans la chambre, on se disait qu'il fallait à tout prix s'emparer des battants de la fenêtre et les ouvrir ; mais Daveleau, sans s'occuper des éclats de vitre qui l'ensanglantaient, entoura d'un bras nerveux et résolu les deux montants qui s'emboîtaient pour la fermeture, et, l'œil en feu, dardant de tous les côtés sa baïonnette, laissa comprendre aux assaillants déconcertés qu'il fallait une mort d'homme, la sienne, ou celle d'un autre, avant de se jeter entre sa femme et lui.

Cette attitude même, la direction hostile des regards de Daveleau, tout rassura sur-le-champ l'officier civil, et le convainquit des diverses méprises que le

trouble devait avoir fait naître dans ce moment de qui vive général.

Mais comment s'expliquer au milieu de ce tumulte ?

Il écarta ses auxiliaires, non sans peine, et vint à Daveleau, les mains ouvertes, s'attachant à lui faire comprendre par tout ce que la pantomime offrait de plus caractéristique à quel point cette résistance sans objet devenait folle et scandaleuse; mais la vigilance irritée des yeux de Daveleau le bravait et le réfutait.

Juste au moment où le commissaire, las de tant d'obstination, renonçait à convaincre ce furieux, les clameurs qui montaient de la rue cessèrent de se faire entendre.

Mais, du sein de la chambre, et grâce à

la saillie du balcon, il devenait complétement impossible de savoir le vrai motif d'un aussi profond silence, d'autant que les femmes, en évitant le contact de Daveleau, avaient tout à fait dépassé le mur de la fenêtre. Près de qui s'informer, sinon près d'elles?.. On aurait voulu les interroger ou les consulter; on ne les voyait même pas.

— Vous faut-il ma parole, dit le commissaire à Daveleau, que si vous consentez à me suivre, je ne procéderai nullement à l'arrestation de votre femme?

—N'approchez pas! répondit l'énergumène.

— Vous êtes fou.

— Non, M. le commissaire, j'ai toute

ma raison, mais toute ma résolution. J'ignore vos lois, moi ! je ne suis pas du métier, et j'y vois à chaque pas comme autant d'embûches. Votre justice m'a toujours fait peur, et je l'éviterais à tout prix. Il n'y a pas d'écharpe qui tienne. Je voulais tuer Faubert, et je l'aurais tué ; mais si l'on cherche à me prendre ma femme pour la jeter à des tribunaux, je la connais, voyez-vous ! elle ne voudra pas de cette ignominie ; elle aimera mieux que je la tue. Ne persistez pas, sauvez-moi d'un malheur.

— Et vous ne voyez donc pas, insensé, que, par ces vociférations indignes, vous pouvez être la cause d'un malheur plus irréparable que celui dont vous vous épouvantez !

Et par une diversion précipitée de ses regards, diversion dont, sans le vouloir,

Étienne imita le jeu qui les portait de droite à gauche, le commissaire lui donna tout à coup le change, en s'écriant :

— Où donc est-elle?

L'élan fut celui d'un éclair. Fourvoyé par la diversion, Étienne se vit désarmé.

On se saisit avec vivacité de ses bras pour ouvrir aussitôt les deux battants.

Mais il n'opposa pas la moindre résistance; en perdant la baïonnette, il semblait avoir également perdu sa force. A l'expression effarée des regards de Daveleau, le commissaire, qui venait de le menacer d'un malheur, trembla d'avoir prophétisé.

Henriette et sa mère, en effet, ne se trouvaient plus sur le balcon.

Lorsque le commissaire et ses adhérents parurent aux yeux des gens de la rue, des milliers de bravos, des rires, des huées, retentirent universellement dans la foule.

— Sauvées ! sauvées ! leur cria-t-on de toutes parts.

Et le commissaire, avisant une porte en apparence fermée, dont l'issue donnait évidemment sur une autre maison, se précipita vers ce point pour en finir avec ses doutes !...

La porte contre laquelle tous les efforts de Faubert étaient venus se briser se trouvait ouverte !...

L'explosion de Daveleau, lorsqu'il vint à s'apercevoir que sa femme était décidément évadée, fut celle d'un homme

qui tombe en délire. Mais il sortit de son étonnement comme un coup de foudre, et saisit l'officier de police à la gorge.

— Monsieur! lui cria-t-il, vous m'en répondez, morte ou vive!... Et c'est maintenant à vous de me la rendre. Marchez!

En homme de sens qui voit à merveille la persistance de la passion dans les mobilités les plus contradictoires de son idée fixe, l'officier civil réprima d'un signe le secours imprudent que l'on se disposait à lui porter; et, sous la protection d'une escorte dont il était certain de réclamer assistance à tout hasard, il suivit le pas délibéré de Daveleau, le long d'un corridor immense qui, de détours en détours, aboutissait à l'escalier d'une maison de la rue Saint-Louis, précisément à l'angle

diamétral opposé de la maison du quai d'Anjou.

Sur ce point, les rues se trouvaient désertes....

Les traces d'Henriette et de sa mère étaient perdues !...

On fit halte.

De l'œil d'un médecin qui suit les symptômes foudroyants d'une attaque d'apoplexie, le commissaire, en se tenant sur ses gardes, examinait le visage de Daveleau. Le malheureux frémit comme une feuille; ses yeux devinrent blancs, la mousse lui bouillonna sur les lèvres. Il lâcha prise et se raidit en se tordant au milieu des bras qui le secoururent. Sans le zèle intelligent du commissaire et de ceux qui lui prêtaient main

forte, Étienne se serait brisé la tête sur le pavé....

Une heure après, portée par quatre hommes, une civière, précédée par le commissaire de police, entrait sous le vestibule de l'Hôtel-Dieu.

Eclaircissement.

Ce quc nous appelons un miracle ne doit souvent s'appeler qu'un mystère. La création n'est, à le prendre comme il faut, que l'ensemble d'une série de faits dont l'intelligence première nous échappe; et de ce point de vue, le miracle, par opposition au fait naturel, ne serait qu'un fait dont le retour nous frapperait moins souvent, et, par cela seul, nous étonnerait davantage. Impudence des hommes! ils ne savent pas pourquoi l'étincelle jaillit de la pierre au fragment du caillou; mais ils nieront avec intrépidité la conception de l'immaculée Marie! Nos savants sont les derniers des ânes, car ils ne savent pas combien de choses ils ignorent.

II.

Et maintenant, si l'on veut remonter à la cause de cette évasion, deux mots devront suffire.

Le premier de ces deux mots indispen-

sables sera pour expliquer certaines bizarreries de la localité qui fut le principal théâtre de l'aventure.

La petite chambre du quai d'Anjou, favorable pour des mystères de plus d'un genre, avait servi, dans le temps de la Restauration, pour des conciliabules politiques.

Pour peu que l'on ait été mêlé dans ces cabales, on connaît quinze à vingt logements semblables dans Paris.

Et si l'on choisit pour conspirer contre les maris les mêmes foyers où l'on conspire contre les gouvernements, ce doit être en vertu de l'identité qui se trouve entre les choses que l'on regarde à tort comme le plus profondément distinctes.

Il n'y a que les esclaves qui se révoltent.

Quant à l'autre mot (le lecteur doit en avoir le pressentiment), il avait été dit par Faubert lui-même, alors qu'on le faisait monter en voiture, et dit à l'oreille de l'un de ses bons amis, qui se trouvait au milieu de la foule.

En nommant Jacquin, nous ne surprendrons personne.

Prompt et dévoué, Jacquin n'avait eu qu'à détacher les vis d'une serrure pour épargner les angoisses d'une interminable scène à la fille de madame Hardouin.

Les détails de cette aventure dont on parlera longtemps dans les environs de l'archevêché, surtout en désignant aux curieux la vieille et indigne folle qui tire effrontément gloire du rôle qu'elle y joua;

rôle qui fut à la veille de lui coûter cher; ces détails n'ont pas eu l'éclat si douloureux de la *Gazette des tribunaux;*... ce pilori moral, ce calice d'ignominie dont notre siècle sans Dieu regarde la publicité comme un progrès!...

Les principaux personnages vivent encore, mais loin de Paris.

Madame Hardouin et sa fille ne reparurent ni chez elles, ni chez personne de leur connaissance.

Chargé des pleins pouvoirs de madame Hardouin pour terminer promptement quelques affaires d'intérêt, Jacquin resta mystérieux sur le lieu de leur retraite; et l'on n'a rien pu m'apprendre de Rosalie et de Faubert, si ce n'est que ce dernier, visité deux fois dans sa prison par un diacre de Notre-Dame, sortit enfin de la

Préfecture au bout de quinze jours, avec un passe-port pour Alger.

Les autres acteurs de ce récit n'y figuraient qu'au dernier plan, comme des comparses, et ne m'ont pas semblé dignes d'une recherche.

Quant à ceux autour desquels on peut supposer que l'intérêt du lecteur veille encore, voilà ce que je me suis laissé dire à leur égard par un élève interne de l'Hôtel-Dieu qui m'a prié d'user de la réserve des déguisements sur les noms réels des divers personnages ; prière à laquelle j'ai dû me conformer.

La fièvre cérébrale de Daveleau dura huit jours, avec des redoublements qui nécessitèrent qu'on le transportât dans une chambre isolée, d'autant que ses vi-

sions et ses éclats seraient devenus funestes à d'autres malades.

Tous les crimes, tous les remords de la passion s'exprimèrent dans les hallucinations des rêves où sa pensée restait emprisonnée. Tantôt il s'emportait en menaces contre tous, tantôt il essayait d'attenter à sa propre vie; sa préoccupation ne le quittait pas d'un instant. Quatre infirmiers domptaient à peine son énergie.

Le délire ne fut vaincu, dit-on, que par l'emploi vigoureux de la méthode antiphlogistique. C'est toujours l'implacable méthode du canon appliquée à l'émeute, du fer de la Grève aux crimes produits par la misère et les passions. En masse comme en détail, on abat l'humanité, lorsqu'on est ignorant sur le moyen de la satisfaire. Le pis est que

l'on appelle cela du génie. Il paraît, d'après le calcul des maîtres de la terre, que Dieu nous a donné de la verve et des élans de trop. Sans la lancette, le sergent de ville et l'échafaud, ceux qui nous gouvernent y renonceraient. Ils ne savent pas résoudre le problème, ils le tranchent. C'est toujours la sottise si célèbre d'Alexandre le Grand à l'occasion du nœud gordien.

Au bout de deux semaines, Daveleau, dompté par le système Broussais, entrait en convalescence pleine.

Cette cure, dont on désespérait, fit le plus grand honneur au médecin, qui, dans la matinée du 7 août (1838), vint en proclamer le succès au milieu d'une conférence, et qui (l'on ne sait trop pourquoi) reçut avec un léger sourire les

éloges et les félicitations de ses confrères.

On eut à croire un moment que, sur la part légitime à laquelle il pouvait prétendre dans ces éloges, le praticien modeste consultait le jugement de la sœur qui le suivait et qui baissa les yeux.

Lui en rapportait-il modestement tout le mérite, et croyait-il moins à la lancette du chirurgien qu'au charme des douces paroles et des soins affectueux ?

Nous le supposons volontiers.

Les femmes et surtout celles qui reçurent de la grâce de Dieu le caractère bienveillant et sacré qui se met en relief au chevet des malades, en savent plus que beaucoup de graves professeurs sur les douleurs dont le siége est dans l'âme. Le professeur, dans ses études préliminaires, ne fait de la physiologie que sur la mort;

elles en font sur la vie !... Ce n'est pas sur les bancs de l'Ecole de Médecine, c'est auprès d'elles qu'il faut aller à la recherche des moyens d'agir sur l'âme. Malheur à ceux qui n'en croiront rien ! Une puissance magique aura péri dans leur cerveau.

Une curiosité mondaine, un vif intérêt, se pressaient autour du convalescent.

Les médecins et les élèves parlèrent de lui rendre une visite le lendemain, si, toutefois, cela ne présentait aucun inconvénient.

Le médecin, sollicité de la sorte, se tourna pour la seconde fois vers la religieuse dont le visage impassible ne sourcilla pas.

Évidemment, elle faisait ses réserves.

—Eh bien ! dit légèrement le médecin à ces messieurs, nous verrons !...

Métempsycose.

Pourquoi m'appelez-vous bon; il n'y a que mon père dans le ciel qui le soit !...

Le plus sage pèche sept fois par jour.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fît.

Que celui qui est exempt de péché, lui jette la première pierre.

N'achevez pas le roseau cassé ; n'éteignez pas la mèche qui fume encore.

Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

Si vous aviez compris la valeur de ces mots : —Je préfère la miséricorde au sacrifice !—Vous n'auriez jamais condamné d'innocents.

III.

A minuit, sous le coup des plus épaisses ténèbres, quand le vaste bâtiment de l'Hôtel-Dieu fut enveloppé de calme, l'élève en pharmacie, de corvée ce jour-là, revenant d'une promenade au petit jardin qui jette son parfum mélancolique

d'héliotropes et d'acacias vers l'angle de la place du Parvis, crut voir, comme une apparition, au seuil de la galerie basse où se trouve le logis de garde, une lueur s'enfoncer et disparaître dans les voûtes souterraines du vieil édifice, par un escalier d'un développement tout à fait abbatial et dont les degrés, en s'évanouissant, conduisent au niveau de la rivière.

Il retint son souffle, en se demandant ce que ce pouvait être.

L'ombre démesurée qui se déploya sur l'arceau de la muraille, offrait, en même temps que la reproduction fantasmagorique des grains d'un chapelet, la silhouette d'un costume de sœur. Une grille de fer tourna sur ses gonds rouillés avec un léger bruit d'orgue; mais le murmure s'arrêta tout net; la découpure d'un

visage d'homme s'abaissa lestement sur la lumière, et la clarté s'éteignit.

Pour moins que cela, l'on aurait eu l'esprit mis en alerte par le soupçon d'une intrigue.

D'un pas muet comme l'apparition, l'élève en pharmacie, mis en éveil, s'aventura gaiement dans les ténèbres, avec des yeux de chat et la circonspection d'un traître.

Il atteignit la grille dont il franchit l'ouverture en se faisant aussi souple que possible.

Là, sous la projection d'une voûte épaisse, et contre une grille dont les solides barreaux descendaient presque à raz du flot de la Seine, à la faveur de ces harmonies furtives et glacées, qui, dans notre idiome moins généreux que la palette de

Rembrandt, n'ont, pour détailler leurs modulations infinies, que le mot si confus de clair-obscur; l'indiscret écolier, réprimant une saillie de belle humeur, s'avoua bientôt qu'il serait toujours loyal de respecter une démarche mystérieuse, alors même qu'en cédant à l'entrain d'une idée de malice dégagée de tout esprit d'indiscrétion, on ne formerait pas le projet de surprendre un scandale pour l'ébruiter.

Deux femmes, l'une sanglotant sur la poitrine de la plus âgée, celle-ci, émue et muette, enveloppant son éplorée compagne avec un soin tout maternel, se tenaient en dehors et contre la grille, du côté de la Seine, à peu de distance d'un bateau, dont le guide en se cramponnant à l'anneau de fer de l'arcade, semblait recommander expressément que l'on gardât le silence.

Un homme presque agenouillé dans l'ombre de ce groupe couvrait de baisers fous et de larmes, une main qui s'abandonnait à lui par l'intervalle des barreaux.

Notre étourdi n'avait spéculé sur rien de pareil. L'indécision le prit, car on parlait ; mais une main le saisit par le bras dans l'ombre.

— Chut ! lui dit-on, n'avancez pas.

C'était la sœur !...

Et tous les deux gardèrent le silence.

— Oh, Daveleau ! disait mélodieusement l'éplorée femme, c'est à moi de me blâmer si tu me pardonnes, et de m'humilier quand tu te mets à mes genoux. Lorsque je pense à moi, je m'épouvante. Je l'aimais, cet homme, comme tu l'ai-

mais, et l'amitié que vous vous portiez tous les deux m'a perdue. Le cœur est un traître!... Ses soins vrais, son dévouement, sa vigilance à ton lit de douleur, lorsqu'une fois déjà nous avons eu peur de te voir mourir, l'audace de son inspiration à laquelle j'osais croire, tandis qu'autour de nous on désespérait de ta vie, le bonheur de ce conseil qui te sauva, sa joie qui fut la mienne, mon enthousiasme qui fut le sien, voilà mon crime. Peut-être Dieu m'avait-il donné deux âmes pour deux amours; mais il avait oublié de m'en donner une pour le mensonge, car j'ai bien souffert, et comme tu l'as dit: — Ce n'est pas l'infidélité, c'est le mensonge qui fait le crime!... Non! pas plus de sa part que de ma part, ce ne fut un calcul; et, sous ce point de vue, Daveleau, nous ne méritons pas ta haine. Nous n'avons ni résisté, ni combattu; nous étions l'un à l'autre que nous ne le

savions pas encore. On cède à la vivacité de la reconnaissance, et l'on se réveille coupable sans l'avoir voulu. Faubert méritait mieux que ma vie, pour m'avoir rendu ta vie!... Parce que je t'aimais au delà de tout ce que l'on peut imaginer, un crime vint se jeter entre nos trois existences. Est-on vraiment libre de se refuser, mon Dieu! Puis, la réflexion brilla comme un éclair, et me montra jusqu'à quel point j'étais infâme. Alors j'aurais dû te révéler tout, n'est-ce pas?... J'aurais dû rompre avec toi; je ne le pus. L'aveu monta mille fois à mes lèvres, mais il lui fut impossible de s'en échapper! Je craignais ta haine, et je m'arrêtai dans mon ignominie. Inutilement aussi, je me promettais d'éviter Faubert qui tremblait de me perdre, qui m'effrayait de ses alarmes, qui m'épargnait à peine l'expression de ses sentiments jaloux. J'eus peur de

l'exaspérer et qu'il ne mît tout en œuvre pour briser le lien que je voulais conserver à tout prix, que je voulais conserver à tes pieds, dussé-je y périr à tâche. J'ai dû vivre en lâche, entre deux craintes!... Oh, le monde! en nous désarmant de notre franchise, en se faisant absolu contre une ivresse d'un jour, en criant : — Mépris !... il nous ôte jusqu'à la puissance de nous reprendre, et sa protection nous manquant alors contre nous-mêmes, il faut subir un joug clandestin dont l'événement seul peut signer le divorce!... Et voilà, voilà, ma mère, comme on s'avilit sans retour, quoique l'on ait de la noblesse et du courage au fond du cœur !...

En ce moment, le bruit de deux avirons qui fendaient l'eau s'approcha. Le

groupe s'agita comme pour un départ. L'homme agenouillé près de la grille se releva pour chercher la sœur qui vint à lui dans les ténèbres. Des embrassements affectueux s'échappèrent en silence ; la serrure de la grille fut ouverte par le nouveau venu, puis refermée. Les fantômes parurent plonger sous l'arche du pont vitré de l'hospice, pâlirent et s'effacèrent comme une vapeur.

— Je vous promets de ne rien divulguer de tout ceci, dit l'interne à la sainte fille.

— Oh ! s'écria-t-elle avec exaltation, vous pouvez affirmer hautement qu'il se trouve des anges parmi ceux que l'on croit les plus coupables !...

Le lendemain, l'on apprit avec surprise que le gendre de madame Hardouin ne se trouvait plus à l'Hôtel-Dieu.

FIN.

Une

CAPITULATION

DE CONSCIENCE.

Mes amis! mes amis! Il n'est plus de patrie!...
On vous dit lè contraire ; oui! mais par industrie,
Car, dût-il sans relâche envenimer les maux,
Le peuple journaliste, au sein de ce chaos,
Par des abonnements sur la masse imbécile
Sait se faire à tout prix une liste civile!
A quoi peut aboutir ce qu'il nous crie?... A rien!...
Voyez! il substitue, et toujours pour son bien,
Aux saints décrets de Dieu les lois dures des hommes;
Et pour jeter la ligne en l'eau trouble où nous sommes,
Souffre que les instincts dans l'âme enracinés
Par l'insulte et le fer chaque an soient moissonnés;
Il ne sait rien de plus; il blesse, il fronde, il blâme;
Au poids il vend le fiel qu'en fabrique il déclame;
Et, pour peindre en un mot l'indignité des temps,
Il rampe à tant par ligne aux pieds des charlatans!
Peuples! voyez enfin dans quel gouffre vous êtes!....

(*Satire sur le 19e siècle*).

— § I. —

Médisant comme une femme et menteur comme un homme d'esprit, mon père (heureux l'enfant qui ne balbutie pas en articulant ce pronom possessif!) aimait à me raconter des historiettes sur ses contemporains. Dieu sait ce qu'il disait de ses meilleurs amis ! Avec ses ré-

vélations, je brouillerais cent familles. Je mets sous sa responsabilité l'historiette qui va suivre et qui concerne Mercier, l'auteur fougueux et justement célèbre d'une impitoyable série de divagations sur les mœurs de Paris. Je suis rarement indiscret en fait de biographie; le roman est plus commode pour la personnalité. En cette occasion, j'ai la double autorité de mon père et de l'Almanach impérial, et je me sens brave.

Ce ne sera d'ailleurs qu'un chapitre de plus dans l'histoire inachevée des capitulations de consciences; histoire qui se continue tous les jours: demandez à nos journalistes.

C'était à l'époque, mémorable dans nos fastes, où la France, lasse de se gaspiller dans l'anarchie, et moins inconsé-

quente qu'on ne le croit, venait de capitaliser décidément ses trésors de puissance entre les mains de Napoléon, pour que le grand homme en fît ce qu'il jugerait convenable.

Des puritains dont on attendrira tôt ou tard la sévérité (prenez courage!), vous diront, à ce propos, que l'empereur avait pour tact principal de mettre le doigt sur le principe de corruption qui se trouve en germe au fond de toute conscience. Ce principe mis en lumière, on devenait son mannequin. Il a remporté plus d'un Austerlitz de ce genre. Est-ce un art si difficile? je ne le crois pas. L'Évangile affirme que le plus sage pèche sept fois par jour! juste sept principes de corruption; les sept péchés capitaux sans doute!... Quel homme n'a pas son lot dans cette analyse évangélique?

Mais faut-il donc, à l'imitation de ceux qui manquent de miséricorde, dans l'intention de faire croire qu'ils sont à l'épreuve, fulminer des réquisitoires cruels contre le pauvre cœur humain ?

D'aucuns diront que l'on ne saurait trop sévir !

Je n'en donnerai, Dieu merci, ni le conseil ni l'exemple. Entre l'apparent et le réel d'ailleurs, il y a tout un abîme. Souvent ce que nous semblons exécrer avec le plus de fougue sourit mystérieusement à nos convoitises; et notre secret chéri nous échappe dans l'exagération même de nos colères. Nous ne dépenserions pas tant de haine contre des objets indifférents. Notre susceptibilité donne toujours la mesure de notre vulnéra-

bilité. Elle indique le défaut de la cuirasse.

Or, dans ces temps de professions de foi sonores et de grands lieux communs dont le tarif est maintenant au rabais, l'incorruptibilité se mettait en relief sur plus d'une lèvre. La royauté nouvelle qui se faisait si militairement place, rien qu'avec du caractère, étonnait les défenseurs du principe de l'égalité, scandalisés de se soumettre. L'égalité vivait dans les âmes et l'on en portait le deuil, car les absurdes définitions de ce mot abusaient sur la légitimité de l'événement. L'esprit enfin se révoltait contre son propre enthousiasme, au lieu d'y chercher sa lumière et sa logique. Au fond, lassé que l'on était d'avoir joué, sans y croire beaucoup, des rôles d'Aristide et de Brutus, on en finissait avec la

mascarade, et le granit républicain s'amollissait. Déjà les défections ne se comptaient plus. Tel, sept ans et plus, s'était patriotiquement drapé des guenilles de la carmagnole, devenu millionnaire à la sourdine, soit dans les bureaux, soit dans les armées, plus ou moins honnêtement, rêvait une voiture à panneaux armoriés. Napoléon savait ce que coûte un Cincinnatus. N'attendez rien de bon de quiconque outre la vertu, disait avec autorité Bossuet. Eh! mon Dieu, monsieur l'Évêque, ce n'est souvent qu'une manière de faire monter le prix de sa marchandise.

On peut rendre justice à Napoléon, il ne marchandait pas.

Du reste, si j'ai vu beaucoup de con-

sciences se vendre, je n'en ai pas encore vu se livrer.

Laissons cela.

Mercier, dont le patrimoine était au bout de sa plume, et qui, volontiers, mangeait en herbe le revenu de son talent, par philosophie peut-être, figurait alors au premier rang des fanatiques admirateurs de Sparte et d'Athènes. Leurs vertus étaient son refraïn. Disciple effréné de Jean-Jacques, il aurait de grand cœur essayé le pouvoir du galvanisme politique sur ces embryons républicains que Plutarque et Cornelius Nepos nous ont conservés dans l'esprit-de-vin de l'histoire. L'antiquité lui sortait par les pores. A lire son *Ancien* et son *Nouveau Paris*, ses drames et son *An 2440*, on l'aurait cru taillé de pied en cap dans le plein

marbre d'un bas-relief, dur comme une pierre ou comme un Lacédémonien, capable en un mot de fouler aux pieds les richesses perfides, et de boire à l'eau des sources dans le creux de sa main. Son ricanement amer faisait songer à Timon le misanthrope; son sarcasme emportait la tête. On l'acceptait enfin comme un autre Diogène, et ses productions avaient la vogue; elles sentaient la liberté de la rue et le point de vue de la borne. Sauf retour ultérieur sur soi-même, nul de nous peut-être n'est sans avoir, avec un plaisir dont plus tard on dit son *meâ culpâ*, dévoré dans son jeune âge ces sortes d'improvisations brèves et brutales, bouillantes de colère et parfois d'imagination, que, tous les soirs, grâce à l'inspiration du caprice, Mercier jetait sur le papier; élans de verve qui disent l'homme, saillies dont il faisait au bout

du mois des volumes. Tout cela d'un style très-hardi pour le temps et plein de néologismes ; style qu'aujourd'hui sans doute, et grâce au progrès, dit-on, nos bons faiseurs tiendraient en pitié, vu nombre de teintes classiques dont Mercier n'avait pu débarrasser sa palette.

Devant Mercier, les abus n'avaient pas beau jeu. Leur immolation était son gagne-pain, son patrimoine. Sans l'abus, il n'aurait eu que la perspective de l'hôpital ; et comme il s'était fait une loi spéculative, un principe vital de mettre régulièrement à mort un abus avant de se coucher, l'imagination venant au secours de sa persévérance, il aurait étendu la juridiction du réquisitoire et cherché des crimes à l'innocence même plutôt que de ne pas tenir sa parole. Si les gouvernements procèdent avec tant

de lenteur dans les réformes, on peut croire qu'ils agissent par humanité; les conseillers émérites, les gens qui vivent de plaintes, et se font un revenu de la haine, les esprits voués à l'opposition par état, n'auraient plus rien à dire, et mourraient de faim. Partout Mercier voyait abus et matière à blâmer. Dans l'abasourdissant charivari du journalisme, il passe pour avoir donné le ton. Enumérer ce qu'il a blâmé, ce serait faire la table de l'Encyclopédie. On signalerait Mercier comme le prototype des moralistes.

Et cependant ses amis le regardaient comme un bonhomme.

Au nombre des abus qui lui passèrent par la main, nous nommerons, et pour cause, l'institution de la loterie. Les coups

de boutoir dont il transperça cette institution de part en part ont tellement pris place dans les souvenirs de notre génération, qu'à la verve près on croirait entendre encore Mercier dès que, n'importe où, quelque humoriste remet ce chapitre-là sur le tapis. L'argumentation de Mercier s'est, à ce qu'il me semble, stéréotypée dans notre moelle. Nous aurions peut-être eu peur de la gâter en y retouchant ! Même refrain, mêmes doléances, même style. J'avouerai toutefois que les beaux esprits se rencontrent, surtout l'un après l'autre.

Vous savez, ou vous ne savez pas, le branle que l'on imprime à l'escarpolette philosophique pour envisager cette question d'un double point de vue. Moi, je dois le savoir pour vous. Tantôt, les yeux en larmes, il s'agit tout simplement des

intérêts du pauvre, déjà fort à plaindre, comme chacun sait, et qu'il est infâme au superlatif d'attirer dans un guet-apens par des amorces. Tantôt, le front armé de sévérité, comme Radamanthe, il s'agit des intérêts bien autrement sacrés de la morale qu'il est indispensable d'inculquer dans les multitudes, fallût-il employer la force. La morale douce et pure n'y va pas de main morte. A sa guise, en matière pareille, un philosophe passe de la tendresse à la brutalité, du sentiment à l'insulte, des conjurations de la philanthrophie à l'intolérance de l'esprit de contrainte. Si le philosophe a raison, c'est qu'il a trois fois raison. Le réquisitoire naît de la tendresse que l'on vous porte, et l'on va sévir contre vous par affection pure; contradiction que l'on rajuste avec un jeu de mots célèbre: — Qui aime bien, châtie bien!...

Dieu nous préserve des bourreaux qui cherchent leur éloge dans les proverbes de Salomon!... Pesons les mots, s'il vous plaît! Qui châtie trop, n'aime pas assez!... Le bien est ami de l'équilibre.

La loterie était donc dans les antipathies absolues de Mercier, et lui prêtait le flanc par toutes les faces; par ses moyens de publicité surtout! par les coquetteries de séduction quelle déployait dans la rue pour les yeux et pour les oreilles de la foule. Ces numéros, d'un pied de long, enrubannés de satin, affichés sur des pancartes fastueuses, à l'effet d'affriander dix ou vingt mille dupes, en leur offrant à contempler l'heureux terne éclos pour un privilégié du hasard; ces matinales sérénades dont le retentissement éveillait les commères et les philo-

sophes; l'anse du panier domestique entrant en danse au gré des femmes de ménage; toute une branche de librairie spécialement fondée sur l'interprétation systématique des rêves; et la roue de fortune, seule contre tant de joueurs, mais ayant les chances d'un calcul grandiosement organisé contre des cupidités mesquines et incohérentes; tout, jusqu'à l'innocent petit bonhomme aveuglé par un bandeau, plongeant la main dans l'urne qui met au monde les numéros prédestinés; tout cela fournissait à son humeur éternelle des tableaux dont la vérité faisait sourire, des anecdotes bouffonnes ou sinistres, des considérations dont les principaux bénéficiaires de la loterie s'épouvantaient; et comme, Dieu merci, Mercier avait conquis son grade dans la publicité, la vogue dont il jouissait ajoutait au retentissement de ses dia-

tribes. Quelle bonne fortune que le mal pour les gens de cœur qui ont de la bile! Le mal est leur providence; et de ce Dieu-là, comme Voltaire de l'autre, ils peuvent dire au fond de leur conscience :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Personnellement notre héros, ce rude champion du patrimoine individuel des pauvres, n'avait pas un sou de fortune au soleil, et, bien que, au moyen de ses pamphlets contre les mœurs des contemporains, il vécût d'une manière large et mieux que pas un prolétaire, le désordre de son esprit se réfléchissait dans la régie de son bien-être. Les tuteurs des intérêts sociaux auraient souvent besoin de tuteurs pour eux-mêmes. Moins sévère que Mercier, nous nous expliquons cela; l'ordre est un fait exceptionnel sur la terre,

et tout le monde n'en a pas le génie. On ne peut avoir tout. Empires et particuliers sont d'ailleurs tous en avance sur leurs revenus. Pas plus que d'autres, un moraliste ne vit de l'air du temps. La matière première de ses moralités se rencontrant à la guinguette, aux spectacles, dans les cabarets et les établissements publics, à l'effet de s'approvisionner de réflexions, Mercier s'ouvrait involontairement des crédits de droite à gauche. Depuis Homère jusqu'à nous, la race littéraire a vécu rarement de bon accord avec des écus et l'économie. Les trouvères de nos jours tiennent des goûts errants de leurs prédécesseurs, qui, toujours à la piste de l'inspiration, logeaient de châteaux en châteaux, de couvents en couvents, nourris aux frais de l'occasion, abrités par le premier venu, prélevant leur minimum sur l'univers. Qui leur

restituera les châteaux et les couvents, ces auberges cosmopolites! Le nouveau régime, pour eux, ne vaut pas l'ancien; tant s'en faut. Ce n'est pas tout! la civilisation a ses exigences; dans une foule de lieux, on n'est reçu qu'avec la protection du tailleur; finalement, les jours chauds et les nuits harmonieuses de l'Attique n'ayant pas été transportés sous le firmament de notre froid septentrion, on ne saurait, pour être dignement moraliste, c'est-à-dire pour vendre de la morale en antithèses, brochée ou reliée en veau, se domicilier en plein vent, dans un tonneau. Nous ne possédons pas même les libertés du Portique. Les poëtes ont perdu jusqu'à la belle étoile. Tout ceci fait que, indépendamment de cent dettes plus ou moins criardes, capital innominé que la Providence et les futurs contingents devaient liquider pour lui,

Mercier se trouvait alors débiteur de trois termes envers son propriétaire. Mais que sont trois termes pour un philosophe !

Ce propriétaire, il est vrai, mordu par le chien de l'enthousiasme à l'endroit de son locataire, ne le tourmentait nullement, et, même, paraissait prendre patience ; d'autant que Mercier, faisant le diplomate à cette occasion, passait au besoin par les petites avanies d'usage. Rien de souple comme un homme d'esprit dans l'embarras.

— Eh, eh ! lui disait-il tout le premier, quand ils s'abordaient, nous vous sommes déjà lourdement redevable, mon bon monsieur Picard.

— Allons donc ! ne parlons pas de cela, disait l'autre qui grillait dans sa barbe d'en parler.

Et notre moraliste enfonçait le trait, sachant bien ce que parler veut dire.

— Redevable de trois termes ou peu s'en faut.

— Il ne s'en faut de rien, mais je n'en suis pas inquiet. N'en prenez pas de soucis non plus !...

— Si fait! répliquait Mercier. Bien que Jean-Jacques, dans un modèle de logique et d'éloquence, ait magnifiquement fait entendre aux plus sourds que la libre disposition des biens de la terre, notre mère commune, était devenue, aux mains de quelques privilégiés, la source flagrante des assassinats et des révolutions; entre vos mains, monsieur Picard, l'abus se consacrerait peut-être aux dépens des générations futures, car vous êtes un di-

gne homme, ma foi, peu tourmentant et comprenant la vie. Oh ! si, rappelé par les conseils de la philosophie aux libres et saintes impulsions de la nature, l'homme foulait avec dédain le luxe qui corrompt les sociétés et les mœurs, s'il se contentait, à l'instar de nos aïeux, du lait des brebis et du gland cueilli dans les montagnes, l'âge d'or à coup sûr descendrait du ciel avec l'innocence et régnerait dans le monde. Siècles fortunés ! simples délices !... J'attends du reste une petite somme, et j'irai vous réveiller avec elle un de ces quatre matins. Vous me pardonnerez l'impolitesse.

Et ce manége assez louche donnait à Mercier deux ou trois semaines de répit. Mais l'esprit a son temps; l'argent devait avoir le sien. Cela ne pouvait pas durer toujours ainsi.

Très-chatouillé d'abord dans sa superbe de dire à tout venant que le fameux M. Mercier, M. Mercier du Tableau de Paris, logeait dans sa propre maison; qu'avant personne au monde, M. Mercier l'honorait d'un exemplaire de ses œuvres; que parfois même M. Mercier partageait le souper de la famille; souper dans lequel d'ailleurs on ne servait pas le lait des brebis et le gland des montagnes, ordinaire trop pastoral; M. Picard, dégrisé maintenant, traitait de plus en plus cavalièrement dans sa conscience tout ce beau marivaudage philosophique. Il s'apercevait enfin de l'évidence; aperception tardive et qui suppose un grand travail de l'esprit. M. Picard était un de ces petits hommes, vifs et brouillons, que naturellement leur fougue emporte, mais qui reviennent comme un éclair. Leur décision prise,

ils veulent ce qu'ils veulent, et réussissent par tous les moyens. Il était amoureux des académies, des séances de francs-maçons, des réunions où l'on faisait de l'éloquence : c'était son vice. Sa verve bouillonnait au contact des célébrités du temps, et subissait leur ascendant jusqu'à ce qu'il fût dégrisé par un désappointement personnel. En famille alors, il les passait par les armes, tandis qu'en leur présence un sot respect humain lui mettait encore le pied sur la gorge.

En cette occasion, M. Picard crut trouver le joint par une petite manœuvre qui lui permettrait de ménager ses propres intérêts en même temps que les égards dus à son illustre locataire.

Eh bien, ne rudoyons pas trop le cœur humain ! Aux démangeaisons de M. Pi-

card pour se faire payer, désir si naturel, venait se joindre un fonds de sincère et bonne sympathie ; chaos étrange, mais d'où ressort un conseil de la plus haute politique ! Un propriétaire qui sait les choses de ce monde ne doit jamais loger personnellement dans sa propre maison ! et cela, sous peine d'une foule d'inconvénients, dont le premier et le plus terrible est de se prendre d'amitié pour ses locataires. Dès que l'on traite un propriétaire en ami, c'en est fait de sa fortune ! personne ne le paie ; ou bien il doit s'y prendre à la manière de M. Picard.

Le gendre de M. Picard, Lambert Desroches, chansonnier modeste et bon garçon, doué d'un de ces caractères que l'on adore à la ronde parce qu'ils ne coudoient jamais les autres, était alors en belle position pour faire rapidement son

chemin, et, devant cette perspective, remplissait un emploi de troisième ordre au ministère de l'intérieur. En vertu de son imperceptibilité même, il avait l'autorité d'une puissance. Par son moyen et ses conseils, mille petites grâces coulaient comme de source vers le tiers et le quart; il préludait ainsi par le désintéressement à l'essai de ses forces. Le dévouement bien entendu mène sans contredit à la fortune; mais, vis à-vis de la fortune comme envers les femmes, ne faut-il pas d'abord procéder par le platonisme?...

M. Picard s'ouvrit à Lambert Desroches sur le chapitre de Mercier. On convint d'entraîner Mercier vers les fonctions publiques, de l'éblouir, de l'ensorceler par la pensée d'un bien-être calme et définitif, de lui faire solliciter une sinécure; et, dès ce jour, avec la flexibilité du rep-

tile dont les manœuvres criminelles perdirent notre mère Ève, le propriétaire, sa fille et son gendre, ligués dans un même concert, minèrent souterrainement le stoïcisme républicain du pauvre locataire en retard. La division du travail en accélère l'accomplissement entre des mains habiles, et le génie de l'intérêt fait éclore le génie des rubriques.

Desroches attira donc Mercier chez lui, le loua, l'exalta, fit des chansons sur les idées de *l'An* 2440. *L'An* 2440 est un recueil de bouderies chagrines et de tableaux en l'air, sorti de ce moule éternel dont les réformateurs tirent des échantillons de temps en temps, avec le calcul de donner aux appétits de la foule un avant-goût des sucreries de visionnaires dont on se régalerait sous le sceptre d'un gouvernement fantastique;

moyennant quoi les enthousiastes, à qui l'eau vient aux lèvres, bouleversent tout de fond en comble pour en arriver plus lestement à la mise en scène de l'âge d'or. Il n'y avait que des chansons à faire là-dessus. Mercier chanta les chansons sur des airs que composait madame Desroches. Il trouva surtout la musicienne charmante, et elle en montra beaucoup de satisfaction. Bref, Mercier s'établit l'intime, l'inspirateur et le critique du mari. On discutait politique : Mercier lisait ses œuvres; il tenait le dé.

Le cœur humain se prend comme une cruche, par l'anse.

— § II. —

Un soir, à l'occasion d'une tirade serrée contre les ambitieux, l'éloge flamboyant et pyramidal de Napoléon, que Mercier s'obstinait à vouloir mettre au nombre de ses plus mortels ennemis (le texte fournissant), cet éloge, dis-je, fut mis par Desroches sur le tapis; d'abord, comme de juste, au point de vue républicain; après quoi nombre d'insinuations autorisées par des noms que l'on se disait à l'oreille, quelques anecdotes fi-

nement inventées, deux ou trois mots caractéristiques, menteurs peut-être, mais mis à bon compte dans la bouche de Napoléon, se succédèrent avec art pour enlacer Mercier, et le convaincre que le canonnier de Saint-Roch n'avait jamais cherché dans sa marche délibérée vers la dictature absolue que l'occasion d'assumer sur sa tête une responsabilité sublime. A ces assertions, un républicain qui se faisait imprimer tout vif devait se montrer rebelle ; ceux qui n'écrivent pas ont moins à risquer. Les gens de lettres d'un parti se croient obligés, parce qu'ils sont en vue, de tenir plus longtemps à leurs principes que leurs coreligionnaires. Jugez du reste !... Des sourires moqueurs, des éjaculations critiques ripostèrent aux imaginations ridicules de Desroches. On laissa le contradicteur jeter son feu, gymnastique habituelle

chez lui pour battre les flancs de sa muse et se préparer à ses élucubrations du soir, après en avoir rassemblé les notes et les matériaux de toutes parts. Tout homme de génie a quelque chose de Cartouche; mais ce qui est bien pris n'est jamais volé. Si l'on ne se faisait une morale, on serait trop pauvre.

La bataille fut chaude, et Mercier monta sa lyre avec tant de verve à la hauteur du diapason lacédémonien, que Jean-Jacques, s'il se fût trouvé de la fête, en aurait déchiré sa fameuse prosopopée de Fabricius.

Minuit venant à sonner sur ces entrefaites, Desroches, qui paraissait rêver, se fit donner sa canne et son chapeau; puis il reconduisit Mercier.

— J'ai besoin de prendre l'air, Pauline, dit-il à sa femme.

— Ah! lui dit-elle d'un petit air boudeur, tu m'avais promis de ne pas sortir ce soir.

Les femmes sont des monstres!

Pendant le trajet, Desroches laissa Mercier multiplier l'hyperbole par l'hyperbole, en l'écoutant d'un air triste; et, sans insister, il pressa la main de l'antagoniste de Napoléon, en le quittant à cent pas de là.

Son regard exprimait des choses immenses!

— Vous ne lui rendez pas la justice qu'il vous rend, dit-il avec une émotion discrète.

Le reptile avait lancé son dard.

Cette nuit-là Mercier ne se coucha que sur les quatre heures. Il n'avait pas même écrit une ligne!...

Ce simple fait a dit plus que le plus long commentaire.

Concentrez toute la puissance de votre perspicacité sur l'activité d'une passion, vous acquerrez bientôt la certitude que saint Paul se trompait du tout au tout, en affirmant que le jeu des ressorts de la volonté doit rester à jamais un phénomène invisible; il n'y a rien d'invisible, mais il y a des aveugles. Jésus-Christ avait bien raison, vis-à-vis de ses disciples : — « Je vous dirais bien d'autres choses, insinuait-il en souriant, mais vous ne seriez pas capables de les porter... » Même lorsqu'elle se tient dans la réserve, l'âme est à jour et nage à fleur du regard. Il reste à faire, à pro-

pos de l'âme, un beau traité de géométrie, comme Kepler et Newton l'ont essayé sur les courbes des astres. S'il vous tient par ce secret, un sot se jouera de vous comme d'un enfant.

Le lendemain, à propos d'une gravure sur l'Ancien Paris, on vint à parler du Pont-Neuf, de la statue d'Henri IV, et, par suite, on s'entretint de ce roi dont Voltaire (dans le seul hexamètre qui restera de sa *Henriade*) prétend, à tort ou à raison, qu'il est :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire !

Tous les chemins mènent à Rome. Avec une discrétion maladroite, et sans souder la conversation du jour avec la conversation de la veille, Mercier, qui s'échauffa pour masquer son pas de clerc,

prétendit que la résurrection de la statue d'Henri IV sur le terre-plain du Pont-Neuf serait un grand conseil et un bon exemple. Sa fougue une fois lancée l'emporta comme un ballon. Il éleva jusqu'aux nues l'énergie d'action d'une volonté franchement populaire qui se donnerait pour base la discipline et le consentement de tous; sauf à se retirer, bien entendu, dans les mœurs loyales d'une abdication philosophique, après avoir établi les jours d'Astrée sur la terre. Les contrariétés systématiques, les harcellements de libelliste, les quolibets hargneux et sans cesse répétés, changeraient, dit-il, le meilleur des hommes en tigre; et les rois, après tout, sont des hommes.

— Parole d'honneur? murmura l'ironique Picard.

Mercier, comme on voit, se trouvait en veine de découvertes. Une complaisance en amène une autre. Il poussa le paradoxe jusqu'à dire que l'on avait exaspéré et calomnié Néron.

Desroches, enthousiasmé, l'embrassa.

Le Rubicon était franchi ; on fut plus explicite. Mercier demanda l'explication du mot de la veille.

— Oh! reprit Desroches avec coquetterie, que vous importe?

Puis, avec un éclair de joie dans les yeux, il désigna du doigt sur la cheminée un exemplaire de *l'An 2440*.

— Suffit, ajouta-t-il d'un petit air fin.

Napoléon spéculait-il par hasard sur le génie de Mercier?...

L'intention de ce geste aurait fait sortir de l'électricité d'une bûche.

— Oh ! j'ai beaucoup mieux que cela dans la tête, reprit d'un air profond le philosophe.

— Eh, l'on n'en doute pas! reprit du ton le plus délibéré notre serpent.

La scélératesse marchait.

Mercier ne pouvait plus quitter ce jeune homme.

Un matin, par un temps superbe, on se rendit en partie de famille à Gentilly, pour visiter une petite maison de campagne alors à vendre ; bonbonnière d'artiste, espèce de Trianon bourgeois, enveloppé d'un jardin de deux arpents, où, sous des saules et des peupliers de

la plus belle venue, courait en se purifiant sur un crible de sable fin, le Pactole industriel de la Bièvre. On y respirait les églogues de Théocrite; cela sentait Virgile traduit par la régence. Le corps de logis, comme un oiseau joyeux de sourire à son image, déployait ses deux ailes au-dessus d'un lac, et se baignait dans la réverbération du frais miroir bordé de velours vert, avec ses briques encadrées d'une bordure de pierres blanches, sa terrasse à rampe ciselée, sa flèche de paratonnère enfilée dans un cercle d'or, et le plus large bouquet de végétation, feu d'artifice de fleurs et de parfums, rayonnant sur tout cela de toutes parts.

On en demandait quarante mille francs; somme beaucoup trop considérable pour Desroches tout seul!...

La petite femme de Desroches soupirait et était tentée. Les femmes ont des manières de demander pour lesquelles on se jetterait dans un gouffre. Tous les paradis du monde ne pèsent pas un de leurs regards dans la balance. Charles Fourier est bien hardi de les admettre dans son phalanstère. La petite avait des yeux d'escarboucle. L'auteur en badinait avec son jeune ami, qui calculait tout bas.

— Il nous faudrait cela pour nous deux, dit Desroches à Mercier.

— Je ne suis pas riche! murmura douloureusement le philosophe.

— Votre plume est une fée, répondit le corrupteur.

Mercier sentit comme un tranchant

de glaive qui lui pénétrait dans le crâne. Toutes les vertus de son cœur furent ébranlées. La logique le menait à sa perte.

Le lendemain il avait la fièvre. Les grands hommes sont plus faibles que des caillettes.

Desroches le trouva couché.

Après les doléances :

— A propos, dit l'employé, j'ai dû re-renoncer à mon rêve d'hier; mais je l'avoue, j'ai pris mon courage à deux mains pour cela : le sacrifice est fait, n'en parlons plus. Je sors de chez le notaire; il demeure à deux pas d'ici; c'est votre voisin. En raison de la garantie que lui présentait la fortune de M. Picard, il se montrait accommodant et brave homme.

J'aurais eu toute facilité de verser quatre mille francs par an pendant dix ans, sans intérêts; chiffre net des appointements de ma place. Avec la rente que nous paie le père de Pauline, Pauline et moi nous aurions pu vivre! strictement, c'est vrai; mais dix années passent comme une ombre quand on est jeune. J'ai bien bataillé, plaignez-moi!...Devant des tentations de ce genre, on se rend justice avec amertume. On sent son néant, et on s'en mord les doigts. Cordieu, monsieur Mercier, que n'ai-je votre talent! Au diable les scrupules, puisque nous sommes seuls! je ne vois que vous, et je vous parle à cœur ouvert. A l'instant même, sans balancer, je me jetterais dans les bras de Napoléon, et le lendemain, quelque bonne place de douze mille francs me permettrait mes fantaisies. On crie contre les sinécures;

est-ce qu'il y a des sinécures? La France est en compte ouvert avec ceux de ses enfants qui doivent lui rapporter en gloire bien au delà de ce qu'elle leur donnerait en calme. En attachant des ailes au génie, la France travaille à sa propre immortalité. Mais je ne suis que Desroches tout court, un chansonnier comme tant d'autres, qu'on applaudit à cause de vos inspirations ; l'orgueil ne m'est pas permis. Ma femme en sera malade : n'en parlons plus.

La migraine de Mercier redoubla d'une manière atroce.

Desroches lui proposa de le calmer par une lecture.

— Un peu de notre sublime Jean-Jacques ! lui dit-il.

— Vous me ferez plaisir, répondit Mercier.

Un démon s'en mêlait...

Desroches, au milieu de tant de pages qui pouvaient tremper le stoïque et le ramener à sa mâle indépendance, tomba précisément sur un de ces ravissants hors-d'œuvre si fréquents dans l'*Émile* ; sur une de ces digressions heureuses et à perte de vue, au vol desquelles Jean-Jacques ne développe que plus de charme et d'entrain, tout en croyant ne sacrifier qu'aux chimères. J'ai désigné (n'est-ce pas ?) la supposition rêveuse du développement que prendraient ses goûts dans une hypothèse de fortune. — Si j'étais riche ! s'écrie Jean-Jacques ; et puis, à partir de cette aspiration franche vers le

bien-être, aspiration naïve, humaine, sans gasconnade lacédémonienne, et qui trahit la pensée de notre renard genevois en présence de la treille chargée de raisins; aspiration dont le développement ne laisse pas une seule minute son lecteur à froid, Jean-Jacques réalise à son usage, avec son style tout ondoyant de pensées et de tableaux, un modeste Éden qu'il peuple d'étude active et de relations chéries; où son âme, ouverte à nos regards, feuilletée comme un livre, est mise à nu dans la lumière, offerte à Dieu! Paraphrase involontaire de l'oraison dominicale; rêve tenu dans les limites du possible; félicité dont les éléments ingénus semblent à la portée du dernier des prolétaires; et tellement, et à si peu de frais, qu'en retournant aux premières paroles de cette rêverie, à la condition première, à la condition sans la-

quelle tout cet Éden s'évanouit en fumée, on est tenté de lui répondre :

— Oh ! Jean-Jacques, est-il donc nécessaire d'être si riche pour cela ?

Mon Dieu, mon Dieu ! donnez-nous tout le bonheur possible, et nous renoncerons à toutes les richesses de ce monde. Qu'importe la pauvreté de la bourse, pourvu que notre cœur soit toujours plein !.....

Desroches pleurait à chaudes larmes quand il abandonna le livre. A la mine fiévreuse de Mercier, il comprit qu'il avait été trop loin.

Dans la soirée notre pauvre malade eut le transport. On le saigna.

Ce que c'est que d'un philosophe pourtant !...

Quarante-huit heures après, il était vaincu.

La pétition était partie!...

Mercier pétitionnaire!... Siècles à venir, pourriez-vous le croire?... O mon père; sans l'Almanach impérial, j'aurais cru que vous vouliez rire. Mercier, que le seul mot de *courtisan du pouvoir* faisait tomber en syncope! cet idéal et fougueux représentant du peuple, assis par la pensée dans une Convention imaginaire de tous les temps et de tous les âges, et là, sans cesse prêt à jeter sa voix stridente et son rire ennemi à la tourbe des gens d'aristocratie et de paresse qui se créent des loisirs et du luxe au prix de notre sueur; Mercier s'agenouillait devant Napoléon!...

Il y mit du reste toutes les menues

herbes de la Saint-Jean, traita de puissance à puissance, resta le plus debout qu'il lui fut possible en s'agenouillant, capitula pour obtenir un char de triomphe, et pétitionna comme un Dieu.

C'est du moins ce que l'on m'en a dit. La fatalité veut que ce chef-d'œuvre soit perdu.

Perte irréparable! La pétition d'un républicain si farouche eût offert dans tous les temps un si beau pont d'or à des milliers d'autres. Quel motif pour des variantes!

Après l'étourdissement de la résolution, il demeura stupide pendant près de huit jours.

Napoléon ne répondait pas!...

Un frisson noir ne quitta pas Mercier;

son imagination battit la campagne. L'instinct de notre personnalité, s'il s'alarme, nous conduit toujours à l'exagération effrénée de notre importance; et comme tout, en ce monde, s'organise par rapport à nous-mêmes dans notre cerveau, cent rêves extravagants nous viennent à l'esprit, à l'occasion du rôle ou sot ou sublime que nous jouons sur ce petit globe sublunaire. Peut-être était-ce, en effet, un piége habile tendu sous les pas de l'innocent Desroches que l'avis officieux de cette prétendue justice rendue par Napoléon à Mercier!... Une dupe en avait fait une autre!... De proche en proche Mercier suivit et dessina si nettement le plan et la marche de cette manœuvre cabalistique, qu'il en demeura frappé comme d'une idée fixe. Tout le lui démontrait. Il s'en donna des coups de poing dans la tête, et il était dans son

droit assurément. L'abîme d'iniquité s'éclairait quand il était trop tard. Certes Napoléon ne lui répondrait pas, car a-t-on besoin d'acheter celui qui se donne?... Un sage devenait ainsi la dupe d'un tyran qui remplissait la mission dont le génie du mal l'avait chargé sur la terre : la mission de flétrir la vertu! Mieux eût valu pour Mercier, vis-à-vis de la postérité, qui de douleur se voilait la face, périr en républicain indompté sur l'autel de la patrie, couronné de gloire et drapé de sa misère. Juge inexorable, hélas! des célébrités qui fléchissent, la froide Clio burinait un nouveau nom d'apostat sur les pages d'airain de l'histoire!... Mercier, dont la conscience avait la fièvre, et qui tranchait de l'apocalyptique à ses propres dépens, s'excusait à peine en faveur des rêves d'utilité publique dont il s'était bercé pour s'étourdir,

en se jurant de verser à l'avenir, comme un astre bienfaisant, des torrents de lumière sur la France. Mais, tout réfléchi, qu'est-ce qu'un torrent ou deux torrents de plus ou de moins, dans le torrent de torrents dont nous sommes inondés! C'est une étoile dans le ciel, une goutte dans la mer. Le despote s'en souciait comme de rien.

Dès que l'on se manque de respect à soi-même on n'y va pas de main morte! Mercier se traitait à chaque instant d'imbécile, ne voyant pas d'issue pour sortir honorablement de là. L'histoire a des analogies pour les pudeurs perdues qui cherchent à se tirer décemment de la chose! Fallait-il donc imiter la résolution de Lucrèce, après l'attentat de Tarquin? Un vieux républicain de Paris prête à la gaieté lorsqu'il se trouve dans la position

d'une jolie femme romaine! L'antiquité donne un reflet sublime à des résolutions qui feraient rire aux larmes chez un moderne, et le poignard de Lucrèce est bien rouillé. Chaque heure d'attente lui versait un quintal de plomb bouillant dans le cœur. S'arroger le droit de le faire languir était un calcul de plus, un calcul infâme. Mercier, tourmenté par les remords, ne tenait ni chez lui, ni chez les autres; sa célébrité même lui fermait la rue. Vingt fois il fut sur le point de chercher noise à des gens qui le regardaient, comme s'il se fût rendu la justice de penser qu'il n'était pas bon à voir. Il défaillait, et des élancements de feu lui labouraient le front. Riait-on à deux pas, il voyait dans ce rire la préméditation d'une insulte. Pourquoi rire en effet? Paris n'était-il pas assez large pour que l'on pût aller rire ailleurs.

Peut-être, en dépit du mystère qu'un rapprochement si monstrueux exigeait de la délicatesse impériale, le Néron, le Caligula, l'Héliogabale moderne, enchanté de tenir à sa merci l'un de ces fiers souverains de la rue dont jadis les proclamations déchaînaient l'émeute, l'immolait-il machiavéliquement à la risée de ses espions et de ses favoris. Il présageait une pluie de calembours autorisés par sa faute et par la tournure passablement commerciale de son nom. Mercier vendu pour moins qu'un pouce de ruban ! Jugez du résultat d'un tel quolibet sur une âme bien née !.. Après une humiliation si terrible, il ne resterait plus qu'à s'ouvrir les quatre veines. Mercier vécut en quelque sorte devant le tube d'un pistolet.

Desroches cependant ne s'endormait pas.

Le bon jeune homme devinait confusément ce que notre philosophe devait souffrir. Tous deux ne se voyaient plus, ne se recherchaient plus. Qu'auraient-ils pu se dire pendant cette crise ?

Pauline, aussi, tenait Desroches en haleine. Ce qu'une femme se met dans l'esprit, son mari doit l'avoir dans la tête.

Un soir, enfin, qu'amaigri comme un criminel, Mercier se promenait solitairement à l'ombre sous les arbres du Palais-Royal, en grommelant ses injures apocalyptiques contre la Sodome française dont il prophétisait la ruine du plus profond de son âme, un évaporé, qui courait sans chapeau comme un voleur échappé d'une maison de jeu, le culbuta contre un arbre, et, du contre-coup, faillit à perdre également l'équilibre.

Tous deux tournoyèrent et revinrent l'un sur l'autre, le poing fermé, le regard menaçant.

— Pardieu ! je vous cherchais, s'écria Desroches.

Car c'était lui.

— Et vous ne m'avez que trop bien rencontré! reprit l'autre en s'étreignant les reins pour se remettre des angoisses de la dislocation.

— Vous êtes nommé! félicitez-moi! dit avec volubilité l'excellent jeune homme. Demain, sans faute, la lettre de l'empereur vous arrive. Le retard provenait des bureaux. Ces sortes de choses y subissent toujours des lenteurs intolérables. Dans les bureaux on n'a pas d'âme ! les formalités avant tout. Ces gaillards-là s'imaginent que tout le monde est bien assis parce qu'ils sont bien placés. Les

administrations, dites-vous-le pour votre gouverne, ne sont que l'organisation de la paralysie. Vous changerez cela dans la vôtre, pendant que vous serez en-train de changer tout. Mais Sa Majesté vous avait répondu sur-le-champ. J'ai tenu la lettre impériale et le brevet ministériel; il m'a suffi, comme de raison, de voir le nom et le chiffre. Quelle est la place?... Quant à ceci, ma foi, je n'en sais rien, et ce n'est pas en effet l'essentiel. Le chiffre (je ne tenais qu'au chiffre) est de douze mille francs, comme je l'avais bien prévu. M. Picard vous attend chez moi ; venez, venez recevoir ses félicitations et celles de ma femme. Elle vous aime bien, ma femme; vantez-vous-en! Nous avons dansé comme des fous lorsque je leur ai conté la nouvelle.

Et, de droite à gauche, en pirouettant et en se fouillant, Desroches cherchait

son mouchoir pour essuyer sa sueur; mais il avait oublié jusqu'à son mouchoir.

Un philosophe que l'on vexe n'est pas toujours certain d'étouffer sa colère; mais, dans la bonne fortune, il étouffe plus facilement sa joie, parce qu'après tout l'orgueil, dont les mains ne sont pas assez grandes pour nous contenir nous-mêmes, porte des besicles qui diminuent considérablement les choses de ce monde; rien de si grand qui ne s'abaisse devant l'orgueil!... C'est la montagne du sommet de laquelle nous appercevons a nos pieds tous les royaumes de la terre.

Mercier, mis en froid par tant de fougue, prit texte de ce que Desroches avait été sur le point de lui rompre le cou pour montrer à notre étourdi de quel œil le

sage, toujours prémuni, comme chacun sait, contre l'instabilité des choses d'ici-bas, doit considérer les faveurs de la fantasque déesse, qui nous vend ce qu'elle nous donne, broie en passant le mérite sous sa roue, et sème si follement ses perfides bontés à travers la foule, qu'en thèse générale il faut peut-être lui savoir gré de son avarice. Il improvisa d'un ton léger, sur un air alors en vogue, un couplet que nous rapportons seulement par égard pour la fidélité historique. Voici ce couplet :

Faut-il qu'aux vents capricieux
Le sage expose, hélas ! ses voiles,
Alors que dans l'azur des cieux
Son front est couronné d'étoiles !
Fortune, en un gouffre béant
Ton souffle a poussé mille empires ;
Je vis heureux dans mon néant,
Et je méprise tes sourires.

Desroches fit une grimace, soit à pro-

pos de l'idée, soit à cause du mot, car il était puriste, et comme un vrai poëte, il tenait moins au fond qu'à la forme. Mercier, que la joie gonflait quoi qu'il en eût, ne se formalisa de rien, et lâcha de la prose qui valait ses vers, tant pour l'écorce que pour la séve. Il raconta même, toujours pour user de son reste en matière de modération, et dans le ton de l'étiquette philosophique, l'histoire de Polycrate, tyran de Samos, et l'épisode curieux du fameux poisson dans les entrailles du quel, au milieu de cent convives émerveillés, ce Polycrate retrouva, comme par miracle, l'anneau royal lancé de parti pris le jour d'avant dans la mer; gage éclatant de la protection des Dieux, bientôt suivi de mécomptes et de malheurs. Desroches, à qui ce verbiage sembla des plus impertinents, promit à

Mercier de faire à son tour une chanson là-dessus.

M. Picard reçut le philosophe avec une joie sans pareille, et divagua. Madame Desroches, dont les jolis yeux étaient mouillés de larmes, car elle y prenait effectivement un intérêt fort vif, embrassa ce bon M. Mercier qui provoqua des récidives. Deux jolis yeux qui brillent de satisfaction ont bien leur puissance de vertige. Il faut se méfier du bonheur; la tête s'y monte. On convint, sans flatterie, que Napoléon était un grand homme. La douleur des reins de Mercier cessa et emporta son reste de morgue. Devant ce petit auditoire de gens aimants et honnêtes qui jouissaient de tout leur cœur de sa fortune, il se laissa revenir à la nature, sans niais héroïsme, sans gasconnade de phraseur, et

finit par improviser au milieu des bravos les fragments d'un dithyrambe tout pindarique en l'honneur du vaste génie sous le protectorat duquel notre malheureuse patrie, remise à peine de tant de dissensions démagogiques, ne pouvait manquer d'atteindre aux plus brillantes destinées. Il avait essuyé sa plume dans le couplet précédent qui s'est conservé par malheur. Mon père avait oublié le dithyrambe. La mémoire n'en fait jamais d'autres. Mais on peut croire que le dithyrambe était superbe.

— Vous enfoncerez les portes de l'Académie, s'écria Desroches.

Et Mercier ne lui en voulut pas, bien que l'Académie fût sa bête noire.

A neuf heures, sous l'influence du démon reconnaissant de la poésie, Mercier

voulut se retirer, et se retirer seul, en dépit de M. Picard, qui se disposait à l'accompagner.

— Nous dînerons demain chez moi, dit-il à ses bons amis. Venez de bonne heure!

Ce qui fut convenu.

Mercier ne dédaignait nullement un bon morceau, quoique la frugalité fût un de ses textes favoris, et qu'il s'attendrît de très-bonne foi sur ce vers de Virgile, où le poëte romain nous a détaillé le menu des pâtres de Mantoue :

Castaneæ molles, et pressi copia lactis.

Il admirait, mais il imitait volontiers Virgile aux soupers d'Horace et de Mécènes. Il passa par le Palais-Royal, chez

Corcelet ; et, sans dédaigner les marrons et le fromage, — les marrons, à l'occasion d'un petit cochon de lait normand ; le fromage, pour un succulent potage à l'italienne, — il y fit une note pour des vins fins et des comestibles de choix qu'on aurait à lui expédier. Puis, en passant devant le notaire chargé de vendre la maison de campagne de Gentilly, avisant que des expéditionnaires, honnêtes gens qui n'ont pas l'excuse des appointements pour être paresseux, griffonnaient encore dans l'étude, et suffoquaient à l'odeur de la lampe, il entra et griffonna lui-même deux mots à l'adresse du maître clerc.

Rentré chez lui, tout radieux de l'hommage que lui rendait le représentant légitime de la nation française, l'homme du destin, l'Hercule de l'Europe, celui

qui devait écraser l'hydre anarchique des factions, il laissa courir sa plume avec l'entrain de ses beaux jours. C'était pour cela qu'il avait quitté ses amis de si bonne heure. Sa poésie mise au net, il se coucha, philosophiquement bercé par des milliers de songes accourus tous par la porte d'ivoire pour déployer leurs sarabandes écervelées sur le *bonnet de nuit* de l'heureux mortel.

Toutes les billevesées sentimentales de ses arcadies politiques se dessinèrent dans ses rêves.

Rêves sur rêves!...

Midi sonnait. A deux pas du parmesan inspirateur dont ses narines respiraient le parfum, Mercier, devant une large feuille de papier, retouchait ses vers et les gâ-

tait, lorsque, par forme d'accompagnement, avec le bruit d'un sabre qui résonna militairement dans le fourreau, les quatre sabots d'un cheval de dragon pétillèrent sur le pavé de sa cour. Trois secondes après, mademoiselle Marianne, la fille de la portière, égrillarde de quinze ans qui montait toujours quatre à quatre chez le philosophe, trop lente cette fois, après un carillon de sonnette dont Mercier ne put s'empêcher de tressaillir, lui demandait en souriant une signature au bas d'un reçu qui constatait la remise en propres mains de la missive officielle si fort attendue.

Mercier se tient à quatre; il semble absorbé par un travail. Son air glacé glace la pétulance de Marianne. Point de tape sur une joue qui s'y prêterait de très-bon cœur; pas le plus léger mot,

pas un sourire ; Mercier signe avec une distraction indolente. Le fichu de cou ne sera pas dérangé, quoiqu'il porte un renfort d'épingles ! Prenez donc des précautions pour être attaquée !... Marianne se refrogne ; elle pirouette sur elle-même et s'en va.

Enfin Mercier se trouve seul, absolument seul !... L'enveloppe saute ; d'un clin d'œil il parcourt le brevet....

Infamie !...

On le nommait chef de division du personnel de la loterie....

Il regarda plus d'une fois, croyant s'abuser ; puis un rire de désappointement et de rage laissa partir un sifflement métallique entre ses dents comme le jet préparatoire d'une bombe. Il faut avouer que

c'était trop fort! Mercier sentit comme un soufflet à poing fermé dont il eut mille éblouissements. L'ignominie lui rendit sa verve. L'insolent brevet ministériel fut froissé, tordu dans ses mains, lancé par l'appartement. Puis, après un éclair de calme, la colère éclata par une détonation dont les carreaux tremblèrent. Son dithyrambe et ses papiers furent dispersés avec son pupitre.

— Oh! se dit-il avec un accent de révolte, cette insulte à laquelle j'ai tendu la main comme un mendiant, comme le dernier des sots et des lâches, avec un vague pressentiment de ce qui devait m'arriver, est bien la révélation du caractère et de l'âme d'un misérable soldat corse qui toise tout à la mesure de son épée; qui tua la liberté sa mère; qui s'est baigné dans le sang d'Aréna;

qui, si l'on n'y met ordre, fera de notre France une seule et même caserne, où régneront, d'après son exemple, les principes et les façons d'agir d'un corps de garde. Je l'ai mérité. Frappe, soldat! je l'ai voulu! *Feri ventrem!* Je suis une vivante leçon pour le lâche qui se prosterne. Le pétitionnaire des tyrans doit en être le martyr et le jouet; c'est écrit! Brutus, au moins, après la bataille de Philippes, pouvait se poignarder avec honneur et douter de la vertu, car il avait bravement assassiné César. Ici, c'est la vertu qui prend sa revanche par la main des infâmes auxquels je me suis prostitué. Je n'ai que ce qu'on me doit. Si ce Desroches était là, je l'étranglerais!...

§ III.

— Ah, bah! reprit une voix.

Desroches était à deux pas, suivi de son beau-père et de sa femme, dont les figures manifestaient la stupéfaction.

Sans doute qu'à la sortie de Marianne ils étaient entrés dans l'appartement.

Mercier crut apercevoir un aspic!

— Et pourquoi donc m'étrangleriez-

vous, s'il vous plait? dit avec bonhomie le jeune homme, qui défripait de son mieux le papier ministériel.

Mercier se redressa d'un bond.

— Pourquoi? demanda-t-il d'une voix de tonnerre.

— Oui.

— Lisez! lisez ce brevet, malheureux! repartit le philosophe pourpre de rage, et s'enveloppant de sa robe de chambre pour se promener de long en large.

Desroches lut et ne devina pas. Il passa le papier de main en main.

— Eh! dit-il, c'est une bonne place, une riche et complaisante sinécure, avec douze mille francs d'appointements, non

compris les gratifications. N'en reçoit pas qui veut de semblables, surtout d'après le ton que vous avez pris pour l'obtenir, et qui m'a fait trembler. Moi, pauvret, pour dix fois moins, on m'eût cloué dans la prison du Temple! mais, avec les philosophes, les rois ont des mitaines. Au moyen âge, les puissants capitulaient avec des malandrins; ils capitulent maintenant avec des gens de plume. Les encriers ont remplacé les machines de guerre. Sa majesté sait son monde, ce me semble. Que diable vous faut-il de plus? vous êtes vraiment inconcevable, M. Mercier.

— Ce qu'il me faut! repartit Mercier avec véhémence, c'est l'honneur, entendez-vous! l'honneur que votre Bonaparte m'ôte. Ce qu'il me faut, c'est ma joue pure du soufflet dont il vient de la meurtrir. J'ai joué mon caractère contre une in-

sulte, et mon caractère est perdu.

— Je ne comprends pas du tout! lui dit Desroches.

Les deux autres visages se renvoyèrent l'écho de cette déclaration. La petite Desroches était de plus en plus décontenancée.

Mercier se gonflait.

— Oh! cria-t-il en ne sachant à qui s'en prendre, c'est à suffoquer d'ignominie. Et s'il faut que je m'explique, à quel titre me comprendrez-vous donc?...

— Pillé de Jean-Jacques! murmura Picard.

L'énergumène était lancé.

— Tenez, Desroches, brisons. Que sert

de parler? vous avez l'intelligence sourde. L'univers le sentira de reste, si vous ne le sentez pas. Comment, moi! moi, l'adversaire juré de la loterie; moi, qui, dans tous mes ouvrages, à chaque volume, à chaque ligne, pour ainsi dire, ai versé l'opprobre sur cette institution de pillage et de mensonge dont la république devait purger mon pays; sur ce guet-apens que la spéculation tend à la misère; sur cet impôt machiavélique; sur ce vol qui participe de la ruse et de l'effronterie; qui va remuer toutes les cupidités et toutes les fanges dans le cœur du pauvre; qui double sa pénurie pour engraisser des parasites; moi, moi Mercier, moi, l'auteur de l'an 2440, je vivrais de la plaie dont j'ai demandé la cautérisation; j'irais m'asseoir au banquet des escrocs qui dévalisent systématiquement le peuple; qui portent sur le front, gravé

de ma main, un caractère indélébile de flétrissure; je deviendrais le compère et le salarié d'une immoralité flagrante contre laquelle je n'ai cessé de provoquer le ralliement et le dégoût de tout ce qui, dans l'Europe civilisée, a de l'honneur et de l'âme?... Avez-vous perdu l'esprit, Desroches?... ou croyez-vous, un des premiers, rire à mes dépens?... Ou vous êtes fou; ou vous vous jouez de moi!.... Si cette nomination n'est pas une insulte, qu'y voyez-vous donc, je vous prie?

Desroches vacillait dans une espèce d'éblouissement.

— Dam! reprit-il, à ce titre-là, je ne sais plus que dire! La chose me blesse, et vous ne me semblez pas avoir absolument tort. Mais il me reste une supposition, M. Mercier. Ne décidez pas trop

vite! ne pourrait-ce pas être tout simplement une erreur que l'on aurait commise dans les bureaux?...

— C'est cela! c'est à coup sûr une erreur, reprit avec vivacité madame Desroches.

— Ça s'est vu! dit M. Picard en se rapprochant.

— Et j'en jurerais! cria l'employé, qui se frappa la poitrine. Plus l'insulte est grave et moins j'y crois; et plus je me vois obligé de conclure à quelque pataquès d'employé. Ces animaux-là n'en font jamais d'autres!

Mercier les regardait tour à tour; il hésitait.

— Eh! dit la petite femme, pourquoi

l'empereur, en effet, s'exposerait-il à vous mettre dans la nécessité d'un refus?

— Ce n'est pas dans ses manières, dit M. Picard.

— L'ignominie repoussée retomberait sur la face de l'insulteur! cria Desroches exalté.

Il se fit un silence.

— Au fait! murmura Mercier radouci.

On se regardait cependant avec incertitude. L'épée de Damoclès remontait au plafond; mais toujours à la merci d'un cheveu.

— Pardieu! reprit Desroches, je cours jusqu'au ministère des finances. Ce n'est qu'à deux pas, et je ne suis pas man-

chot des jambes. Avant un quart d'heure, M. Mercier, nous en aurons le cœur net.

Desroches bondit vers la porte et disparut. Ses jambes exécutèrent un roulement de tambour sur les marches de l'escalier.

Ce doute avait mis du baume dans les esprits.

Pauline, qui ne doutait de rien, essuyait le front du philosophe et le grondait; Mercier se laissait faire en souriant, et lui baisait les mains.

M. Picard, dont le front se plissait d'un air équivoque, sifflait la *Marseillaise* entre ses dents, et tambourinait avec l'ongle du pouce de l'une à l'autre de ses lèvres. C'était son tic favori dans ses moments de préoccupations diplomatiques. Cela

fait, il se décochait lui-même comme une flèche.

Il fit un mouvement convulsif des épaules, et se prit à dire d'un ton résolu :

— Et puis, après tout, quand on vous aurait offert une place à la loterie, quel si grand mal y aurait-il ?

Les bras de Mercier s'évanouirent.

— Ah !... ah !... Vous riez assurément, monsieur Picard ?

— Non, corbleu !... Ne nous endormons pas sur cette pensée d'un pataquès. On s'obstine, on s'irrite et l'on s'entortille dans une sottise. Avec de l'orgueil, quand on a fait un pas de clerc, on n'en veut pas démordre. On irait au besoin jus-

qu'à l'échafaud. Je suis fait sur ce moule, et vous tout comme un autre. Eh! monsieur Mercier, ne prenons pas une épigramme pour une insulte! Une épigramme assaisonnée de douze mille francs est tout à fait de celles que l'on digère; et la bonne riposte, si vous m'en croyez, serait surtout de ne pas en prendre la mouche. J'affecterais de n'y rien comprendre! je l'accepterais, moi!

— Vous, peut-être!...

Et le philosophe laissa tomber un puissant sourire de dédain.

M. Picard s'en vexa.

— Oh! oh! dit-il, pour ne pas avoir, sans rime et sans raison les trois quarts du temps, mis des barbouillages d'encre sur du papier, je n'en crois pas, mon-

sieur Mercier, surtout par l'égalité qui court, valoir moins qu'un autre, voyez-vous! La plume, entre nous, n'est que le valet de la langue; valet qui trahit quelquefois son maître en se flattant de lui faire honneur! La pensée existe avant la parole, et l'éloquence avant le papier. Je crois même la langue beaucoup plus près de la franchise et du bons sens que la plume, et je ne me prosterne pas du tout devant le blason du canif. Quels aristocrates que ces avocats de l'égalité! Mordieu! si l'on devient gentilhomme à force de gaspiller des plumes d'oie, trois heures durant je me charge de dicter à Saint-Omer, le plus grand calligraphe de l'Europe, des sornettes, qui, pour peu que je m'échauffe, tiendront infailliblement tête aux fantaisies qui vous sont échappées J'y ferai mettre le français par un grammairien; on a des grammairiens

à dix sous l'heure, tout ce qu'il y a de plus huppé. Votre maladie, à vous autres gens de plume, c'est de vous passionner pour des phrases une fois écrites, au point même de vous fanatiser au profit de ces phrases contre l'évidence même et les faits ; la plupart de vos principes n'ont de racine que dans la bouteille à l'encre. Pour votre part, monsieur Mercier, vous avez dans mainte occasion, dans cette occasion-ci particulièrement, frôlé de plus près, je vous le dis, l'originalité que la nature, l'esprit de paradoxe que celui de la bonne foi !...

L'attaque était vive et parut des plus étranges à Mercier.

— Hé quoi ! dit-il, m'accuseriez-vous de paradoxe, monsieur Picard, lorsque je plaide les intérêts du pauvre ; d'origina

lité quand je m'exprime au nom sacré de la morale universelle? Vous croyez-vous dans la bonne foi, quand vous me poussez à la complicité du vol; dans la nature, lorsque vous me lancez contre mes propres sentiments? Où prenez-vous ce que vous dites?

— Moi?... Dans ce que je sais.

C'était un pavé sur la figure.

— Bien obligé!... Suis-je, à votre avis, un ignorant?

— Pourquoi pas?

M. Picard venait de rendre la pareille à notre philosophe. Mercier contracta ses lèvres avec amertume.

— Je ne vous répondrai pas, monsieur Picard.

Un philosophe qui ne répond pas ne doit pas être bon à toucher avec des pincettes.

Il fumait de colère.

M. Picard ne douta de rien.

— Ah! vous ne répondrez pas!... Ce sera d'autant plus extraordinaire, mon cher auteur, lui dit-il, qu'en effet vous ne savez pas le premier mot de ce que je pourrais avoir à vous objecter, et qu'il est reçu chez les moralistes qu'ils ne consulteront les goûts de personne avant de déblatérer à tort et à travers. Si vous pendez les goûts, vous leur donnez implicitement le conseil de vous pendre le premier; c'est se mettre à deux de jeu. Voulez-vous un sujet neuf? prenez celui-là, je vous le conseille; et comptez d'abord au premier rang de tous les abus la

tyrannie des bavards. Ma parole d'honneur, continua-t-il en gesticulant et en s'éventant, parce qu'ils ont décrété dans leur cerveau, à l'unanimité de leur petite personne, que le genre humain ne saurait mieux faire que de les prendre pour modèle, vite, il faut, toute affaire cessante, que le législateur se mette à rogner avec indignation ce que le prochain pourrait bien avoir de trop d'après le sentiment des philosophes : passions, idées, fantaisies ou caprices. Abattez ceci, tranchez cela; que la cognée ne soit jamais en repos! Les arts, sont des abus; les passions, sont des abus; les gouvernements, sont des abus. Brisons, méprisons, démonétisons tout, voilà le jargon des écrivailleurs. Ils ne rêvent que malédictions et massacres. Le tocsin qu'ils ont mis en branle ne s'arrêtera qu'avec le dernier soupir du monde! L'abus, mon-

sieur Mercier, s'écria-t-il en se campant devant lui, c'est toujours ce que vous ne comprenez pas. Le blâme vient de l'ignorance, je le maintiens.

L'ironie railleuse de la supériorité brillait sur le visage de Mercier. Il calma d'un geste protecteur et paternel les complaisances timides de Pauline, fort embarrassée de cet éclat.

— Oh! monsieur Picard, contentez-vous de me faire l'éloge de la loterie. Je vous donne ensuite une place auprès d'Érasme.

— Croyez-vous donc la chose impossible, monsieur Mercier?

— Hum!... On ne l'a pas encore tenté, du moins.

Le sourire de cette réplique renfermait une provocation.

Avec autorité, M. Picard poussa Mercier dans un fauteuil, et prit lui-même place sur le bureau.

— Vous riez, monsieur le philosophe! tandis que cette question, tranchée d'un ton si leste par ceux-là même que cela concerne le moins, touche essentiellement au bonheur même du pauvre, dont vous vous croyez le défenseur, et, j'ose le dire, touche à ses intérêts les plus chers. En retranchant la loterie, que lui substituerez-vous? Ricanez, haussez les épaules, faites le grand juge! Certes, je n'échangerais pas mon matérialisme contre votre morale, mon matérialisme d'en haut contre votre morale d'en bas. Attendez-vous à la culbute des mots dont

on se sert tous les jours sans en comprendre le sens. Je vais mettre votre Dictionnaire de poche dans la mienne. Votre morale enchaîne l'homme, et mon matérialisme le relève. Nous avons fort à nous expliquer là-dessus, entendez-vous. Oui, monsieur, cette question, dont vous vous jouez témérairement, touche aux intérêts nobles et réels de son âme, et non pas aux intérêts vils et faux de son corps; car ces derniers (et vous le dites vous-même à tout propos dans vos livres) sont entachés de vide, marqués au coin de la déception et du mensonge. Qu'on les voie de près, on y comptera des lacunes; qu'on les pèse, on en évaluera l'ironie. Tel or qui circule est de la fausse monnaie; j'admire un diamant, un connaisseur m'apprend qu'il est de verre. Par elle-même, la fortune n'étant qu'un moyen d'échange, oseriez-vous me citer

un troc qui ne vous ait laissé des regrets?... Vous entrez à l'Opéra, on siffle; vous achetez la fidélité d'une femme, elle vous trompe. Un fruit vous tente et vous le payez, vous y trouvez un ver. Il y a là mécompte et douleur, fraude et vol. On ne peut rien posséder en paix; il semble que le matérialisme terrestre nous trompe et que l'on ne puisse croire à ce que l'on a sous la main. Les réalités misérables dont le contact nous froisse de toutes parts, laissent, alors que nous les savourons, de la lie aux lèvres, quelque chose d'âpre et d'amer au fond du cœur, le tourment d'un mensonge; et, c'est moi qui vous le dis, quand le bien-être n'est pas au fond du cœur, il n'est nulle part. Je ne sais qu'un monde solide et vrai, c'est celui des idées. L'idée que l'on se fait d'une chose la déshonore ou la supériorise. L'idée métamorphose le supplice

en apothéose, le tranchant de la guillotine en diadème. Hors du calme de l'idée, point de repos. Nos mets ont une odeur de poison, et nous ne mangeons pas; nous soupçonnons un espion dans notre ami, et notre cœur se retire. Le silence même est plein de bruits de voleurs, et le cri d'une girouette devient le travail d'une lime dans les barreaux de notre maison; l'idée, c'est toute la vie! Si les enchantements de l'imagination ne faisaient vivre, on déserterait de la vie en masse. Prenez donc votre conscience pour la pierre de touche du bonheur; elle peut seule vous dire où se trouve l'or pur. Eh bien, qu'est-ce que la loterie, monsieur?... N'a-t-elle pas ouvert une boutique de satisfaction à tout prix, un magasin de rêves à la portée du plus abandonné de tous les êtres? Un terne est gagné dès qu'il est joué. Le joueur à la loterie ne

vit que dans les millions. Vous voyez son grabat, ses haillons, sa figure hâve. Ouvrez son âme, et ses éblouissements vous monteront au cerveau. Dès l'instant qu'il a fait sa mise et qu'il tient son billet chéri, le pauvre, soustrait à l'empire de vos doléances qui lui donnent la fièvre, qui le rendraient cruel et sans pitié s'il s'en repaissait uniquement, s'il ne se créait des consolations enchanteresses; le pauvre se sent tout à coup transporté dans les domaines millionnaires de l'espérance; il y fait jaillir des palais plus beaux que les palais d'Armide, où, dans le concert de toutes les harmonies, se donnent des fêtes qui ne finiront pas. Là, les passions que nous tenons étouffées et qui se déprisonnent, vivent en plein air dans un noble et puissant espace; et, maître qu'il est d'ajouter incessamment des féeries vierges à des féeries perdues,

dans ce vaste domaine fait à l'image de sa pensée, croyez bien que sa poésie dépasse la vôtre, car la vôtre, mon cher monsieur, se rétrécit dans le matérialisme des mots, tandis qu'il s'épanouit à perte de vue dans la sphère des idées. Oh, l'idée! quelle riante et souveraine magie! Elle berce les arts dans son sein qui les met au monde! Elle panse la plaie de l'incurable avec un baume venu du ciel; elle endort le fou dans son cabanon qui se métamorphose en salle du trône; l'idée!... C'est le pain quotidien du pauvre! son Dieu qui lui apparaît dans les rêves. Croyez qu'il n'existe pas de littérature capable de lui rendre les immenses et innocents vertiges de bonheur qui, dans les bras des légions angéliques, le soulèvent par leur vol au delà des misères d'une condition dont vous ne sauriez que multiplier les cha-

grins par votre intervention stérile. C'est un paradis que cela ! C'est mieux que le paradis, du moins tel qu'on nous le fait ; car l'homme n'y dépouille pas la robe de sa personnalité ; il en jouit tout à son aise ; il la déploie, la fait ondoyer et la laisse aller à ses caprices infinis. Splendides horizons semés de châteaux et de nobles verdures, où, jour et nuit, retentissent de voluptueuses mélodies; où, pour le charme de ses festins, les richesses de toutes les latitudes sont prodiguées, à travers l'encens qui brûle, au sein des magnificences de l'art; et les statues qui portent ses flambeaux ! et les meubles façonnés d'après le libre conseil de ses goûts ! et les tableaux qui lui retracent sa gloire ! tout, monsieur, tout fermente au gré de son imagination qui va de plaisirs en plaisirs, maîtrise les éléments, crée des merveilles et bondit

vers Dieu. Centre de tant de faste et de génie, le pauvre s'entoure de ses affections les plus vives; il commande, il aime, il bénit la grandeur de la création dans sa propre grandeur. Mystique par sa misère et sensuel dans son mysticisme, il accorde richement au pouvoir de l'Éternel des générosités qu'on lui suppose à peine dans les théories les plus religieuses: théories dont les philosophes comme vous ne sont que les plagiaires décolorés au sein même de leurs rêveries politiques les plus ardentes. Votre poésie, à vous, rampe terre à terre; la sienne a des ailes et vole. Laissez au pauvre sa poésie; ne lui fermez pas son firmament pour l'absorber dans votre horizon sourd. Ne le lui fermez pas, car ce serait le mettre en prison que de l'étouffer sous nos verrous philosophiques. Dans votre sollicitude pour la conservation de ses gros

sous qui vous tiennent singulièrement au cœur à ce qu'il paraît, n'allez pas dérober au pauvre ses trésors d'illusion et mettre l'espérance en faillite. Allez, monsieur Mercier, vous n'êtes pas un homme d'imagination ; vous êtes un juif!...

— Sous ce point de vue, dit Mercier...

La concession de Mercier procédait à la façon hypocrite d'une riposte. Son adversaire lui coupa rudement la parole.

—Sous tous les points de vue! s'écria-t-il.

— Mais....

— Il n'y a pas de mais. Je suppose, monsieur Mercier, que l'on n'ait pas encore inventé la loterie, cette distraction salutaire offerte à tant d'imaginations vagabondes, cette multiplication à bon marché des merveilles et des consola-

tions chimériques. Eh bien! une responsabilité terrible se présenterait alors devant les pouvoirs de la terre. Ils se trouveraient en présence d'une autre inondation de barbares. Quel emploi, quel aliment donner en effet à ces activités rabattues ici bas?... A quoi tant d'imaginations qui cherchent leur proie se prendraient-elles parmi nous, voulez-vous me le dire? Serait-ce aux réalités, c'est-à-dire à ce qui s'enferme dans le creux de la main, à ce qui se mesure avec les deux branches d'un compas, à ce monde enfin qui n'est pas aussi large que le désir, et qui nous suffit si peu, lorsqu'on le possède, que madame de Maintenon ne sait que devenir! que Charles-Quint, impatient de conquérir le ciel, troque le globe du monde contre le bréviaire d'un capucin! que Salomon, au comble de sa puissance, s'écrie : — Tout n'est que va-

nité !... Quoi ! le puissant roi des Espagnes et des Indes s'ennuie dans cet empire où le soleil ne se couche jamais ! Quoi ! mademoiselle d'Aubigné n'est pas heureuse de partager le sceptre et la couche de Louis XIV ; elle qui, manquant de pain, voua sa jeunesse au cul-de-jatte Scarron ! Quoi ! le roi d'Israël se lassa de son immense sérail et laissa tomber l'expression de son dégoût sur les splendeurs dont il était l'âme et la vie. Ainsi, la vérité n'est rien ; ces exemples vous le crient, et vous ne laissez pas même le mensonge à la misère ! Où trouveriez-vous donc assez de mondes pour apaiser ces âmes insatiables ?... Prenez garde ! si vous fermez l'issue à cette flamme, elle va rebrousser et s'abattre sur vous. J'admets que ces joueurs se trompent ; au nom du Ciel, ne les détrompez pas ! Ils rêvent, je le veux bien ; laissez-les faire,

c'est providentiel ! Ne leur criez pas qu'aux yeux de la raison pure, il n'y a de vrai, de solide et de légitimement palpable que la sébile pleine d'or qui brille à l'étalage du changeur; ne leur dites pas que les banquets dont leur imagination a faim se prennent à cinq heures du soir chez Véry, ou que les rivières de diamants qu'ils traversent à la nage dans leurs songes éveillés sont seulement chez les joailliers du Palais-Royal. Cette persuasion, si vous la leur donniez jamais, serait le signal de la fin du monde. Frappez la foi, l'espérance retombe et la charité disparaît : les vertus se tiennent par un fait universel. En fermant le paradis, vous ouvrez l'enfer. Leur rêve éteint, leur illusion morte, tous à la fois se précipiteraient sur tout ! et ce monde, comme une paille, serait tordu dans l'incendie. Dieu semble avoir créé ces

forces pour des temps meilleurs, et les tenir en réserve. Par un espoir démesuré, par des joies en rêves, par des appétits insatiables qu'un chiffon de papier rassasie, la bonté de Dieu donne le change à l'impatience de ces êtres à robustes désirs que la misère de nos sociétés du jour condamne à des privations intolérables. Soyez donc le complice intelligent de Dieu; devinez son machiavélisme, et n'allez pas vendre maladroitement le mot de son secret que je vous confie!... Souffler sur la lueur de ces espérances, ce serait éteindre la dernière étincelle de la sainte lumière dans un monde où l'allégorie de Pandore vous montre tous les fléaux échappés. Croyez-moi! Salomon et Charles-Quint, après avoir tout conquis, tout connu, tout épuisé, envieraient encore, réflexion faite, le rêve du pauvre qui peut du moins tous les huit jours

recommencer l'interminable roman de sa mise à la loterie. C'est aussi son *An 2440*.

M. Picard s'essuya le front. Mercier ployait sous l'ascendant d'une parole étrange passionnée ; peut-être aussi sous l'obsession d'une arrière-pensée timide...

Cependant il cherchait le joint, l'endroit vulnérable de ce paradoxe. Nous sommes frelatés par l'esprit de controverse ; il veut se faire jour, même à nos dépens.

— Distraction, soit ! s'écria-t-il enfin. Mais faudrait-il jeter le manche par-dessus la coignée, après la disparition de la loterie ! Est-ce le dernier mot de l'esprit humain, même dans le cercle des chimères ? Votre supposition serait humiliante, monsieur Picard. J'admets la nécessité d'une distraction, car je ne suis pas l'en-

nemi du malheureux. Ne pourrait-on au moins en imaginer une plus noble?...

— Cherchez! repartit brusquement son antagoniste. Eh! lorsqu'on vante à chaque instant la sainteté des inspirations libres de la nature, n'est-ce pas une contradiction flagrante, et du tout au tout, que de prétendre à corriger le prochain.

— Corrige-toi de la manie de corriger les autres! dit en riant Mercier; c'était le mot de Callisthènes.

— Et Callisthènes parlait d'or. Ce serait, de la part d'un moraliste, le seul moyen de prouver jusqu'à l'évidence l'efficacité de son propre système.

— Vous faites un cercle vicieux, monsieur Picard. Que deviendrait son système, s'il commençait d'abord par s'en corriger?

— Et vous faites un autre cercle vicieux, mousieur Mercier, en démontrant que son système ne lui sert à rien du tout.

— C'est possible! en tout cas, la nécessité fût-elle dans les temps d'embarras un cas de tolérance, aux yeux mêmes de la philosophie pure, aucun gouvernement sur la terre ne devrait se mettre à la tête de la loterie.

— Et qui voulez-vous donc qui s'y mette?... vous ou moi?... le premier fripon venu, l'intérêt individuel soustrait à tous les moyens de discipline ou de contrôle?... Belle débâcle, mordieu! On peut du moins spéculer sur l'esprit de réserve des gouvernements; et vous, par la diffusion de ce droit entre les mains des intérêts vagabonds et dispersés, vous déchaîneriez la friponnerie universelle.

Mercier s'impatienta.

— C'est un ignoble impôt, je le maintiens.

— En quoi donc ignoble?

— En ce qu'il frappe exclusivement sur le pauvre!

—Et sur qui, diable! voulez-vous donc que l'impôt frappe?... Ah! pardieu, monsieur Mercier, je vous croyais plus fort. Je vous relirai très-certainement, mais avec réflexion; il devient clair pour moi qu'avec du style, on fait sans trop de scrupule main basse sur le bon sens. Les livres sont des endormeurs; on s'embrouille dans leurs périodes, et l'on y laisse quelque chose de la laine de son esprit, comme les brebis aux buissons. Si vous dites de ces sornettes-là dans vos livres, je vous réfu-

terai, car cela n'a rien de bien difficile. Eh! monsieur Mercier, les gros revenus, pris tous et tout entiers dans la bourse des plus riches, ne suffiraient pas pour défrayer le monde; les riches sont en trop petit nombre. Il n'y a que la pauvreté qui soit assez millionnaire pour cela. Mille riches crieront comme des aigles pour donner mille francs chacun; vingt millions de pauvres donneront tranquillement leur sou sans se faire tirer l'oreille et n'en seront ni plus ni moins gueux après leur sacrifice. De quoi se compose après tout l'humanité? d'individus. De quoi se compose le capital de la terre! de centimes. C'est avec la poussière des centimes que l'on défraie les empires. Demain les grosses richesses feraient éperdument retraite et se cacheraient dans les entrailles de la terre, si, dès ce jour, il était proclamé que

l'impôt ne portera plus que sur les riches. Je dirai plus! Les riches seraient tous dévalisés au profit de la tirelire générale que nous n'en serions pas plus à notre aise. L'île de Sardaigne, réduite en cailloux et dispersée dans l'Océan, n'élèverait pas d'une manière sensible le niveau de la mer. Or, de tous les impôts, le plus commode, celui qui, notez-le, se paie sans papier timbré, sans garnisaire et sans violence, avec indemnité même, puisqu'on vous délivre en échange un bon à vue sur le royaume des chimères, c'est l'impôt de la loterie. Au peuple, il faut une religion, ou la loterie. Il lui faut de l'espérance par en haut, ou de l'espérance par en bas! Vous avez tué la religion, laissez vivre la loterie; si vous renversez la loterie, rétablissez la religion. Il faut que le peuple donne à ses amours, car ses amours le lui rendent. Il y a tou-

jours de l'argent pour ces sortes d'impôts, car l'amour est entretenant de sa nature. Trouvez le moyen de faire rentrer tous les autres impôts de la même façon, sans plus de contrainte, et je vous fais dresser une statue. Chose étrange! et qui peint d'un seul mot la manie de se fourrer où l'on n'a que faire! l'impôt de la loterie ne fait murmurer que ceux qui ne le paient pas.

Mercier ne put s'empêcher de sourire. Le dernier coup de flèche était bon.

— En effet, continua M. Picard, si nous revêtons les mots du sens que la conscience leur donne; si, moins grossiers que la foule, nous voulons voir les âmes du même œil que Dieu les voit, si nous tenons les réalités pour des misères, et les seuls plaisirs de l'imagination comme des trésors francs et sans bornes,

les gouvernements ne méritent nullement la qualification d'escrocs en tolérant ce qui vous fâche: et, tout considéré, l'institution de la loterie n'est qu'un impôt sur le luxe.

—Oui; mais, corbleu! dit Mercier qui partit d'un éclat de rire, vous conviendrez que c'est par le contact des extrêmes!...

—Je ne dis pas autre chose depuis une heure. Pensez-vous donc me réfuter en m'exprimant moi-même! Frivole et grossière sensibilité, monsieur Mercier, que celle qui se répand en doléances pour un argent dépensé de si bonne grâce... La main sur la conscience, là, vient-on s'en plaindre à vous? Non! Eh bien! quelle est donc cette éternelle manie d'usurper ainsi l'initiative d'une plainte, et de l'usurper tout juste en faveur des gens qui

ne pensent pas à vous la faire?... Mais, bast! est-ce que le plaisir et la liberté d'autrui leur coûtent quelque chose?.. Vous êtes poëte, monsieur Mercier; et, dans cette occasion, le prosaïsme vous prosterne; vous enfermez la vie dans un sac, sous clef; votre philosophie se tient dans l'horizon d'un coffre-fort. Vous êtes poëte, et vous réduisez la vie à des rouleaux de cuivre, à des amoncellements de piles de gros sous, qui ne sont, en définitive, que le squelette de la fortune. Ce squelette, il faut qu'il se couvre de chair, qu'il circule du sang dans ses veines, et qu'il manifeste la vie. Le riche a des plaisirs, n'est-ce pas? des chevaux, du faste, les joies de l'opéra, celles de la table et les saluts empressés d'un peuple de valets; tout ce qui constitue l'apparence et le matériel du bonheur. Où donc est le grand mal que, pour

ses dix sous par jour, plus ou moins, le pauvre évoque à volonté toutes les magnificences de son paradis?... C'est sa compensation; si vous la lui supprimez, qu'y substituerez-vous?... J'en reviens toujours là? ne savoir que médire, c'est ne savoir rien dire. Avec la misère du corps, veut-on que le pauvre ait de plus la misère de l'âme?... Ah! vous parliez de contact entre les extrêmes! En voulez-vous un encore: — Les moralistes sont des innocents et des bourreaux!...

Mercier tressaillit.

Émerveillée de ce flux de paradoxes, madame Desroches, que de pareils discours n'édifiaient pas du tout, car il y a des choses qu'on ne se soucie point de penser, ce qui dispense d'en avoir le souci, pétillait, depuis le départ de son

mari, du besoin de prendre la parole. La mollesse étrange de Mercier passait, à son avis, les bornes; car, après tout, pour les joueurs de sous à la loterie, il n'y a, c'est un fait, pas plus de patrie que d'humanité; pas de pitié réelle et active, pas le moindre coup-d'œil au malheur, pas une sympathie au dehors. Leur dévouement s'éteint; ils ont presque supprimé la vie. Ce sont des squelettes qui marchent, des rêves incarnés; insensibles, comme le sommeil, à tout ce qui pleure et bourdonne autour d'eux. Leur âme est à l'affût d'un numéro, dans le monologue du sépulcre. Ils se meuvent comme des marionnettes, sous l'électricité de la roue de Fortune; et peut-être ferait-on bien d'en suspendre le jeu, ne fût-ce que par curiosité, pour savoir le mot de leur énigme. Eussent-ils des enfants, comme la sécheresse de l'esprit célibataire règne

au fond de leur âme, ces enfants restent dénués d'avenir, isolés, perdus. Si les joueurs n'exposent pas leurs enfants, c'est que, par le fait, ces petits êtres ne sont que trop éternellement exposés. Bref, dans la cellule muette du joueur à la loterie, voulût-on soutenir que son idéal est religieux, et qu'il en fait tous les huit jours la répartition imaginaire dans le cercle de malheurs dont l'horizon se déploie autour de lui, cet idéal avare et matérialiste n'est en dernière analyse qu'un ressort dont la poésie reste exclusivement terrestre. Dieu est encore par delà; grandissez leurs conceptions, elles ne sauraient l'atteindre. Pauline souffrait de l'envie de dire ces choses et d'autres; mais le regard de son père la ramenait impérieusement à l'ordre, et l'expression muette d'une pantomime dont elle cherchait à deviner le but lui

fermait à chaque instant les lèvres. Peut-être son père même l'aurait-il réfutée, car il était en verve.

A quelle source d'inspiration le bonhomme allait-il donc emprunter tout ce qu'il disait?

La réponse n'est pas difficile.

Une poule mettrait un chien de Terre-Neuve en déroute lorsqu'elle tremble pour ses petits.

Je ne pense point m'être expliqué par une énigme ?...

Pauline vint par un détour se poser à l'épaule de son père.

— Laissons cela ! dit Mercier en s'arrachant à sa rêverie ; car un peu plus, au

grand galop que vous prenez dans le champ de cette étrange apologie, vous iriez, mon cher monsieur Picard, jusqu'à me souffleter de cette assertion que la loterie donne des vertus.

— Et je vous le prouverais !

— Ah ! mon père !...

La secousse des épaules du père ébranla Pauline d'une commotion électrique.

Dans un bref *a parte* :

— Tu deviens bête ! lui dit-il.

Mais il la retint.

Mercier, chatouillé jusque dans les fibres les plus graves du cerveau par l'aplomb de son antagoniste, pouffa de ce rire brusque dont on cherche, mais vainement à syncoper de son mieux l'explosion afin

de dérober aux gens qui divaguent devant nous ce que la franchise d'une telle émotion pourrait leur offrir d'impertinent.

— Riez en face! reprit l'orateur; riez tout à votre aise; mais ne vous imaginez pas que je reculerai d'une semelle. Tenez, devant la terreur des lieux communs et des avanies que lancent de tous les côtés les faiseurs de phrases comme vous, clameurs reprises en chorus par les indifférents qui s'en donnent le spectacle, volontiers la Passion, tout étourdie de se sentir au monde et de ce qu'on lui en adresse le reproche, baisse la voix et passe condamnation sur le malheur de son existence, qui, d'après cette insurrection générale, lui semble en effet un crime. On l'injurie, on lui dit son fait, on lui crie: — Anathème!...Elle peut rougir d'être, l'infortunée; il ne lui appartient pas de ne

pas être. Elle ne peut pas s'en empêcher. Dieu qui l'a créée ne l'anéantira pas à la requête des philosophes. Ah, dam! il a pétri la création sans les consulter, comme un vrai despote, voyez-vous! Allez donc lui dire de supprimer la Passion parce que vous ne savez qu'en faire! Qui sait? C'est peut-être un piége qu'il a tendu pour se moquer de vous! un problème qu'il vous offre à résoudre et dont il sait le mot! un coup de théâtre qu'il vous prépare et dont nous rirons bien, nous autres bonnes gens! J'imagine qu'il en doit sortir à sa gloire et pour notre plus grand bonheur, tandis que vous en donnerez votre langue aux chiens. Qu'est-ce que la science des hommes s'ils n'ont cette science? Une collection toujours dépareillée de curiosités plus ou moins frivoles, dont ils s'amusent, je le vois bien, mais do nt ils ne sauraient me dire le but

et l'enchaînement universel. Pauvre Passion! on la conspue, on la flagelle : on la dit laide, ignoble, infâme! Le plus sot lui crache au visage. Ne pouvant s'anéantir, elle se cache; et, tandis quelle s'affuble d'un masque, ou marche dans l'ombre, on la croit mise à la raison, décidée à la pénitence, prête à son *meâ culpâ.* De plus graves, ayant bien cherché, ne la voyant plus, car de hardie elle s'est faite lâche, et nos raisonnements s'abusent volontiers d'après le masque du maintien, se frottent les mains en vous disant : —Elle est morte!... Et puis, tout à coup, l'on apprend qu'elle existe toujours; mais comment? par des crimes, par des désespoirs et des événements affreux. Elle revendique par la violence et la ruse ce qu'on lui refuse par la violence et la force : elle tire l'épée du désespoir contre l'épée des moralistes. A qui la faute? Je dis que la faute en est

à ceux qui la contraignent à se dissimuler. Vive la franchise, même dans le mal ; on sait du moins à qui l'on peut avoir affaire. Avec la fausseté, que sait-on ? La colère et le blâme tournent le dos à la lumière ; je suis las de les entendre aboyer dans les ténèbres ; et je dis que l'on ne devient infâme que dans le mensonge. Les philosophes feraient mieux d'imiter l'instinct avare du lapidaire qui sait rencontrer le saphir dans les entrailles du caillou ; car, en effet, la liberté, dans notre cœur, ne saurait être un violent et brutal marteau pour faire éclater les passions et les réduire en poussière, un bourreau pour les sacrifier ! mais un tuteur sublime, un écho de la volonté de Dieu, la parcelle même de son souffle dont il nous arme comme d'une baguette de commandement et d'un talisman de gloire, à l'effet de diriger les vifs

courants de flamme des passions sur l'argile grossière qui nous environne ; argile prête à se façonner en diamants à notre guise. Eh, sans doute, il faut dompter la Passion ! Mais comme on dompterait un cheval fougueux ; par la bride, le mors et les éperons! en dirigeant l'emploi de la fougue, en élevant même cette fougue à son maximum d'énergie. La dompter pour la dompter, ce serait l'œuvre d'un fou, l'acte imbécile de la sottise. Ah! vous ne voyez pas la riche couronne de vertus, que, grâce à l'emploi de sa Passion , le pauvre, ensanglanté parmi nous d'une couronne d'épines, met glorieusement à son front quand il s'arrache aux réalités impures de cette vie?.... Vous les toucherez au doigt, car je le veux. Vous m'avez mis en verve! vous en porterez la peine. Sachez-le donc ! son bien-être imaginaire l'exalte et l'ar-

rache à ces noires mélancolies, de nos jours si communes ; mélancolies qui portent dans les flancs de leur silence les révolutions périodiques de ce monde. Au sein de l'horizon souriant qu'il se crée avec la magie de sa pensée, il jouit de trop de bonheur pour jamais songer à la vengeance ; et s'il a des ennemis, ne fût-ce que parmi les philosophes, dans son ingénieuse vengeance, il se plaît à les métamorphoser en autant d'ingrats à force de bienfaits. De même qu'il jouit à la fumée du bonheur, il se répand en actions sublimes dans l'idéal de l'intention ; sa foi, comme un balancier perpétuel, va des chimères de l'espérance aux illusions de la charité. Le joueur à la loterie est bon ; il est bon par la logique même de sa passion pour le bien ; il l'est par élan, et parce qu'il ne peut pas ne pas l'être. C'est une garantie cela ! Sa passion le rend

sobre; sobre, entendez-vous! rangé, tranquille; elle le rend même économe et travailleur! Économe, car la richesse est fondée sur l'économie, et c'est par le chiffre de ses privations qu'il s'élance dans les espaces de plus en plus millionnaires. Travailleur, parce que l'activité des mains marche du même train que l'activité de la tête, ainsi que la musique, sur le champ de bataille, électrise les manœuvres d'une armée. On peut compter sur la fixité de ses idées, sur l'intrépidité de sa persévérance. Bref, à part les maximes courantes de médisance générale, sottises qui s'apprennent par cœur et se répétent par hasard, maladie que la société nous donne, rouille qui se met à tous les caractères dans l'ombre ignorante et louche de la vie privée, le joueur à la loterie n'est ni médisant, ni haineux, ni misérablement révélateur

des secrets et des peccadilles d'autrui. Sa préoccupation le soustrait à cette infamie des âmes étroites. Quiconque a dit que le joueur assassinerait pour nourrir un terne en a menti. Je crois que c'est vous!... Effacez de vos livres, effacez-en cette insulte gratuite. Les tracasseries juridiques de cet ignoble coup de dé le gêneraient trop dans les chances de la partie bien autrement merveilleuse qu'il joue dans le silence embrasé de son tête-à-tête avec Dieu. Il est juste, il est tempérant, il est prudent, il est fort!... Si vous ne savez pas cela, monsieur l'observateur, c'est que, préoccupé de votre talent plus que de votre sujet, vous ne lisez l'homme que dans vos préjugés, et son âme qu'au travers de vos antipathies.

— Peuh! fit Mercier.

— Je le tiens! murmura Picard.

Pauline, à cette exclamation de son père, saisit d'un bond toute la portée de la comédie.

— Mais, reprit le philosophe dont l'intervention si mitigée dans un tel entretien aurait dû beaucoup plus vite éclairer madame Desroches ; mais de qui tenez-vous donc toutes ces vues nouvelles, monsieur Picard ?

— De qui ?

— Oui.

M. Picard alla prendre les mains de Mercier.

— De moi-même, et je les puise naturellement dans l'intérêt que je vous porte.

— A moi ?

— On ne sait pas ce qui peut arriver,

monsieur Mercier; et je vous vois en train de vous créer des monstres.

Il était difficile de mettre plus nettement les points sur les *i*.

— Ah ! monsieur Picard, que dirait le monde ?...

Le cœur gros d'espoir, la petite madame Desroches s'en vint, d'un pas de fée, compatir aux angoisses du philosophe qu'elle fascina d'un regard mélancolique en s'appuyant d'une main, ainsi que son père, au dossier du fauteuil.

— Pourvu, s'écria rondement Picard, que ce Desroches n'ait pas commis la faute d'ébruiter votre premier mouvement !...

— Oh ! c'est un garçon d'esprit, reprit Mercier très-ingénument.

L'ange gardien qui veille sur le paradis moral des âmes en ferma les deux battants à la vertu de Mercier !...

La philosophie venait de mordre dans la pomme fatale.

M. Picard, en arrière du fauteuil, dirigea vers sa fille une grimace de Satan ; c'était le triomphe d'un gamin qui vient de consommer une malice ; c'était la joie d'un assassin qui vient de poignarder son ennemi. Il y avait de l'Atrée et du Scapin dans ce geste-là. Les extrêmes se touchent.

Pauline éprouvait une démangeaison incroyable de sauter au cou de son père. Au fond, c'était un mouvement d'affec-

tion pour Mercier. Mouvement trop sincère peut-être ! Les femmes, en nous poussant vers notre perte, y mettent du leur. De notre côté, ce n'est pas toujours la même chose. En ce cas-là, nous ne nous obligeons presque jamais à rien.

Mais je divague.

Une petite toux se fit entendre à la porte.

La fraîche Marianne passait en ce moment la tête par l'entre-bâillement. Elle ne regarda pas Mercier; elle boudait encore.

—On vous demandé, monsieur Picard, dit-elle.

—Qui cela? reprit-il avecimpatience.

La belle enfant effilait avec embarras

son tablier sans dire un mot, et semblait éplucher de la charpie.

Mercier devint pourpre et sentit que ceci le concernait.

— Ma mie, dit Picard à cette fille d'un ton de bourreau, vous avez l'air sotte au possible. Je vous croyais une langue pour répondre. Est-ce Desroches?

— Il ma dit comme ça....

— Eh bien, dites-lui *comme ça* de ne pas être aussi poltron que vous, et de monter.

Marianne effarouchée ne se le fit pas répéter deux fois et disparut.

C'était l'instant capital de la crise. En

matière d'accouchement, d'après l'expérience et d'après Baudelocque, rien de plus délicat que l'opération du délivre!...

M. Picard eut le sentiment de cette analogie à propos d'une capitulation de conscience. En ce cas-là, ce serait une barbarie que d'abandonner les gens à la nature. Le dévouement, s'il s'y mêle de l'intelligence, nous ordonne de prendre à notre compte les trois quarts de la lâcheté d'un ami. On sait, du reste, la kyrielle de sophismes dont s'étaie l'intérêt personnel pour abdiquer avec décence ses derniers scrupules.

— Eh bien? dit Picard à Mercier.

— Eh bien, répondit l'autre, je n'avais jamais envisagé les choses de ce point de vue.

— Pensez-vous que je n'aie voulu faire qu'un paradoxe ?

— Je ne dis rien de semblable, monsieur Picard.

— Et les passions, à qui l'on ferme brutalement la bouche, ne devraient-elles pas, comme le dernier des prévenus, obtenir un avocat d'office auprès du tribunal de la philosophie ?

Mercier prit un air d'humilité parfaite.

— On doit écouter avant de juger, répondit-il.

— Sans compter que la miséricorde vaut encore mieux que la justice.

— La miséricorde, c'est la justice de Dieu, mon cher voisin.

— Peut-être même (avisez-vous-en, monsieur Mercier!) rencontrerait-on quelque magnifique moyen de discipliner les plus impertinentes passions, si l'on cherchait honnêtement l'énigme de leur jeu dans un procédé tout autre que la mise en pièce des individus.

La philosophie regimba sous cette atteinte.

— Vous devenez téméraire, monsieur Picard; ce serait porter une main sacrilége sur les voiles d'airain dont la nature enveloppe ses impénétrables mystères.

— Bah! monsieur Mercier, cela vaut mieux que de porter une main de bourreau sur le cou des gens. La nature est comme les femmes; elle ne se montre prude qu'avec les maladroits. Je ne crois pas à l'impénétrable! Les sots en ont

peut-être fait courir le refrain dans le monde, lorsque nous étions en nourrice, afin de garder le sceptre des choses en nous faisant élever comme des perroquets.

— J'en ai peur ! murmura Mercier.

Et la réflexion l'emporta dans je ne sais quel *An* 2440.

Desroches entra, la mine piteuse et l'air effaré, visiblement vexé contre son beau-père, lequel, d'un air satanique, respirait une forte prise de tabac. Le beau-père vint à son gendre d'un air délibéré; le gendre l'évita d'une façon tout à fait tragique !

— Va-t'en au diable ! pensa le beau-père.

— Mon bon monsieur Mercier, dit Desroches au philosophe avec le ton désespéré

d'une victime qui se désarme et qui s'offre au coup mortel, vous me voyez l'âme navrée, l'esprit aux cents coups, et l'on aurait dû m'épargner au moins ce crève-cœur. Prenez mon crime en pitié, vous ! ne m'accablez pas. Je donnerais mon sang, ma vie, ma part du ciel pour ne pas être la cause première de ce qui vous arrive. Maudissez-moi, jetez-moi la pierre! mais plaignez-moi de ce que je viens enfoncer le doigt dans la plaie !... La place que vous savez est effectivement pour vous.

Mercier, qui ne l'écoutait pas, sortit d'une préoccupation; sa figure s'illumina, flamba de joie; ses mains se frappèrent au-dessus de sa tête, et, se rattrapant tout à coup aux bras de son fauteuil pour s'élancer au milieu des amis qui tremblaient de voir éclater la foudre :

— Eh! voilà le mot de l'énigme! s'écria-t-il; ma colère se trompait. Cette place ne m'est donnée, mes bons amis, que parce que, mieux que personne, je suis en disposition d'en faire connaître tous les abus. J'étais né pour elle! et le choix ne pouvait hésiter un seul instant. Mes préventions mêmes contre la loteric étaient le plus clair indice de mon aptitude. Je passe par conséquent de la théorie à la pratique, et des préjugés en l'air à la sollicitude matérielle, à l'examen réfléchi des faits. Une sotte apparence m'abusait sur la réalité! Qu'elle en abuse d'autres, que l'on se méprenne sur l'inflexibilité de mes principes, ma rigidité ne fléchira pas! Je compte sur elle, et je ne me laisserai pas alarmer par des cris frivoles. Je saurai me montrer indépendant au milieu des indépendants eux-mêmes. Ce ne sera pas le moindre chef-

d'œuvre en fait de courage, et je ne m'abuse pas sur les résultats d'une pareille témérité; mais la véritable servitude serait de ramper sous les quolibets sourds des partis et des jaloux. Dans les grands devoirs, il faut se placer sur la base de sa conscience. Ailleurs, tout est mobile; et ma responsabilité morale ne reconnaît de juge que dans le for intérieur, cet inexpugnable asile. J'aurai trop de philosophie pour ne pas dédaigner des gens qui n'écoutent rien, et qui se mettront d'eux-mêmes au-dessous de moi par les clameurs d'une basse envie!... Je calomniais l'empereur en supposant qu'il préméditait une insulte. Il fallait avoir un nuage dans le cerveau pour ne pas comprendre à l'instant la pensée de Napoléon.

— C'est cela même! s'écria madame

Desroches en baisant les deux mains de Mercier, qui retomba sur son fauteuil. J'avais même envie de vous le dire ; seulement je n'osais vous interrompre. Mon bon, mon excellent monsieur Mercier, ne laissez pas un instant Sa Majesté dans le doute sur la façon dont vous avez compris son estime pour votre caractère !...

Elle attira le pupitre sur les genoux de Mercier et lui tendit une plume.

Mercier prit la plume en souriant, et, vers le beau milieu d'une feuille immaculée, lança magnifiquement ce mot :

— SIRE !...

Et Pauline proclama ce mot comme un coup de canon.

M. Picard, avec ses petits yeux de sa-

tyre, tenait en respect Desroches, abasourdi de ce coup de théâtre.

Légère comme une mouche, Marianne vint donner une petite lettre que Mercier décacheta lestement.

— C'est du notaire, et pour ce que vous savez ! dit-il en repassant la lettre à Desroches. Nous signerons ce soir, si vous voulez.

— Peste! dit tout bas le gendre au beau-père en s'extasiant de plus en plus, c'est une fameuse victoire que vous avez remportée là, pendant mon absence.

— Ah, bah ! reprit modestement le bonhomme; un philosophe doit, tout comme un autre, son petit contingent de bassesses aux exigences de la nature. Je n'ai fait que l'aider à la délivrance de ses scrupules : il en avait envie pour le moins autant que nous !!!...

§ IV.

Un mois après, sous le vestibule des Tuileries, Mercier se mêlait, en habit à la française, à la haie de diplomates, d'artistes, de magistrats et de généraux qui joignaient leurs acclamations d'enthousiasme aux cris des régiments dont les bannières et les aigles d'or frémissaient en ce moment sur le Carrousel, au milieu des armes et des fanfares.

Napoléon rentrait de la revue.

Sur son chemin, il adressa des paroles franches et rapides à tout le monde.

Quand il se trouva devant Mercier, un sourire légèrement caustique effleura ses lèvres.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il, quand supprimons-nous la loterie ?

Mercier, pris au dépourvu, n'eut rien répondre.

Napoléon passa.....

FIN D'UNE CAPITULATION DE CONSCIENCE.

Un Rêve

DE

NAPOLÉON.

Pour être ouvertement justes et salutaires,
C'est à nos facultés de voler à leurs droits !
A leurs emplois nombreux formons les caractères,
Et que chaque travail puisse élire ses rois !...
Sur ce globe, étonné de voir Eden revivre,
Au Louvre; comme au sein de nos derniers hameaux,
Que la hiérarchie où la sève doit vivre
Epanouisse au vent ses robustes rameaux...
Rois fiers d'être connus, rois méconnus encore,
Créés pour embellir ce domaine appauvri,
Quand le morcellement nous ronge et nous dévore
Au sein de l'Unité cherchons un large abri.
(*Épître à Raspail.*)

Tant qu'un prophète, sur la terre,
De Dieu manifestant les lois,
Lance à la foule un verbe austère,
L'orgueil peut contester ses droits ;
Jusqu'à la mort, sa destinée
Flotte incertaine et condamnée
Aux vents des sarcasmes moqueurs !...
L'heure sonne; il meurt !... C'est la crise !...
Et ce glas universalise
Son évangile au fond des cœurs !...
(10 *Octobre* 1837.)

Paris, 8 septembre 1838.

A l'occasion des pages qui vont suivre, quelques amis m'ont dit à l'oreille qu'il fallait peut-être dissimuler ma pensée, vu le moment qui leur semble assez mal choisi, vu les brutalités ordinaires de mon

style; vu, par conséquent, des susceptibilités aveugles.

A cela j'ai répondu :

— Le danger du silence est toujours plus grand que l'inconvénient du parler; et ma bonne foi me servira de garantie.

Osons le proclamer nettement ! Funeste ou salutaire, soit dans un ordre de faits d'abord inaperçu, soit dans un ordre de faits dont l'éclat subjugue aussitôt la pensée, le moindre individu paraît avec un rôle de Messie dans le monde. L'huile sainte le marque : il a son titre et son droit à partir du berceau; nul n'est si perdu dans les rangs du prolétariat qu'il ne soit un élu de Dieu. Que sa mission n'ait qu'un caractère spécial et minime, ou qu'elle tienne magnifiquement le dé dans les riches enjeux de l'histoire, tout

homme, à quelque rang que le sort l'ait placé, détermine une évolution nouvelle; il pénètre les esprits de son esprit; il reste en eux-mêmes en cessant d'être, et surtout dès qu'il n'est plus. Indépendamment de tout raisonnement contradictoire, de toute chicane à froid, cet homme, qu'il s'appelle Parmentier, Schakespear ou Napoléon, c'est une ligne, c'est un paragraphe, c'est un monument qui vient se surajouter à la tradition humaine. Un temps, on peut ignorer ou voiler le monument, le ternir çà et là, épiloguer au moyen d'une loupe sur chaque détail, au lieu de ne songer qu'à l'ensemble; cet ensemble survit et demeure.

En ce moment, la France est bonapartiste.

Mais comment l'est-elle?

C'est ce que je vais essayer de dire.

Car, pour mettre ce sentiment à vif et dans la lumière, au-dessus de la discussion et de l'équivoque, il faut le dégager d'une foule d'accessoires chimériques et de bien des superstitions.

Et, d'abord, ce bonapartisme n'est en aucune façon dynastique : je ne le rétrécis pas à ce point ; il est plus grand et plus solennel. Une vie dont il faut étudier l'avenir palpite dans cet élément moderne, qui prête à des paniques ridicules lorsqu'on le réduit à de chétives proportions, et dont on ne paraît pas s'inquiéter le moins du monde dans le vaste champ d'horizon embrassé par sa magnificence.

Pour le quart d'heure, et du haut des Tuileries, on cherche le péril de ce dogme,

on prétend l'avoir rencontré dans quelques fanfaronnes velléités de prétendants : on se fait une conscience de le traquer en Suisse ou en Angleterre; on s'obstine à le réduire au chiffre sordide de quelques individus. On le voit à Arenemberg, enfin, ou à Londres, et on ne le voit guère que là. Peut-être même pense-t-on qu'il cesserait d'agiter les esprits avec les derniers parents de l'homme. La silhouette magique du petit chapeau nous fait ombre du haut de la tête d'un adolescent qui disparaît néanmoins sous ce chapeau comme dans un gouffre. Deux ou trois corrections de la main de ce jeune homme dans une brochure sans style et sans vie; son obstination à tourner dans le cercle de notre voisinage en dépit d'un exil dont il ne pouvait être le compère; en dépit d'une générosité dont chacun apprécie nettement la valeur po-

litique; et aussi, tant on prend des ombres pour des recrues, son inoffensive royauté de l'arquebuse au milieu des citoyens d'un petit canton républicain; ou bien encore son apparition dans le tournoi d'un seigneur anglais qui voulait aussi ressusciter quelque chose, une fête du moyen âge, par exemple; tout cela, je ne sais pourquoi, met notre gouvernement en alerte. Folie pure! A quoi pourrait franchement aboutir ce menu fracas?...

A donner deux ou trois jours de superbe à de fort honnêtes marchands de fromages de Gruyère! à divertir contre notre gouvernement le *Standard* et le *Morning-Chronicle*.

Le ridicule vient assez de lui-même; ne courons pas après lui, cela ne vaut rien.

Le danger ne réside nullement dans le coin où l'on s'en effraie. Il réside partout; car toutes les ambitions sont montées sur le trône avec Bonaparte. De son vivant, quelques-unes, fières de leur importance et jalouses de son ascendant, irritées de voir qu'une espèce d'intrus les coudoyât, pouvaient à son début tenter de lui disputer ce trône : les Bourbons au nom de leur passé, Moreau comme un soldat, Châteaubriand avec sa plume. Les royautés du souvenir, de la bravoure et du talent, se posèrent ses ennemies; elles se méprirent un jour ou deux sur le poids qu'il pèserait dans la balance. Douter de sa propre grandeur et croire à celle des autres, c'est un prodige de religion ; et, du plus au moins, que nous tranchions ou non du catholicisme, nous avons tous été mordus par la philosophie. L'esprit d'humilité peut siéger

sur nos lèvres ; mais il y reste. Il semble qu'une cloison se soit faite entre l'esprit et l'âme. On s'estime d'abord, et l'on suspecte le prochain ; procédé sûr pour croupir dans la fange de l'individualisme. Tant que Napoléon eut un souffle, ces royautés se sont essayées à le prendre corps à corps et pour but, car il les résumait. Il les résumait avec son grand caractère, avec ses proclamations de flamme, avec son épée. Il faisait face à tout. Cette universalité dut paraître étrange : on en chercha le faible en grondant. L'ambition en voulait à son ambition, et sa vie rétrécissait matériellement le champ de bataille. Il en est encore ainsi ; l'humanité n'a pas dressé de Panthéon pour les vivants. On ne sent pas toute la valeur des gens tant qu'ils sont en chair et en os ; leur mort les réalise mieux. Le sacre-

ment de l'extrême-onction participe des propriétés de l'hyperbole; c'est la véritable et suprême onction de la gloire. En cessant de n'être qu'un homme, Napoléon a passé dans la religion des idées. A dater du 5 mai, son âme s'est universalisée dans le monde. Nous sommes tous napoléoniens.

Et, dès à présent, pour venir à bout du bonapartisme français, il n'y a qu'une recette, mais elle est souveraine : c'est de l'accepter.

Oui, nous sommes tous napoléoniens; et cette incarnation du napoléonisme dans les individus répond à je ne sais quelle harmonie riche et sonore, assez mal définie dans nos âmes, qu'il faut toucher au doigt et traduire si faire se peut. Mettons-nous sous la protection des for-

ces que l'on ne saurait exorciser; saluons la vérité, car il est bon de s'en faire une amie. Soyons vis-à-vis d'elle en état de grâce, comme disaient les chrétiens. L'esprit de mauvaise grâce nous aveugle au sein même de la lumière.

D'abord, Napoléon nous a tous familiarisés avec des habitudes de grandeur, jusqu'à son temps inouïes, parce qu'il a rassemblé toutes les gloires; tant les gloires de l'ancien régime, étonnées de refleurir dans les splendeurs impériales, que les gloires de la république; gloires qui se reconnaissaient avec un frémissement de sympathie dans son blason neuf et prolétaire. C'était l'homme du peuple s'emparant du trône à la pointe de son génie: nous sommes tous devenus avec lui de la race de Louis XIV. Napoléon a prouvé clairement qu'en dépit de leurs préven-

tions respectives, une incompatibilité radicale n'existait pas entre la monarchie et la république. On ne l'a pas démontré, mais on l'a senti. On a fait mieux que de le sentir, on l'a vu. Sa main les a mariées. Avec la logique en morceaux qui traîne à l'usage des partis, l'explication de ce fait si simple eût fort embarrassé les uns et les autres. Le naturel est une énigme pour l'esprit de parti; le naturel a quelque chose de trop entier. Napoléon escamota leur consentement; et, de part et d'autre, il en est resté de l'humeur contre sa personne; mais une humeur fort accommodante, comme chacun sait. Des chambellans, jadis féodaux, l'ont appelé l'usurpateur de la légitimité; des barons, la veille encore démagogues, l'ont appelé l'usurpateur de la liberté. Leur logique était en déroute et se faisait des reproches. N'im-

porte ! La noblesse a salué ce Charlemagne qui sortait du peuple ; le peuple s'est reconnu noble devant son égal qui portait la main sur le globe de Charlemagne. Tout le monde s'est laissé prendre par le tourbillon, électriser dans le vertige. Si l'on veut appeler cela de l'usurpation, j'y consens ; mais Dieu veuille qu'à l'avenir il ne s'en présente jamais d'autres !

Et tout cela nous a fait vivre dans une haute atmosphère, où les poitrines se sont extraordinairement dilatées.

Nous ne pouvons plus vivre à l'étroit, dans le cercle des régions basses.

Nous sommes napoléoniens.

Voilà le danger.

Ici, je me sens face à face avec un contraste. Il s'agit, c'est évident, d'un

cartel entre deux millésimes; le millésime impérial, le millésime actuel! Et c'est fort dangereux pour moi, puisque l'on va jusqu'à dire, aujourd'hui, que la vérité même frise la diffamation, et qu'il y a quelque part, contre la franchise, des lois d'avril ou de septembre (je ne sais!) pour apprendre aux gens à garder le respect. Afin d'éviter le danger, je me jetterai dans le cœur de la question.

Moralistes et philanthropes du jour, persévérez donc, je vous prie, comme on s'y évertue en se croyant bien habile, à parler de modération dans les désirs, et de résignation dans le repos, à des gens qui ont aplani le mont Saint-Bernard et rêvé le blocus continental; à des gens qui se sont trouvés dans des embarras de rois sur la place du Carrousel; à des gens qui saluent, à toutes les heures du

jour, leur Empereur, enveloppé dans sa redingote de bronze, debout sur une colonne dont le métal à peine refroidi sent encore la poudre. Après cela, après ces miracles, ces splendeurs, cette apothéose la modération dans le repos est le synonyme de l'ennui. Or, si l'oisiveté est la mère des vices, l'ennui est le père des révolutions.

Vantez donc également, dans le plus grand intérêt du bon ordre, quelques mesquines économies faites à coup de discussions (et quelles discussions, mon Dieu !) sur le budget, au profit de ce peuple pour lequel Napoléon, lorsqu'il posait son épée, traçait, de ce style qui fait pâlir tous les styles, un éblouissant programme de monuments.

Or, ne dissimulons rien ! les gouvernements à bon marché sont regardants et

de piètre rapport; on nous courbe à l'excès dans les gros sous. Les doigts de nos députés puent le cuivre; et la science financière, prise à l'étroit point de vue des mœurs un peu serrées du comptoir, nous mène tout droit à la besace par des lésineries d'Harpagon. On veut le mieux en mieux par le moins en moins; ce n'est pas possible, et nous allons de pire en pire. Bientôt, pour nous gouverner, les rois y mettront du leur, et, pour travailler, les ouvriers paieront. La liste civile des nations ploie sous le triomphe des principes du rabais. Il semble que la liberté, cette denrée dont 89 ne nous a probablement pas donné notre suffisance, puisque nous en demandons encore, soit de lier toutes les mains, les mains d'en bas, les mains d'en haut. Pour Dieu! comprenons la liberté d'autre manière pour les peuples et pour les rois; car, avec vos sales

économies, nous avons multiplié nos dettes; et c'est tout simple: — Petites semailles, récoltes mesquines; semailles larges, abondantes récolt ·-! Économisez les frais de labour, et la terre fera banqueroute. Voilà le bon sens vulgaire et la science du paysan. Du temps de Sully, nos bons aïeux comprenaient la chose. Avec un Henri IV, qui veut que tout le monde vive, toute la France crie : — Vive le roi !

Aussi, mes chers économistes, prenez-y garde : l'esprit de grandeur, essentiellement aventureux, et qui, comme le loup des Saintes Écritures-cherche sa proie, éclatera par les issues qui lui seront laissées libres ; et vous ne sauriez faire qu'il ne s'en trouve. J'en veux citer un exemple entre mille. A force de caresser l'agiotage, en le consultant sur la paix ou sur la guerre, et de subordonner

la régie de la France aux pulsations plus ou moins normales de la Bourse, l'agiotage s'est fait napoléonien. Il est plus fier qu'un monarque, plus insolent que le plus insolent, plus inhumain mille fois. Nous avons eu, dès son avénement au pouvoir, les friponneries en grand; nous les aurons encore, et sur un échelon gigantesque. Nous ne sommes pas au bout, ni lui non plus. Des rois tombés s'en mêlent, et se font entrepreneurs de maçonnerie; on fabrique, dans la Corse, des villages au rabais que l'on doit vendre à tempérament.Les Corses auront des maisons en carton-pâte, avec l'éclairage au gaz et les trottoirs; le tout garanti pour vingt ans, solide, bonne marchandise, à la banqueroute près. La banqueroute ne déshonore plus que ceux qui s'en privent; elle court les rues. Tant que, face à face avec la répres-

sion, son ennemie intime, un peu boiteuse, à ce que dit Horace, l'individu, tenté de lancer son épervier dans l'eau trouble, après avoir étudié le fort et le faible d'un coup de filet; tant, dis-je, qu'il se posera nettement et comme évaluation franche des résultats de sa tentative, cette règle de soustraction si simple : — Qui de 7 ôte 2 reste 5 !... tant que cela se dira, l'audace osera. C'est même en vertu de cette sécurité fausse, née de la conviction frivole que, maintenant, et de peur de la loi qui s'est permis de châtier deux ou trois fripons en effigie, l'audace, à court de bride aujourd'hui, ne serait pas si téméraire que de se lancer; c'est pour cela qu'elle va de plus belle dresser ses batteries et se remettre en campagne. La loi s'éveille après la faute; ce qui prouve que le crime est plus éveillé qu'elle. Vos répressions sont illusoires, et la friponnerie

le sait mieux que vous. Eh, mes amis, si l'échafaud n'en finit pas avec l'assassin, comment la police correctionnelle en finirait-elle avec le fripon ? Soyez donc logiques ! Dans un pays où l'on ne cesse de tuer malgré le bourreau, on continuera de voler à la barbe de la loi. L'impuissance législative est le secret de la comédie. Si le prolétariat intellectuel s'y laisse prendre, l'esprit est éminemment aristocrate et s'en moque. La loi, semblable au verre dans lequel se brise le rayon du soleil, fait prendre des formes infiniment multipliées à la passion ; mais elle n'en change ni la matière ni le titre. C'est pitié de le dire, tant c'est évident. La loi ne tue pas la passion aventurière, elle en change seulement la manœuvre Entre la passion et la loi, le duel est toujours à recommencer, et il recommence. Si l'expérience et l'histoire ne

nous l'ont pas appris, à quoi servent l'expérience et l'histoire? J'indique un champ merveilleusement fertile à quelque avocat sans scrupules, et qui voudra se perdre de réputation pour en avoir une; c'est d'ouvrir un cabinet de consultation sur les moyens de frauder impunément nos lois. On le fait par inspiration; on le ferait scientifiquement. Son cabinet ne désemplirait pas. La spéculation n'est qu'à son enfance; elle va prendre un développement monstre.

Vérifiez au surplus la liste flagrante des condamnations mensuelles obtenues, par exemple, contre le commerce de la boulangerie. Ces condamnations changent-elles rien aux allures de la fraude? Point du tout; au contraire! le chiffre de la fraude augmente : c'est l'histoire de Panurge, et les plus honnêtes sautent en dernier.

Ainsi du petit au grand.

Triste indemnité, pour les dupes, que les sévices correctionnels !

En concurrence de ceci, d'autre part, mais dans l'excellente intention de soustraire le peuple à la tentation de manger désordonnément tout ce qu'il gagne, on multiplie les caisses d'épargnes.

Je ne rechercherai pas si c'est essentiellement la classe ouvrière, proprement dite, qui porte ses économies à cette institution, comme le rêvent les philanthropes, gens à sentimentalité naine et de courte vue. Ce serait cependant fort intéressant pour ma thèse; mais il ne faut pas dire toutes les vérités à la fois. On deviendrait impardonnable.

Je vais au plus gros.

Vos caisses d'épargnes ne rapportent que quatre pour cent; rien de plus. Si c'est mieux que la tirelire, ce n'est pas beaucoup mieux.

Par cela seul, et parce qu'il n'est pas une seule industrie qui n'ait quatre à cinq fois plus d'exigence, les caisses d'épargnes, sont, à l'insu des financiers politiques, autant de minces filets d'eau qui tôt ou tard, en se groupant, viendront naturellement fertiliser le vaste champ de l'agiotage. La loterie ou l'agiotage sont deux voies ouvertes à l'espoir, le Mississipi, des chimères pour les petites économies. Et quiconque a peu de chose à perdre est pris tout à coup de la rage de le risquer. La perspective d'un mieux possible fait courir la chance. On la courra. Débattez-vous contre cette prédiction, résistez à l'évidence; c'est écrit. Si je n'étais pas sorcier, je serais un

imbécile. Un coup de filet napoléonien se prépare à l'occasion des caisses d'épargnes; il va vous surprendre à l'improviste, parce que vous ne prévoyez jamais rien, même quand on vous le dit. Sur quoi, les moralistes crieront au scandale; et l'événement marchera, n'en tenant compte. C'est toujours ainsi que cela se pratique.

Peut-être alors, pour remédier à ces déperditions, on poussera ferme à l'universalisation des sociétés de tempérance.

Il faut être respectueux envers le lecteur, c'est le moins.

Je ne lui ferai pas l'injure de démontrer que ce serait la complication du mal.

Si je ne me trompe, vous avez maintenant l'esquisse du contraste qui se des-

sine de plus en plus entre le millésime impérial et le millésime actuel. Grainez cette esquisse à la pointe, et remplissez-en les contours ! Vous le pouvez.

Au-dessus de nous donc, tout au-dessus de nous, tandis que l'agiotage plonge sa main dans le sac ouvert, je cherche, et je cherche fort inutilement, la grande pensée qui plane sur l'avenir, qui se propose d'utiliser l'argent et les désirs de la France, nos éléments et nos énergies. qui nous enveloppe comme une religion, qui nous enthousiasme comme un grand homme ! qui sache ce qu'elle veut et comment on le fait vouloir; car les grandes volontés emportent les bonnes volontés. Que cette pensée ne se fasse pas voir, j'en accuserai notre vue; mais elle est, je pense, admise à se faire entendre.

Serions-nous sourds ?

Oh ! se récrie-t-on, vous dites quelque peu vrai ; mais les grandes pensées, les pensées qui font la loi d'un siècle, veulent au moins qu'on les digère, et les mobilités du régime représentatif, fertiles en révolutions ministérielles, n'en laissent pas le temps.

Je ne sais pas.

Louis XI, les Médicis, la cour de Rome et la Convention n'ont-ils pas eu de pires embarras que les vôtres ?

Les petits embarras diparaissent devant les grands hommes ; et vous n'avez que de petits embarras !... Et même vous vous en faites, pour ne pas laisser apercevoir votre désœuvrement.

Il faudrait tout simplement remonter à la question dominante.

A quelle sources puisez-vous vos ministres ?

Mais cette question, je ne fais que l'indiquer : elle soulèverait trop de colères Qui donc serait assez hardi pour faire le procès au corps électoral ; ce juge souverain des réformes qu'il nous plaît d'exiger de lui-même contre lui-même, et qui, parce qu'il est devenu pire en s'élargissant, nous crie d'une voix assez retentissante que nous marchons dans une direction fausse.

Je n'insisterai pas ; j'avouerai même que le gouvernement résume assez bien l'esprit de notre corps électoral.

Et c'est le second danger.

Nous sommes entre l'esprit napoléonien et l'esprit de lésinerie !...

Non pas que l'esprit napoléonien soit ennemi né de l'économie, en tant que grande économie !... Hélas ! hélas ! il existe tant et tant de préjugés sur la plupart des mots, que l'on est réduit à faire de dix à douze lieues de commentaires pour en expliquer seulement deux ou trois ; calamité qui se complique depuis le Dictionnaire de l'Académie.

Affirmerait-on, par exemple, et sans hésiter, qu'il y ait eu des prodigalités du temps de l'Empire ?...

Prodigalités ?... Non. Le mot dans son acception propre aurait en cette occasion quelque chose d'inexact. Mais, qualification à part, avec aigreur, on relevera sou par sou ce que l'Empire nous

a coûté. Sou par sou, vous dis-je !... Le relevé sera sans réplique, et les pièces justificatives sont là.

Soit ! comptons, additionnons les piles d'agent disparues, puisque c'est la manière d'être du quart d'heure; et que, quoi qu'il en ait, le plus fier, le spiritualiste le plus effréné, l'adversaire le plus incarné de cette pauvre matière dont il semble de bon ton de dire pis que pendre pour le moment, passe de toute fatalité sous la fourche caudine des gros sous.

Mais comptons en même temps avec la nature humaine, avec l'âme; l'âme dont nul ne saurait changer les conditions imprescriptibles.

Ainsi (cela est hors de conteste), on

dépense avec fougue et sans regret, on jette l'or au vent de l'oubli pour aller dans un théâtre quelconque, à la Comédie-Française, au boulevard, chercher une émotion; émotion forte ou faible, n'importe laquelle!

Et, si peu qu'il se sente remboursé de sa dépense en monnaie de plaisir, le plus ladre ne regrette pas son argent. Et que vous en reste-t-il, cependant? Une émotion caressante due à la voix de mademoiselle Mars, une pirouette de Taglioni! Vous le savez! c'est la causerie d'une quinzaine chez le pauvre qui n'y revient pas tous les jours; c'est la causerie d'une soirée chez le riche dont les occasions se multiplient. Vingt francs et une séance de cinq heures! Voilà le sacrifice!

Sur ce pied, le drame joué par Napoléon dans le monde ne valait-il pas franchement quelques milliards !

Croyez-moi ! nous ne regretterons pas cet argent dont la dépense nous est si richement remboursée par les harmonies de l'histoire.

D'autant que, dans cette histoire, grands et petits, obscurs ou non, acteurs obligés d'un drame qui ne laissa personne en repos, nous avons tous joué du plus au moins notre rôle autour de Napoléon.

Souvenez-vous des frénétiques applaudissements qui s'élevèrent à cette assertion de M. Royer-Collard : — Il n'y a pas une famille en France qui n'y ait contribué de son sang.

Deux ou trois personnes, il est vrai, pro-

testèrent que leurs familles n'y avaient été pour rien. Tant pis pour elles! C'est même, et j'en gémis, ce qui s'inscrivit comme une lacune dommageable dans l'histoire des Bourbons, comme un germe de divorce entre eux et nous, malgré leur antériorité sur Napoléon de quatorze siècles de gloire; gloire où nous étions, du reste, pour notre part, et cela de même que les Bourbons, par nos ancêtres.

Mais les Bourbons avaient cela de moins ! il n'y a pas à dire.

Portons donc loyalement cette gloire et ce plaisir au compte de Napoléon ! gloire si retentissante que les vaudevillistes, les romanciers et les lithographes, qui s'y sont rués de toutes les manières (et vous savez comment, mon

Dieu)! ne sont pas encore parvenus à la déshonorer dans notre esprit ! plaisir si vif, qu'on lit à sa faveur l'insipide recueil des *Victoires et Conquêtes*. Après cela, tonnez à loisir, livrez-vous à des élans de sensibilité et de rhétorique sur le sang versé ; pleurez ! faites de l'idylle ! Cherchez des torrents de larmes au fond de la bouteille à l'encre ! Pleurs à froid, larmes réfléchies ! Vous obéirez au mouvement de vertige comme les enthousiastes et les fous ; il vous échappera même de battre des mains. Électricité, magnétisme ou folie, cette émotion court dans les veines. Vous donneriez votre vie pour défendre le territoire ; c'est-à-dire pour défendre le patrimoine et l'avenir de vos enfants. L'esprit de patrie n'est que l'esprit de famille sur une large échelle. Les mauvais couplets

sur la colonne n'y font rien ; c'est fort grand.

Passons.

Comme appoint au compte de Napoléon, je ne puis me permettre d'oublier les Codes; non que le peuple, que je représente de mon chef pour le quart d'heure, soit parfaitement édifié sur la perfection de ce monument. S'il s'en édifiait, il ne serait pas difficile. Que les avocats vantent le Code, ils ont parbleu bien raison ; c'est leur gagne-pain, le syphon de la pompe aspirante par où monte jusqu'à leur bouche le plus nourrissant de notre sueur, le plus substantiel de notre moelle patrimoniale. Je ne puis m'empêcher de rire de joie lorsque je rencontre un avocat sans cause, et je respire quand il étouffe ; cela prouve que

Dieu ne nous abandonne pas tout à fait. Le Code, que Napoléon croyait définitif, et dont le texte est déjà noyé sous des flots de commentaires, a déchaîné parmi nous une frénésie *pénalitaire*, une manie systématique d'incarcérer les gens, de les vexer, de brocher des réquisitoires, qui semble devoir suffire à tout, remédier à tout, et, dans le chaos affligeant de calamités, de crimes et de douleurs qui nous débordent, dispenser les esprits de remonter des effets vers les causes, du mal au remède, du progrès en misère au progrès en bien-être, comme si, ma parole d'honneur! le pays devait être la bête à bon Dieu de la magistrature et des avocats. Il semble à d'aucuns que, sans le Code Napoléon, la création de Dieu serait imparfaite. Bref, et je ne plaisante nullement (il n'y a pas de quoi), les hommes de loi nous disent trop de bien du Code, beau-

coup trop de bien ! ce qui suffirait seul pour nous le rendre suspect.

Avis aux réformateurs !... Qui nous délivrera, mon Dieu, de la boutique au papier timbré ? Je n'oublie jamais ce fléau dans mes litanies.

On invoque aussi le rétablissement de la religion.

Ainsi soit-il !

Sans impiété, la religion est un grand mot dont je crois que fort peu de gens, même chez nos prédicateurs, pourraient caractériser virtuellement la chose. C'est qu'il ne suffit pas d'en parler pour en faire, et d'aller à l'église pour en avoir. Que l'on se rende à l'église, rien de mieux ; dès que l'on croit, il faut pratiquer, la conscience l'exige. Il est bon que le chef des catholiques sache le

nombre de bonnes volontés dont il dispose, si, comme nous le croyons avec ferveur, il a quelque ressource en tête pour sortir l'univers de son embarras. Mais, expliquons-nous bien, tel se croit sincèrement bon catholique, rampe à son insu dans les ténèbres et l'athéisme. La religion d'aujourd'hui c'est de l'élégie en l'air, un oracle énigmatique, un verbe muet; c'est plus que jamais une prière sans ralliement, une Eucharistie sans pain, quelque chose d'individuel dont il ne résulte rien de général. Nous sommes sourds à ce que nous en dit l'histoire, parce qu'elle ne nous le dit pas littéralement. On a brisé les corporations, renversé les monastères, dispersé de nobles richesses. Nos institutions étaient bâties sur la terre; on s'est contenté d'en écrire d'autres sur du papier. L'amour que nous portons à Dieu me semble

enfin du dernier platonique, il ne féconde pas le sol. Je vois les matériaux d'un culte, je cherche la culture. La religion (méditez ceci) doit se matérialiser dans le monde par des institutions qui spiritualisent l'homme, qui le soutiennent dans sa marche, qui le fortifient contre les tentations, qui le supériorisent enfin; qui le délivrent du mal. Or, on a tordu le cou de la poule aux œufs d'or populaire, et porté le prêtre sur le budget après avoir dévalisé l'église. Le résultat est tout simple. Le prêtre, désormais, coupe en deux le pain de la parole; il prend le pain pour lui, et la parole est pour le prochain. Ceci n'est pas complet.

Acceptons néanmoins les mots comme on nous les donne, car il ne faut pas trop déborder notre sujet. Je prendrai l'à-compte en attendant le reste; Napo-

léon, d'accord avec le pape, a rétabli, je ne dirai pas la religion, mais le clergé.

Finalement, Napoléon a ramassé le marteau populaire; et, de niaisement iconoclaste qu'il avait été pendant la révolution, ce marteau redevint édificateur entre ses mains. Voyez d'ici! des quais et des ponts s'élèvent, des routes s'étendent, le port de Cherbourg se termine; on lance des arcs de triomphe; nos villes s'enferment dans leurs octrois, remparts en germe; on fortifie la France; et la basilique de Saint-Denis, sépulcre catholique, va renaître pour les morts de la dynastie impériale...... ou pour d'autres!.....

Applaudissez et additionnez.

Ah!... j'oubliais; et c'est même l'argument victorieux.—Comptons seulement avec la librairie depuis 1814, et l'on

avouera que les sommes immenses que l'exploitation des fastes de l'empire a versées comme un torrent dans la fortune publique suffiraient seules pour décider, aux bravos de tous les capitalistes du monde, du bilan que nous a laissé Napoléon.

Et, sur ce pied, Napoléon se trouve encore le créancier de la France.

Nous serions des misérables et des goujats si nous n'étions pas bonapartistes.

Et c'est surtout depuis sa mort que nous le sommes devenus.

Célébrer le grand homme, ce ne serait donc dans la pensée des gens, à l'insu de la plupart sans doute, qu'aspirer, comme il en eut l'espace et la puissance, au développement absolu de leurs facultés.

Dans la sphère illimitée de sa gloire, ils rêvent pour eux un magnifique élan. C'est le dieu de nos ambitions, et l'orbe de la sienne les contient. Grâce à la contagion de son exemple, une sorte de napoléonisme infinitésimal s'est répandu sur l'étendue et dans l'atmosphère de notre territoire; atmosphère et territoire qu'il faut supplier Dieu de rendre cent fois plus larges s'il veut que nous ayons de l'air. Près de cet homme enfin, chacun avait en perspective l'emploi futur de sa propre activité ; tout le monde espérait sa part ; et, ce qu'il avait en lui de démesuré, nous le sentons à présent qui se développe au fond de notre âme. Il a semé son ambition de toutes parts. En un mot comme en cent, le culte que nous portons à Bonaparte réfléchit et rayonne sur nous.

Comment suffire à cela? quelle pâture donner à ces ambitions béantes?

Cela ne ressemble-t-il pas, dites, à la sanctification prochaine de l'orgueil, de même que la naissance du Christ au sein de la misère, et sa mort juridique sur la croix, furent des protestations entendues et répétées par tous les peuples de la terre, au nom de la personnalité morale et de la liberté, contre les barbaries routinières du paganisme?...

Oui! c'est la sanctification de l'orgueil.

Les gouvernements marchent donc, ou, si vous l'aimez mieux, ils dorment sur des cendres enflammées: car cela, ce sentiment indomptable, ce napoléonisme, va désormais se propager, hautement, résolument, comme une religion dans le monde.

Les échantillons en éclatent partout, même à le cour d'assises. Ils se drapent à la cour des pairs et demandent la sellette. Ils s'abandonnent à des crimes pour toucher leur dividende de gloire !

Mais que voulez-vous qu'ils fassent ?

Ayez la bonté de nous le dire.

N'avez-vous que des sellettes à donner à cela ?...

Ne concevez-vous nul autre moyen d'employer cet élément ?

Quand donc la morale bavarde et colère, qui punit sans cesse et ne sait rien utiliser noblement, cédera-t-elle le pas à la morale active et généreuse, qui nous emploie, qui nous dirige et nous récompense!...

J'évoque des synonymies étranges, et

je le sais bien ; mais après un moment de révolte, on voudra peut-être y réfléchir. Il y a des intelligences de granit dont on ne fait jaillir la lumière qu'avec de grands coups de marteau. Je veux frapper comme un sourd sur les sourds. Après les proclamations de Jésus-Christ pour conquérir le Royaume des Cieux, je ne sais rien de puissant comme l'évangile de Napoléon pour déchaîner la pensée de conquérir notre Paradis sur la Terre. En face du mysticisme chrétien, j'aperçois le matérialisme de l'empire ! Qui donc placera ces deux rivaux dans leurs conditions d'équilibre ? car je vous dis que l'on n'étouffera pas cet élément, qu'il faut l'accepter, le diriger, lui faire sa voie.

Avec cette condition, c'est un élément de magnificence nouvelle, un courant d'électricité vers la grandeur et la lu-

mière! un élément qui, dans sa manière d'être, n'a rien de l'élément sans-culotte. Il en est la transfiguration.

Diogène, qui engendra le sale Marat; lequel fut cause que, parmi nous (et par amour de la vertu, disait-on) on brisa des monuments, de même que le Cynique brisa sa coupe; Diogène, qui croyait au superflu dans le monde, ne serait plus possible en France. On copia Diogène pendant six mois; et puis, on en eut assez. On en revint à Camille Desmoulins, qui disait sous le couteau de la guillotine : — « La Convention a trouvé la France » sans-culotte; sa gloire et son chef-d'œu» vre seront de la rendre culottée. » Voltaire a laissé tomber en passant un mot terrible : — *Le superflu, chose si nécessaire*..... Si ce mot n'est pas sur les lèvres, il est dans le cœur de tous; depuis l'empire principalement!

A partir de ceci, suivez dans ses bonds de tigre la logique de la passion napoléonienne; et ne bataillez pas trop, n'épiloguez pas inutilement avec elle; ne vous révoltez pas de ses prétentions; saisissez vite le fond des mots, en dépit des brutalités de la forme; ayez sa soudaineté, son élan, sa fougue, sous peine de perdre votre temps.

L'empereur était du peuple ! vous dit-elle.

Donc, le peuple a du sang impérial dans les veines.

Conclusion : il a des droits.

Des droits à quoi ?.... Des droits à son trône de peuple, pardieu ! Un petit trône pour le plus petit, un plus grand trône pour le plus grand ; une vraie série de trônes !...

Je vois à merveille que cette furieuse prétention vous effarouche! Où trouver tant de trônes dans le garde-meuble de la couronne?

Croyez-vous donc que le mot de *Peuple-Souverain* ne reste pas dans notre idiome comme un indestructible pressentiment ?... Funeste ou généreux, ce germe est tombé sur un sol fécond.

Croyez-vous aussi que le *nec plus ultra* de nos destinées et de celles de nos enfants en ce monde soit de jouer, jusqu'à ce que Dieu s'en lasse, au jeu banal des quatre coins, entre la Morgue, l'hôpital, la caisse d'épargnes et le régime pénitentiaire ?...

Sans nous flatter, nous valons mieux que cela.

Et nous ne voulons plus être sans-culottes.

Retournerions-nous donc au sans-culottisme des masses par les lésineries doucereuses du régime représentatif?

J'en ai peur.

Et n'allez pas, dans le but d'équivoquer avec le peuple, fabriquer des généalogies nobiliaires à l'empereur, ainsi que des chambellans maladroits s'en avisèrent après le sacre. Rayez cela de ses papiers et des vôtres. On n'en croirait pas un mot. Nous sommes de sa famille, et nous en sommes fiers! On sait, pour l'avoir vu de reste, que Napoléon s'entendait à des distributions de couronnes; notre tour à nous autres serait venu! dans l'ordre hiérarchique de consanguinité, comme de raison! d'après la nature de nos spécialités et le titre de notre énergie. Or, il y a des couronnes pour tous les états, des blasons pour tous les

métiers; de par 93, les derniers parias sont entrés dans le domaine de l'histoire, et leurs titres de noblesse sont indélébiles dès ce jour-là. En réclamant des diadèmes industriels pour la foule, Saint-Simon était timide; il approfondissait à peine la surface de la question. La richesse et le dévouement ont droit à des diadèmes, aussi bien que la science; et Napoléon se connaissait en hommes; et ce qu'il faisait par lui-même était solidement fait. Du faîte de sa pensée la corporation du moyen âge aurait pris un élan sublime. Tenons compte aussi, je le veux bien, du jeu réciproque des influences, de l'action des unes sur les autres. Napoléon dut beaucoup à ceux qui lui durent tout. Sa gloire fut d'en être le total représentatif; et dès que l'on sent que l'on agit de haut sur les hommes, la pensée s'élance pour envahir un horizon sans

bornes. Le pays tout entier servait de piédestal à cet homme. A partir de ce point, les résultats qu'il pouvait exiger de la nation sont incalculables; on a le vertige de l'élan que prendrait l'humanité dans cette voie : car c'est la discipline obtenue des mains de la liberté, l'enthousiasme qui donne son sang à la réflexion. Prêtres, nobles, savants, artistes, inventeurs, généraux, diplomates, ingénieurs, industriels, il classait tout le monde à sa royauté vraie; car il se connaissait en légitimité spéciale; et son ascendant personnel agrandissant encore ses élus, beaucoup, dont l'énumération serait longue et fastidieuse, sont tout à coup disparus dans sa disparition; vapeurs éteintes avec son éclat. Je vous le crie donc avec une des trompettes de l'Apocalypse, nous sommes aujourd'hui sur la double limite d'un vieux monde et d'un nouveau

monde! L'obscurité pèse à ces rassemblements de Napoléons de tous les états et de toutes les classes qui demandent glorieusement leur place au soleil.

Qui se chargera de leur faire cette place?

Où est le soleil ?

Encore une fois, ce n'est pas à volonté que l'on étouffe dans une condition médiocre une nation que Bonaparte a mise en participation de son élan, et sur laquelle il agit de plus en plus; non pas, à coup sûr, du bas de la souche corse et des prétentions dynastiques de quelques petits-fils; mais du haut de l'échelle ascendante, dont, pour chacun de nous, le génie de cet homme éclaire les échelons après en avoir escaladé si rapidement le sommet.

Une digression! elle sera courte.

J'ai quelque chose à dire à la dynastie de Napoléon; ou, pour être plus spécial, car la thèse que je soutiens pourrait créer ici quelque équivoque, et les petites idées, par le néant de leur poids, se perdent dans les grandes; je m'adresse à ceux qui reçurent légalement en baptême le nom de Napoléon dans la paroisse de Madame Mère.

En guise de premier sacre, lorsque Napoléon récapitula plusieurs millions de votes (on sait que les Fieschi du 3 nivôse y contribuèrent pour leur plomb), sa généalogie était ceci, et sans phrase, qu'il descendait en droite ligne de l'humanité. Son titre pour monter sur le trône était dans son caractère.

Donc, messieurs, si, pour revendiquer en France quelque chose de l'héritage de

votre oncle, en matière de premier trône principalement, vous avez besoin, absolument besoin, de descendre de Napoléon, il faut sourire. Votre oncle ne relevait que de lui-même! c'était un titre. Lorsque l'on invoque les légitimités originelles, les plus vieilles sont les meilleures. Devant des légitimités de quatorze siècles, les vôtres tiennent du paradoxe. S'il faut compter avec l'histoire depuis que Napoléon y tient sa place, ôtez-vous du chemin; la Légitimité ne date pas de son sacre, et nul ne s'intéresse à la production de vos actes de naissance. On est trop napoléonien en France pour s'arrêter à cela.

Un homme de fort bonne maison aussi vient de mourir à Goritz; et, d'après ce que je me suis laissé dire, le petit-fils de ce défunt compte Hugues Capet,

Charlemagne, saint Louis et Louis XIV parmi ses aïeux. J'imagine que la confrontation de ces grands hommes, en les récapitulant pour tenir tête à Napoléon, ne blesserait pas trop l'orgueil de votre oncle. !...

Et ne souriez pas trop dédaigneusement du passé par pitié pour le présent!...

Je reprends ma thèse.

En la continuant, j'entends être compris, et, loyalement, je fais tous mes efforts pour cela. Je ne veux pas que l'on jette les hauts cris au préalable. Je ne voudrais pas surtout que l'on m'objectât que je demande l'impossible ; ce mot que Napoléon ne trouvait d'aucune langue, et ne croyait pas de la nôtre.

On nous dit bien, et d'un air à nous

damner, qu'après tout la gloire est peu de chose !

Eh ! si c'est bagatelle pure, raison de plus pour ne pas s'en priver.

A-t-on jamais refusé peu de chose à de braves gens ?...

Il faut aussi redouter les chicanes d'avocats dans ces sortes de matières; elles obscurcissent une noble question de toute la somme de puissance que l'on dépenserait à l'illuminer. Honnêtes et morales d'ailleurs (car qui n'est pas moraliste), ces chicanes noient une vérité sous des amplifications philosophiques fort éloignées d'avancer à quoi que ce soit. Le peuple n'est rien moins que philosophe, et c'est du peuple que je parle.

Un mot à dire jusqu'à satiété, c'est

que tout instinct qui ne rencontre pas son légitime emploi tourne à mal, et qu'il y a cent raisons pour se hâter. Ce que je dis de l'instinct, je le dirais de la terre, de l'air, de l'eau et du feu. Le sentiment de cette vérité renferme le germe de l'intelligence. Voyons-en l'application au sujet que je traite.

On s'obstine à ne voir dans Napoléon que le Napoléon de la guerre, et voilà ce qui fait que l'histoire ne profite à personne. Nul pouvoir, nul cerveau politique n'étudie la direction que le génie de tel ou tel homme aurait pris dans telle ou telle circonstance plus ou moins favorable. On se borne au fait tout court; on ne juge les choses qu'ultérieurement et pour les condamner. Et pourquoi, s'il vous plaît? parce qu'elles sont arrivées. La preuve est comique! Mais alors pourquoi

protestez-vous contre l'événement par le blâme? Le blâme serait-il donc, à votre avis, aussi fatal que l'événement? A ce titre, mes amis, qu'existe-t-il en ce monde? une guerre sourde entre des sourds, et la morale n'est qu'un fléau de plus. Voyez!... Les moralistes nous ont tellement engourdis dans le blâme du malheur, dans le blâme du bonheur, dans un blâme éternel, que l'on ne raisonne plus; on incrimine toujours. L'esprit réquisitorial a pourri jusqu'à la liberté de la presse. On tient commerce de blâme; on en vit!... Jésus-Christ faisait à merveille de chasser les marchands du temple.

Non, quoi qu'on en dise, Napoléon n'était pas essentiellement un soldat, un joueur d'épées, un turbulent à se faire officier de fortune s'il eût vécu dans le moyen âge, un soldat pour le plaisir

d'être soldat. Seulement, il savait l'être; il faisait mieux que de s'y résigner. Il comprenait admirablement qu'une paix à tout prix est une paix à prix d'affronts. S'il se montra despote, car l'énergie a ses défauts quand on gêne ses qualités, ce fut toujours avec des façons à se faire pardonner quinze ou vingt fois plus d'arbitraire: en y mettant de l'étoffe. Ce qu'il y eut de brutal dans l'homme vint des harcellements de son milieu, qu'il devait se proposer de vaincre, comme il en fut sur le point. Ceux qui s'obstinent encore à condamner Napoléon du bas de ce point de vue, ne sont pas assez grands garçons, à ce qu'il paraît, pour le mesurer de pied en cap; ils ne le jugent qu'en raccourci. Ils ont l'excuse de Charles Nodier, qui disait : — Cet homme avait le pied sur nos têtes !...

Le peuple qui, dans ses ateliers, dans ses embarras, dans sa misère, vit au jour le jour, entre le spectre de la veille qu'il a sur les épaules et le spectre du lendemain qui ne lui promet rien de bon, toujours et dans tous les temps en butte aux ondulations de cet édifice flottant et dépourvu d'ancres que l'on appelle une société; le peuple, avec son brut et loyal instinct des utilités que l'on pourrait tirer de sa force et de son énergie; avec la conscience profonde qu'il a des ressources sans nombre que l'on inscrit déplorablement au chapitre des pertes dans les mille et mille combats que notre isolement livre au démon cruel de la fortune; le peuple vous dira, si vous voulez en tenir compte, ce que la fatalité des temps lui fait gaspiller de trésors dans l'emploi sans direction de son génie. Rien ne nous soutient, ne nous dirige. On parle de nous

comme d'une nation ; je ne vois que des individus qui se heurtent. L'isolement, l'isolement des intérêts, l'isolement des âmes, un funeste isolement nous ronge. Et ce n'est pas l'isolement de la solitude ; c'est pis ! c'est l'isolement de chacun au milieu de tous, une débâcle, un sauf qui peut, un torrent où nous roulons en nous écrasant l'un par l'autre. Il y a longtemps qu'on vous le dit : — Nous sommes en poussière !... Savez-vous, récapitulation faite, quel nombre cela vous *suicide* par an de Raspail, de Guizot, de Chateaubriand, de Napoléon ?... Entre le ciel et nous la chaîne est rompue ; nous reconnaissons la providence du ciel ; nous cherchons en vain la providence de la terre. Sondez les cœurs ; et mettez-vous en présence de la vie !... Par effroi des tendances despotiques du génie de l'ordre, nous avons exagéré le sentiment

de la liberté jusqu'à tout réduire à l'individualisme; et l'individu n'est plus rien. En face d'une idée, qui, peut-être, aurait été de la gloire pour vous, une découverte féconde, un élan pour le pays, mais qu'il vous restait, hélas! à semer victorieusement, à faire germer dans le sable mouvant de ce monde, illustres inconnus, dites; souvent, afin de vous donner pour en venir à bout le libre espace d'un an, de six mois, d'une heure, selon que vous plongiez plus ou moins dans les rangs innominés de l'échelle des parias; dites-le, n'avez-vous pas déployé vainement des forces de tigre, mis en jeu des volontés d'Hercule, usé d'incalculables efforts d'esprit. O mon Dieu! voyez-les donc; et venez à leur secours, car ils vont se perdre! le fanatisme les saisit, ils ne songent plus à rien autre chose! à peine vivent-ils en ce

monde. Mais c'est folie pure, n'est-ce pas? que de s'abandonner de la sorte au délire de l'esprit-saint, à leur idée qui les égare. Qui donc les ramènera parmi nous ?..... Effrayés de l'obsession qui vous grise jusqu'à vous faire perdre la vision de ce monde, vos amis, éplorés, tremblants, vous en détournent et vous crient : — Reviens à toi ; que vas-tu faire? il faut vivre. Eh ! certainement, il y a des millions dans ton idée; c'est mieux que la vaccine de Jenner, mieux que le paratonnerre de Franklin, mieux que le bateau de Fulton; c'est, si tu le veux, la Jérusalem céleste descendue sur la terre; mais où est le premier sou ? Si tu meurs de faim, adieu la réalisation ! Ajourne cela ! Ton idée ne te donnera pas de pain ; veux-tu donc que tes enfants meurent?... Vis d'abord, et fais autre chose pour cela que ton idée. Le manque

d'argent empêche de gagner de l'argent; pour devenir millionnaire, il faut l'être!... Et vous en convenez; car cela peut sembler étrange, mais cela est vrai. D'ailleurs une femme est là, pâle et souffrante, ne disant rien, elle! elle qui comprend votre passion, elle qui se passionnerait si volontiers pour vos efforts, car vous êtes sa gloire! Mais les enfants réclament, eux, qui ne doutent de quoi que ce soit; eux, dont le bon sens loyal et vierge ne comprendrait rien à cette vie qui n'est vraiment pas de la vie!... Et, peut-être, vous aurez faim dans dix estomacs!... Pour avoir du pain, ces enfants, ils vous en demandent; ils vous disent : *Notre père!* comme Jésus-Christ le disait à Dieu. Alors vous vous sentez Dieu; vous prenez votre courage à deux mains. — Oh! vous dites-vous au fond de l'âme, j'entends bien mener de front

ma pensée et mon existence, et la fortune ploiera, ou elle me tuera! — Vous jetez alors le fourreau; vous entamez la bataille avec force, avec obstination, avec désespoir, avec des détours de dix lieues pour atteindre à deux pas; avec des supplications désespérées aux démons de la vie, pour que l'on vous laisse enfin à ce que vous avez dans l'âme. Supplications vaines! vous n'en obtiendrez rien. Furieux, malade, égaré, vous poursuivrez fatalement, à travers mille obstacles engendrés l'un par l'autre, la dérision de votre idée fixe; de cette idée qui est née pour vous, qui vous dit que vous êtes né pour elle! qui voudrait se livrer à vous, qui ne le peut! qui vous rend fou!... car, jour par jour, cette pensée vous tue. Oh, oui! prolétaires généreux, le besoin de vivre fausse la vie. Si le pain spirituel, c'est la paix, la paix matérielle,

c'est le pain. Votre mission vous échappe indéfiniment! et que de combats sans nom, que de démarches indignes, que d'âmes jetées au vent! que de plaies, que de lâchetés sans nombre vous faites! que d'opprobres vous dévorez! que de lie; pour en arriver, vers le dénouement peut-être, à recevoir un coup de poignard par la main de la fortune au visage; pour aller succomber à Golgotha comme la Christ, à Waterloo comme l'Empereur!... O désespoirs sans échos! magnificences qui ne pourront éclore! virginités prostituées! désirs inconnus! La statue de votre avenir, dix ans vivante et debout dans votre âme, prise et reprise cent fois, toujours arrachée de vos mains, parce que la société n'est pas le moins du monde une société, parce que c'est l'organisation de la guerre des hommes contre les hommes, cette statue meurt de votre

mort! elle tombe réduite en poussière avec son bloc de Carrare!...

Voilà la vie.

Une femme d'esprit et d'âme, dont le génie a le parfum de toutes les grandes vertus tranquilles, supérieure du reste comme sa modestie, et qui ne veut pas que je la nomme, comme si je pouvais ajouter quelque chose à sa réputation, me disait, il y a quelques jours, à l'occasion d'un éloge ardent que je lui faisais des œuvres de l'ancien et riche clergé catholique : — Vous conviendrez peut-être, Raymond, que la meilleure position des gens est pour beaucoup dans le meilleur emploi qu'ils font de leur activité !

C'était vrai.

Les misères du temps sont de même pour les trois quarts dans les sottises de notre vie.

Or, je le dis pour les rois et pour les particuliers : si l'indulgence est le commencement de l'intelligence, il faut étudier leurs excuses ; et le mieux, pour les étudier, c'est encore de les écouter.

Pour tous, il existe un démon à vaincre.

Pour le législateur, ce sont les oscillations sociales ; pour le pauvre, c'est le manque de la pièce de vingt francs dont la possession lui permettrait de lancer le ballon de sa fortune.

Pour Napoléon, peuple et législateur à la fois, il fallait la paix.

Aussi le peuple comprend à merveille ce que Napoléon aurait fait de la paix.

Le peuple et Napoléon vivaient tous les deux de la même vie, vibraient de la même secousse ; l'un pourrait révéler l'autre. Le peuple, dans les rêves de sa reconnaissance, vous laissera voir une page de la vie de Napoléon, page inédite et sublime ! qui, par malheur (vu qu'elle est inédite), ne sera jamais de l'histoire; parce que ceux qui se mêlent d'écrire l'histoire sont des gens d'esprit, orthodoxes des yeux, esclaves de la lettre, incapables, comme d'un attentat à la vérité, de mettre en lumière dans les entrailles d'un malheur accompli les directions salutaires que pouvait prendre le ressort primordial dont cet accomplissement funeste ne fut que le contre-coup ; tandis qu'entre Napoléon et le peuple, sachez-le bien, il ne s'agissait que d'âme ! Et la moralité, pour le peuple, n'est pas dans le fait, elle

est dans l'âme. Il remonte à la source des sources, dans le sein de Dieu.

L'instinct du peuple comprend l'âme avec une lucidité prime-saûtière qui ne se trouve pas chez les gens bien élevés. Les gens bien élevés ne savent jamais que ce qu'on leur apprend ; ce qui fait qu'ils sont toujours au-dessous de leurs maîtres. C'est l'analogie d'une gravure: après une série d'épreuves, la planche et le dessin sont fatigués.

N'a-t-il pas été dit que les riches entreraient moins facilement dans le royaume des cieux qu'un chameau ne passerait par le trou d'une aiguille?...

Quel physiologiste que Jésus-Christ !...

Aussi, ce n'est pas sans motif qu'au retour de l'Égypte, la république s'est ré-

duite au silence devant Bonaparte, comme par enchantement. Bonaparte était son homme.

Et la république a beau faire la méchante; elle ne l'est pas tant qu'elle en a l'air. En dépit de sa superbe, elle se laisse prendre aux rois qui lui en remontrent et qui savent leur métier. Rendons justice à la république, sans timidité comme sans fanfaronnade. Obéir à celui qui tient de Dieu le caractère sacré du commandement, c'est de la république par excellence. Elle ne rêve pas, comme de bonnes gens le disent encore, un stupide niveau qui décréterait d'ailleurs l'infériorité générale; elle veut le libre élan de chacun vers les fonctions de sa propre destinée, pour le plus large intérêt de tous. Voilà la république.

S'il se rencontre des exceptions dans ses

rangs, je conçois qu'on les fusille, quoi que fusiller soit bien dur, et ne soit pas bien spirituel. On n'a pas besoin d'être un homme d'état pour fusiller; il suffit de quatre hommes et d'un caporal.

Mais, encore un coup, l'exception ne constitue pas la règle. Je maintiens ce que j'ai dit de la république.

Par en bas, la république ne serait que de l'envie; par en haut, la république est de l'émulation. Cela dépend de la direction qu'on lui donne.

Et pourquoi donc cette pleine abdication du peuple entre les mains de Napoléon ?

Voici le pourquoi, tel qu'il résulte en dernière analyse d'une foule de docu-

ments officiels qu'un jour il sera bon de rassembler didactiquement.

C'est que le centralisateur par excellence, une fois certain de la paix, et d'une paix durable, c'est-à-dire fondée en Europe sur la conscience de notre force et de notre susceptibilité, conscience sans laquelle, au sein des ménages comme au sein des empires, on ne fait rien; le grand centralisateur, soyez-en sûrs, aurait tourné ses regards vers l'œuvre la plus immense et la plus facile peut-être, mais, dans tous les cas, la plus glorieuse qui puisse tenter un Hercule nouveau; vers le besoin le plus grand, le plus universel; et le moins signalé par conséquent; vers l'état misérable et délabré de la commune en France.

La commune, ce berceau, cette crèche

du peuple, où les rois, qui font balai neuf comme tout le monde, vont l'adorer, ce peuple, dans les galanteries ordinaires de leur avénement ; la commune, cette pépinière de la race française, absolument ignorée du Parisien ; la commune dont les foyers divers sont au delà de trente mille chez nous, l'un dans l'autre renfermant de douze à quinze cents âmes; perpétuellement négligée dans tous les temps et sous tous les régimes, quoique l'on en parle beaucoup ; regardée comme un zéro politique, et négligée comme telle, quoiqu'elle ait fait la Jacquerie ; quoiqu'elle ait fait la Ligue ; quoiqu'elle ait fait 93; et toujours pour la même raison ; la commune est un mot dont la chose nous manque, un germe à porter à sa première puissance, le sauvageon attendant la greffe. Être imperceptible dont le total est tout; qui fournit un million

d'hommes avec trente-trois conscrits, qui paie le milliard du budget en centimes; la commune, dans son alvéole primaire, reste un élément grossier, un produit obscur et confus des circonstances, auquel des directions supérieures n'ont pas mis la dernière main; un pêle-mêle de matériaux, enfin, dont l'organisation décisive reste à tenter du tout au tout.

Pour l'aspect seulement, la commune est au-dessous du camp nomade de la horde. Dans le camp du moins, le chef peut à volonté donner l'ordre de lever les piquets et de reployer les tentes, à l'effet de chercher un emplacement plus fertile, un air plus pur. La horde ploie bagage devant le choléra, le déboisement, les inondations, l'ennemi. La commune est soumise à toutes ces avanies, à tous ces fléaux, et ne s'en porte pas

mieux. Depuis un demi-siècle, la commune en a vu de cruelles.

De vous à moi, qu'est-ce donc que la commune?

Le voici.

Primitivement, elle vient de la horde. Puis les couvents et les châteaux-forts, disparus depuis, l'ont clouée sur place. Rien de plus simple que cette transformation; l'origine perce encore. Les piquets gaulois ont pris racine dans la fange; avec de la boue et de la cendre on a rechampi les murs; aussi, quels murs! Ensuite, on a jeté du chaume sur la toiture pour avoir chaud. Dans la plupart de nos provinces, un village français ressemble à faire peur à deux ou trois cents chariots tartares abandonnés dans un marécage.

Des masures enveloppées de fumier dans un embourbement, voilà pour le pittoresque.

Allez donc y chercher les Estelle et les Némorin de M. le Chevalier de Florian, qui, s'il n'était des Menus-Plaisirs, en devait être. Le contenant et le contenu sont de la même force.

Ces hommes, regardez-les, ne sont pas des hommes ; ces femmes ne sont pas, ne peuvent pas être non plus des femmes. Les enfants seuls donneraient de l'espérance ! mais ils sont condamnés à ressembler à leurs pères en grandissant, à dégénérer. Chaque printemps leur ravit un parfum ; leur âme avorte en croissant avec l'âge. Les générations font faillite. Une terre sans culture produit des ronces. Que peut produire cette humanité sans culture? Que sommes-nous à cer-

tain âge, et grâce à notre éducation , car on prétend nous donner de l'éducation, mon Dieu !.... Nous ne sommes que des enfants déshonorés.

Les plantes qui germent à l'ombre ne donnent que des narcotiques et des poisons.

Sans les exceptions, je ne sais pas comment la civilisation se tirerait du réquisitoire.

Mais le grand centralisateur, l'homme du rêve populaire, Napoléon était, par bonheur, né dans la Corse. Il y avait vu cela de près.

Il en vit même beaucoup d'autres pendant le cours de ses voyages militaires, car il ne faut pas non plus que l'Europe se vante !...

Je ne prétends pas que Napoléon au-

rait fait de la commune un Versailles, quoique cependant l'humanité vaille bien un Louis XIV. Il ne s'agit que de nettoyer l'humanité; travail d'Hercule!...

Mais, indépendamment de son activité naturelle, et de la propriété qu'il avait de se connaître en hommes; non pour s'en faire un jeu, non pour les user; mais pour en user, mais pour s'en faire une gloire (ce qui le multipliait au point de se trouver à la fois partout); le seul contraste de Paris, son domicile politique, la grande cité de l'empire, le point central d'où la consigne et l'imitation devaient rayonner et circuler à la ronde; Paris, tel que pouvait le rêver Napoléon, avec ses quais, ses ponts, ses fontaines, son large système d'égouts, ses abattoirs, ses boulevards,

ses rues aérées, ses édifices plus réguliers, ses trottoirs, ses paratonnerres; avec tout ce que l'hygiène exige souverainement pour les grandes agglomérations d'hommes; ses squares de verdure, ses hôpitaux, ses théâtres; avec les merveilles de lumière, enfin, auxquelles déjà préludait la chimie;et les applications industrielles ou locomotives de la vapeur; et, par la même occasion, tout cela distribué sur le plan d'une architectonique nouvelle, plus une et plus économique, plus riche par conséquent; car ces choses et mille autres, pour les esprits vierges de timidité, splendides, armés d'un bon vouloir de fer, se lient dans un seul et même mot, dans le mot de centralisation; ce seul contraste aurait agrandi sa pensée et fécondé sa sollicitude pour la commune.

Sur quoi me fondé-je pour avancer cette assertion?

Sur quoi?..... Eh mon Dieu! sur l'homme; est-ce que cela ne suffit pas?

Déjà, sur des champs de bataille dont le déploiement n'alla pas moins que de Cadix à Moscou, d'Austerlitz à Boulogne, n'apercevez-vous pas des trois à quatre cent mille hommes, armés, disciplinés, qui manœuvrent dans les évolutions de ses calculs militaires, comme autant de rayons de flamme échappés de sa tête! Et tous assez républicains, quoi que vous en puissiez penser; car c'est de la république, ne vous y trompez pas (entre mille exemples), que cette impertinence d'un soldat à Napoléon pendant un bivouac assez dur. — Est-on content des vivres, par ici? lui demande en passant Napo-

léon. — Parfaitement, répond le drôle; fichtre! ça marche comme sur des roulettes; il ne manque plus que du pain dans la soupe, et de la viande dans le pot-au-feu!...

Ceci, c'est de la république à brûle-pourpoint. Voici de la république indirecte, à l'endroit de nos alliés.

Un hussard (c'était après la prise de Berlin) fumait, huché sur des fourrages, à l'entrée d'un magasin. De ce ton familier qu'il avait avec le soldat: — Prends garde! lui dit l'empereur; tu vas mettre le feu dans les magasins de sa Majesté le roi de Prusse. — Peuh! dit le fumeur en éteignant sa pipe sur le pouce, on s'en bat joliment l'œil de votre roi de Prusse; n'en voilà-t-il pas encore une de majesté dans le ficelé!

Liberté de ton frisant volontiers l'impertinence, aptitude vive à la discipline du moment qu'on le comprend, voilà le soldat français; spécialisons : voilà le republicain! généralisons : voilà l'homme.

Napoléon avait donc les bras et le sang; ces hommes se seraient ouvert les veines pour leur empereur. C'était leur Empereur, dans le sens doublement corélatif de l'expression. Il a fait comprendre le mot de Louis XIV : l'État, c'est moi!... Mot sublime, dont la philosophie n'a su tirer que du venin!... Mais, je l'ai dit, le peuple n'est pas philosophe. Napoléon aurait eu l'or avec le même enthousiasme qui faisait donner la vie; enthousiasme intelligent, car, tout considéré, l'on ne donne pas sa vie pour rien, ne la donnât-on que pour son plaisir. Bien que, d'après M. de la Mennais (mais

fort au-dessous de M. de la Mennais du reste, comme font d'habitude les imitateurs), on déblatère à perte de vue, petitement, niaisement, sur l'indifférence du peuple en matière de religion, il semble qu'il y ait dans la conviction de ce peuple je ne sais quelle infinie croyance d'immortalité. Le peuple n'a pas le genou souple; il ne jeûne volontiers que de sa misère; il chansonne les mômeries; il rit tout haut de M. le curé dans les goguettes : mais pour l'agrandissement de sa patrie, le peuple se donne corps et âme, absolument comme s'il devait y reparaître à quelques siècles de là. Le peuple est stupide ou sublime comme Pythagore. Il faut le bâter ou lui donner le ciel. Il y a de la métempsycose dans sa croyance, ou de la bête brute dans son dévouement. Je défie les philosophes d'expliquer autrement la chose. Oui, cer-

tes, les millions et les hommes seraient venus trouver l'empereur.

Avec ces masses de moyens, avec ces légions d'ouvriers, avec ces officiers fiers de manier la brouette, si Napoléon eût anobli la brouette, ou de curer une rivière, si Napoléon eût anobli le hoyau (et, certes, il en était capable) ; le voyez-vous, lui, la tête de tous ces bras, l'âme de tous ces enthousiasmes, à son conseil d'État, élucidant sa pensée parmi ces préparateurs dont l'agitation vient de lui ; tantôt s'isolant avec mépris des bavards, tantôt lançant à l'intelligence le vif éclair de ce singulier œil bleu, plein d'une électricité fébrile et que l'on n'oublie jamais lorsqu'une fois on l'a vu ; le voyez-vous déchaînant le gigantesque des idées dans l'émulation de ces jeunes auditeurs qui n'auraient pas osé s'arrêter

au médiocre, devenus poëtes sous l'inspiration du courage, et qui s'attendaient plus à l'indulgence pour l'extravagant que pour le terre à terre. Où le flot des idées s'arrêtera-il sous la verge de ce nouveau Moïse? On a retrouvé la foi qui peut transporter les montagnes. En vérité, quand on parcourt les procès-verbaux de ces séances, on respire dans le fabuleux; il semble, sous le firmament astrologique des Arabes, un monarque des Mille et Une Nuits interrogeant le ciel; c'est toujours l'homme de la proclamation des Pyramides; les quatorze Siècles ne se lassent pas de le contempler. Entre l'Angleterre qu'il va prendre d'une main, et l'Inde qu'il va saisir de l'autre, Napoléon a besoin de se délasser de lui-même; rien ne sera trop grand. Poëtes et rêveurs, prophètes (s'il en est!), mettez-vous à l'aise; laissez partir votre

imagination à plein vol. Osez ! l'impossible n'est pas, et les morceaux en sont bons. — Amenez-moi tel homme, disait-il. Et on le lui amenait. Ne pouvant aller à tout, il faisait tout venir à lui. — Sire, la France ne produit pas d'indigo ! — Qu'elle y supplée ! —Sire, elle ne sait où prendre du sucre.—Qu'elle en fasse!... Et sous cette verge de Moïse qui la frappait coup sur coup, la France créait du sucre, imaginait de l'indigo. Fulton échappa à Napoléon. On se dit tout de suite : — Fulton, certainement, devait échapper à beaucoup d'autres. Voulait-il un moyen, une découverte, un livre ? Il demandait cela dans huit jours, et donnait trente mille francs. Avec trente mille francs bien jetés par la fenêtre, on gagne trente millions. Par malheur on semble l'avoir oublié de nos jours, ou, peut-être, ne l'a-t-on jamais appris !... Mais Napoléon

comprenait l'économie comme un Dieu!...

Aujourd'hui le mot de Porus, dans la tragédie d'*Alexandre* : — Comment voulez-vous donc que je vous traite ?... ne pourrait plus avoir la même réponse.

— A la Napoléon! s'écrierait le parterre.

Cela semble dur à dire, mais le fond de ma pensée en sanctifie la forme. En France, on ne se fait d'amis que sur ce ton-là. C'est à prendre ou à laisser.

Jugez un peu de cet élan de Napoléon, avec des bras, avec de l'or, et dans la paix ? Ne vous l'ai-je pas mis là dans son vrai jour ? N'est-ce pas l'homme que l'on a connu, la révélation que murmure sourdement l'histoire, et qui plane sur sa vie ?

Eh bien, examinez maintenant que le territoire de la France est périodiquement ravagé par les violentes crues de ses fleuves, qui, toujours à l'imprévu (s'entend pour MM. les préfets, car l'imprévu joue le plus grand rôle dans ces sortes de doléances périodiques), bouleverse à coups de débâcles les usines, les communes, les fermes, les propriétés riveraines. Il n'y a pas tout à l'heure deux ans qu'en moins de dix mois ce désastre s'est déployé jusqu'à trois fois coup sur coup. Supputez, additionnez les pertes, si faire se peut, et le temps qu'on ne restitue pas, et les douleurs que rien ne paie. Récapitulation faite, on rendrait à l'honneur tous les galériens de nos bagnes, à la vertu toutes les prostituées de Paris, à l'espérance tous les suicides, rien qu'avec les menus gaspillages de nos rivières; budget de surcroît et bien plus lourd,

hélas ! que celui qui, de par le scrutin, en usurpe le nom ; budget dont on ne dit rien, car ce texte ne paraît pas devoir offrir prise aux déclamations courantes. Eh ! sauvez le pays, vous ferez après vos harangues !... J'estime que Dieu doit avoir mis dans les entrailles de l'humanité des trésors inouïs comme lui-même pour que le découragenent ne la prenne pas en masse après des châtiments de cette force ; mais il faut aussi qu'elle soit bien sourde pour ne pas les comprendre. Le retour constant de ces fléaux, retour que l'on peut prédire, et cela sans être Matthieu Laensberg ou Nostradamus, est-ce donc une énigme si profonde à déchiffrer, un avertissement sans signification, une obstination qui nous défiera sans cesse ? Vite, à ces rivières débordées, Napoléon, enfin, osant sourire à la pensée de la Providence, on

opposerait de larges parapets, des boulevards aussi beaux que les boulevards alignés et corrects des quais de la Hollande, coupés en talus, s'élargissant pour les eaux; et la terre étant placée sous la main de l'homme pour qu'il puisse la pétrir à son image; car j'y vois, comme dans le symbole de la Trinité divine, la matrice où l'esprit décharge sa pensée; on songerait, tant pour les sécheresses d'été (autre fléau), que pour des irrigations facilitées de toutes parts au gré des lieux et des besoins, à contenir des masses d'eau, des réservoirs de géants dans de colossales fontaines. Que diable, avec nos prétentions au progrès, nous ne resterons peut-être pas au-dessous des Pharaons!

Je ne sais au juste ce que l'on dépenserait de milliards à faire ceci; mais au

lieu de ne songer qu'à votre 4 p. 100, nec plus ultrà financier de la misérable philanthropie du jour, ne serait-ce pas la parabole ou l'analogie du grain de blé que l'on ne met pas à la caisse d'épargnes, Dieu merci ! mais en terre, et qui rapporte alors trente, quarante, soixante grains pour un grain ; l'épi pour le grain !... Votre sale action de l'argent sur l'argent, c'est la résurrection de Sodôme en matière de finances ! L'argent doit agir sur l'agriculture, sur l'industrie, sur le commerce même, ce moyen d'équilibre, c'est-à-dire de répartition, entre les matières premières et leur emploi.

Par la même occasion, les idées s'enchaînant en raison de ce que l'on serait déjà sur la voie, et de ce que tout est dans tout, comme dit Jacotot (comme le di-

sait, bien avant Jacotot, le divin sacrement de l'Eucharistie), on remonterait du courant des fleuves au début de leurs sources ; on songerait alors à nos désolées montagnes, chauves, effritées, fendues par des ravins du sommet à la base, ébranlées dans leurs gencives ; le tout faute de bois ; car (mettez-vous cela dans l'esprit) les particuliers, dont les héritages se morcèlent de jour en jour, ce qui peut vous sembler fort égalitaire, mais qui devient ruineux à l'excès, tant par la multiplication parasite des clôtures et des instruments aratoires que par l'exagération indéfinie des frais d'administration ; sans oublier le papier timbré ; les particuliers, dis-je, n'ont pas le moyen d'entretenir des forêts. — Les forêts suivent les dieux et les rois ; les forêts s'en vont.—Quelque jour nous nous chaufferons avec les puits artésiens, quand ils perceront jusqu'aux sources d'eaux

chaudes minérales, à condition, bien entendu, que l'architecture sera changée. En attendant, les bois disparaissent du sol dans une progression inverse avec les nécessités de la consommation.

Que fait à cela Napoléon ?

Ce qu'il fait?

Eh ! messieurs, il fait une œuvre de Titan. Il reboise les montagnes, de même qu'il les perce pour des chemins; c'est la même chose, à la spécialité près; et cela vaut bien pour la poésie une bataille rangée. Puis, comme il est plus utile de lutter contre les neiges que contre les hommes, de reboiser des déserts que de dévaliser des nations (lesquelles en gardent rancune), d'un bien cent autres biens sortent. Le bien porte sa graine comme le mal; et le mal n'existe que dans notre incurie. Les sources, ces jets de pompe, ces arro-

soirs providentiels de nos versants ne disparaissent plus, et, par contre, ne se convertissent plus en torrents brusques et dévastateurs; circonstance sur laquelle les Français de l'Institut, domiciliés à Paris autour de leurs jetons de présence, ne me paraissent pas fort édifiés ! mais que les Français des autres parties de la France ne sont, hélas! que trop en mesure d'affirmer à leurs dépens, les malheureux ! pour que la science en tire un jour ou l'autre des conclusions, si décidément la science veut être bonne à quelque chose. Quand l'Institut voudra gagner ses appointements, j'ouvre une souscription pour les quadrupler. Et j'y mets mon dernier sou; sûr de ne pas le perdre. Ensuite, la terre végétale se fixe et s'améliore; l'engrais trouve des auxiliaires naturels; nos troupeaux se régénèrent; les laines des bestiaux en de-

viennent plus abondantes. On peut ce que l'on veut, et le risque n'est pas grand de l'essayer. Essayons d'agir sur les climats, comme on désinfecte une chambre, avec des parfums. Il y a de la féerie dans le bon sens. Les coups de vent, si désolants dans nos plaines, car ils déracinent les plantatious frêles et de date récente, car ils se jouent des toits de nos habitations isolées comme d'un jeu de cartes, car ils charrient des tourbillons de poussière à donner des ophthalmies; les hivers, dont le froid vif et mêlé de grésil, coupe le visage et les mains comme ferait du verre; les étés à mourir à grand feu: tout cela, voyez-vous, serait tamisé, modéré, maintenu par ces nobles paravents de feuillage. Les grands arbres grandissent dans les ouragans comme les grands hommes sur les champs de bataille; et, devant cette résurrection de

Sémiramis, on n'aurait plus à dire exceptionnellement de quelques chétifs arpents disséminés le long de la Loire : C'est vraiment le jardin de la France !... Proverbe qui restera dans notre bouche, même quand la hache du morcellement aura gaspillé ce beau jardin, tant nous sommes changeants et légers d'esprit, comme disait Beaumarchais, ce grand moqueur.

Que de minimes sommes, monstrueuses pour la récapitulation, que de grandes applications d'objets de luxe et de bien-être nous perdons à la fois pour ne pas même faire de l'avarice en grand, à la Napoléon ?

Une chose que je m'avise aussi que Napoléon aurait faite, car il ne faut pas nier son génie batailleur de la même façon

qu'on le lui jette à la tête, avec manie, c'est un beau système de fortifications, s'étendant, par gradations convenablement échelonnées, des villes de premier ordre aux villes de second ordre, et, par suite, de proche en proche, toujours graduellement, depuis les fortifications monstres du colosse parisien jusqu'aux fortifications miniatures du pygmée communal. Il y a plusieurs raisons, et de fort bonnes, pour que Napoléon s'en fût avisé. Ç'aurait été, j'en conviens, l'imagination toute récente du système des forts détachés dont un ingénieur de l'Observatoire, des plus habiles, je le crois, sur le jeu des astres, et trente journalistes, dont ce thème a soutenu pendant longtemps les colonnes, ont fait assez lestement bon marché de nos jours ; et fait bon marché par des arguments, hélas ! qui ne m'ont pas du tout convaincu, parce que les

meilleures raisons pour tenir à des forts détachés ou pour ne pas y tenir, étaient précisément les raisons que l'on se gardait bien d'avancer de part et d'autre. Les partis n'ont pas d'idées entières; l'étymologie de leur qualification le leur défend! Marions-les dans l'absolu; la logique est une révélation. On croyait voir l'arbitraire du pouvoir d'un côté, s'avançant en sournois, tout plein de mauvais vouloirs contre nos libertés; car nous avons des *libertés* à ce que disent nos journalistes. On croyait voir la susceptibilité de l'opinion publique de l'autre. Il y avait certainement de tout cela, mais il y avait mieux.

En faveur de l'opposition comme en faveur du gouvernement, on aurait peut-être des considérations élevées et loyales à produire pour encourager les inté-

ressés respectifs à remettre ce projet-là sur le tapis; sauf consentement mutuel, bien entendu; tant il me serait fâcheux, à moi, bonhomme, de déplaire à qui que ce fût. Eh! mon Dieu, quand sortira-t-on du négatif pour entrer dans l'affirmatif? Je me prends quelquefois à regretter l'arbitraire; entre de bonnes mains, l'arbtraire a du bon, et les plus mauvaises initiatives valent mieux que les meilleures critiques. Or, je ne raisonne ici qu'en face de la France et pour la combinaison générale des intérêts, dans l'hypothèse du rôle qu'aurait joué Napoléon, qui, vous pouvez m'en croire, aurait eu ses forts détachés s'il se le fût mis une fois dans la tête. Il tenait aux choses de bon sens, Napoléon! mais il les voulait à leur maximum de valeur. Tout est de s'entendre! Par le fait, la commune, soit de la part de l'intérieur,

soit de la part de l'extérieur, est la chétive et perpétuelle victime de bien des bouleversements dont elle ne peut mais!... Elle les subit, et sa constance à les subir peut s'appeler du christianisme. Comme centre essentiel des révolutions, ceci soit dit une fois, Paris dispose du reste de la France; il n'y a pas à disputer! trente mille communes en reçoivent la loi. Par le progrès qui court, nous avons furieusement facilité les révolutions et les conquêtes. Jadis, Charles VII tenait pied sur le sol de la France, en dépit de l'Anglais; et 93, on le sait, a demandé quatre ans de luttes contre les Tuileries! Eh bien! en un demi-siècle nous avons eu deux invasions victorieuses, et l'on renverse maintenant un gouvernement en trois jours. Nous en viendrons à le renverser en trois heures, puis en trois minutes. Quel progrès!...La France

alors ne sera pas tenable. Qu'entre deux bornes du quai de la Ferraille ou sur le carrefour de la place des Victoires, le pouvoir succombe d'un soufflet de faubourien (soufflet mérité ou non mérité,ce qui ne fait rien au résultat), la province reçoit le lendemain, par les messageries Laffitte et Caillard, le drapeau blanc, le drapeau tricolore ou le drapeau rouge; la province, bonne fille, assouplie et facile, reçoit tous les drapeaux qui sont du goût de Paris pour le moment. Elle les met complaisamment à son clocher et à sa maison-commune; puis elle attend qu'il en arrive d'autres, circonstance qui leur sert tour à tour d'a-propos pour le savonnage. Au besoin, la province recevrait le drapeau noir. Elle est rompue à ces sortes de plaisanteries civiques, lesquelles sont à la vérité d'un certain charme pour ragaillardir les cau-

series et les haines locales, ordinairement circonscrites dans un cercle des plus monotones. On se déteste sur de nouveaux frais; on se renvoie la navette des avanies précédentes, et cela fait avancer la toile de progrès!... S'entend pour les journalistes, qui s'indigèrent quand la France maigrit; qui souffrent et pâtissent quand elle est calme!... On attribue à M. Decases l'invention du système de bascule! on lui fait beaucoup trop d'honneur. Il était tout simplement emporté par le courant national de notre vice originel. Mais les révolutions à leur tour commencent à devenir fort monotones; c'est toujours la même chose, et l'on s'ennuie de tout à la longue, fût-ce de changer de drapeau. Ensuite Paris, l'ennemi de la tyrannie, l'éloquent adversaire du despotisme, fait de la tyrannie, à mon sens; et si, par impossible, il

plaisait aux départements de ne plus jouer à la chasse aux Bourbons, de garder par économie quelque drapeau de bon teint, de se croire des droits à la liberté, fût-ce à la liberté d'aliéner leur liberté, je ne vois guère comment les départements pourraient s'y prendre pour conserver une façon de penser à eux, une idée, une fantaisie, une opinion, malgré l'article fondamental de toutes les chartes passées, présentes et futures, qui déclare par manière d'acquit que toutes les opinions sont libres. Paris sait à merveille qu'il n'a pas le moindre contre-poids au dehors; il en use et il en abuse; Paris est taquin, volontaire, impertinent; il aime à ferrailler et à faire des trônes. Il faut que ce soit son industrie, et que cela lui rapporte. Je le soupçonne fort de viser aux premières fournitures, et de spéculer sur

les quittances d'avénement! ce qui ne l'empêche pas de donner le ton pour les banqueroutes. Paris règne et gouverne; il tranche, il coupe, il bouleverse. Paris, enfin, n'en fait qu'à sa tête. Par manière de suite aux livres de quelques moralistes jacobins sur les crimes des papes, sur les crimes des rois et sur les crimes des reines, sur les crimes de Pierre et de Paul, réquisitoires écrits sur la borne par des moralistes à petits crochets, je propose, moi, d'écrire un livre sur les crimes de Paris. Paris en débitera mille éditions.

Voilà pour l'intérieur. Voici maintenant quant à l'extérieur.

Un conquérant se fait battre, chose qui s'est vue; il recule, et c'est dans l'ordre. Un conquérant ne peut pas se faire tuer comme le dernier de ses soldats! ce serait

ignoble. Il doit se réserver la douleur de mourir de chagrin. Impossible d'arrêter l'aigle quand il s'élance ! pour la déroute ou pour la victoire, la promptitude est la même ; il se sauve comme la foudre. Voilà donc l'ennemi, profitant de la porte ouverte, qui pénètre au cœur du territoire national par les brèches des fortifications, c'est-à-dire, par les intervalles honnêtes qu'il trouve entre les places fortifiées. Plaines, chemins et villages, tout est accessible devant la marche de l'invasion ; le soleil luit sur nos champs pour tout le monde, pour les fuyards découragés, pour les vainqueurs avides, tous plus ou moins pillards. Quel spectacle ce doit être du haut du ciel !... Premier labour de la commune à la baïonnette ! Les chardons seront magnifiques l'année prochaine. Ici, l'on brise les ponts afin de tenir tête ; là, les gran-

ges sont livrées à l'incendie; on cherche un terrain commode pour s'y rencontrer. Eh quoi, malheureux ! vos cités ne sont pas défendues, vos demeures sont éparpillées sur un sol en poudre, et vous continuez encore le système des batailles rangées ! Vous avez donc perdu la tête ? Les Espagnols avaient plus de bon sens que vous ! Organisez des guérillas. Mais que sait-on organiser !... Le conquérant, l'aigle et la foudre fuient jusqu'aux Tuileries. Une fois dans les Tuileries, si le maintien du héros sur le trône convient à tout le monde, et surtout s'il est légitime, il a toute licence de capituler, de même que si de rien n'était. Entre rois, on ne se mange pas toujours. Les diplomates font entendre raison à tout prix, et il leur en reste bien quelque chose. La guerre, qu'est-ce ? un emprunt à l'antiquité, l'exposition des enfants lorsque

l'on en a de trop. C'est une manière d'exposer aux bêtes féroces les populations qui regorgent. O mon Dieu! qui donc sera leur saint Vincent de Paule ?... Après un petit séjour d'occupation, les subsides soldés, les indemnités convenues aux dépens de la canaille (l'homme riche tirant toujours de manière ou d'autre son épingle du jeu, souvent avec bénéfice) force vins bus, nombre de filles éventrées, et des petites vengeances bien sales assouvies d'une manière bien basse, misères de la conquête, l'ennemi, devenu notre allié, harangué et remercié (car il faut remercier), s'en va par le même chemin qu'il est venu, laissant traîner ses maraudeurs. Second labour! lequel, s'il n'est pas à la baïonnette comme le premier, ne vaut guère mieux pour la commune, je vous en réponds. Sans compter que l'on peut recommencer au printemps d'en-

suite. L'histoire offre une kyrielle sans fin de ces promenades charmantes; elle déploie une admirable série de Long-Champs militaires dont la commune est le souffre-douleur universel. C'est le fond de l'histoire, plus sûrement que *goddam* n'est le fond de la langue anglaise.

Je puis avoir dit cela d'un ton leste. C'est le ton d'un homme dont le rire saigne. Je ne pense pas avoir exagéré.

Oh! si l'on écrivait l'histoire du point de vue des douleurs de la commune! L'esclavage payen, qui a bien pris sa revanche, n'était pas maltraité sous le fouet de son maître comme les communes chrétiennes, sous un ciel chrétien, clouées à la croix du sol, couronnées d'épines, et percées par la lance du soldat!

Si la paupière se mouillait en y son-

geant, on ne pourrait pas tracer cette histoire. Non, non; jetez du rire et de la honte au front de notre société pour qu'elle se relève de son ignominie. Les larmes ne font plus rien sur elle.

Pour peu que l'on ait médité l'histoire du haut d'un double point de vue que les historiens ne voient point; pour peu que l'on soit né dans les rangs du peuple; pour peu, surtout, que l'on se soit aidé des émotions fraternelles de cette consanguinité populaire pour devenir tout simplement empereur; réunion de circonstances rares, n'est-ce pas? pour peu que l'on soit Napoléon enfin; il me semble (développez ce tableau dans votre imagination) qu'un vaste réseau de forteresses, de villes fortifiées, de citadelles, de casernes, serré, disciplinaire, pourvu de son matériel; offrant d'abord une

seconde ligne de résistance après la rupture de la première ; puis une troisième après l'enfoncement de la seconde ; et ainsi de suite ; il me semble que cela pourrait, au même titre que pour vous et que pour moi, tenter l'imagination d'un homme de pouvoir et de prévoyance qui se trouverait avoir du temps devant lui, et qui, ne fût-ce que par vanité, la mortification ayant toujours son côté niais, ne se soucierait pas du tout de se rabattre sur le seul Pavillon-du-Bord-de-l'Eau, et de voir, comme les plaisants le disaient de Louis XVIII, après les Cent-jours, la sphère de sa juridiction royale s'étendre jusqu'à la première lanterne du port Saint-Nicolas. Aussi, dans le cerveau de l'empereur, noble carte de Cassini sur laquelle il me plaît d'épeler à la loupe de l'intuition sa pensée vivante et française, je me fais une joie de parcourir vingt mille

communes vigilantes, munies de leurs solides parapets, avec fossés et lunettes au besoin, dominées par leurs télégraphes, sentinelles perdues dans les nuées; centralisées dans leurs constructions pour les divers agréments de la guerre; non pas tout-à-fait à la façon de Vincennes; mais, si vous le voulez bien, une sorte de compromis entre le village et la citadelle; dans lesquelles, de bonne heure, les enfants, lycéens comme nous l'avons tous été sous Napoléon, tressaillant au bruit de la musique et des tambours, amoureux de l'uniforme, se familiarisent à l'exercice au grand attendrissement de leurs mères aguerries; car les mères ai. ment aussi l'éclat et la garndeur. Faites éclater la bonne tenue de la bravoure dans les enfants, et les mères en seront folles. Dans ces communes, larges hôtels garnis entourés de leur jardin de plai-

sance, de leurs cultures entrelacées que d'un seul coup d'œil on embrasse, car les murs tombent afin de mieux découvrir des plaines et des percées pour le jeu du boulet de l'artilleur ; dans ces communes, la garde nationale devient une réalité,au rebours de Paris où l'on ne se connaît guère; de Paris, où le voisin, que j'excuse de tout mon cœur, laisse tomber sur les épaules de son voisin, qui s'ingénie pour en faire autant, tout le fardeau du service ; ricochet universel ! A la vérité, dans la commune on se connaît ; on ne vit pas dans le néant du pêle-mêle comme à Paris, et le pêle-mêle isole les âmes.Engouffrez un milliard d'âmes sur un périmètre de neuf lieues carrées; c'est le bon moyen de ne pas en trouver une. Mais, au contraire,espacez les âmes et concentrez les bâtiments; et vous nous en direz des nouvelles. Ensuite l'esprit de tenue

s'en mêle dans la commune. Allez plutôt voir à nos frontières ! Là, l'esprit militaire s'est incarné dans les mœurs à cause des confrontations politiques, élément de rivalité. D'ailleurs, comme vous le pensez, on se garde bien (sottise née dans les métropoles, et que je trouve indigne) de poser des sentinelles de luxe à la porte d'un grand imbécile de palais désert où l'on veille sur le néant. Veillons où nous avons besoin de veiller ; ne dépensons pas des hommes en étalage. Elevé sur le modèle du grenier d'abondance parisien, le grenier du pays, miniature communale, enferme la fortune du sol, ses blés, ses vins ; parfois les cloux, les couteaux, les fromages, l'industrie régnante de l'endroit, sa richesse locale enfin ; celle que nulle part on ne ferait mieux, et dont on peut mettre l'emblême sur l'écusson du pays, car cela brillerait avec faste au dra-

peau de la commune. Voilà le poste d'honneur, l'état major de nos légions. Au sein de ces dispositions conservatrices, et pour leur donner le charme du coup d'œil, coup d'œil coquet dont le charme annoblit les populations autant que l'aspect de la misère les dégrade, et qui les fait estimer de leurs environs autant qu'une physionomie sale inspire de mépris, jetez à présent une partie de ces progrès réels, de ces découvertes utiles, de ce luxe honnête et décent qu'on remarque avec satisfaction dans les quartiers bien tenus de Paris; faites, s'il se peut et s'ils ne sont brouillés à mort, faites marcher ensemble le spiritualisme et la propreté! Universalisez loyalement mille objets nécessaires, dont le paysan ne peut se faire idée qu'en venant à Paris! Et si, comme on le dit en style de commère pour effrayer les petits enfants,

vous y transportez par la même occasion quelques-uns des vices de la capitale (ce que je nie; car, au contraire, c'est la misère extérieure qui nous apporte ces vices-là de la circonférence au centre), eh bien, à cela près, vous aurez des intérêts plus rapprochés, moins d'âpre égoïsme, un peu de ce liant bienveillant et poli que l'on trouve dans les sociétés parisiennes d'élite. Et, n'en prenez aucune alarme! J'achèterais ce résultat au prix de toutes les vertus du genre humain, qui, récapitulation faite, me semblent peu de chose. Dieu nous préserve des vertus hargneuses de l'ancienne Rome, des Cincinnatus et consorts! Rien de plus sublime à distance, rien de plus insupportable de près. Que l'universalisation du bien être nous apporte sa morale; et, sans plus disputer, je m'y tiens. Somme toute, vos rivières diguées, vos bois rétablis, l'hygiène du

pays quelque peu restaurée, vous voyez surgir tout autour de vous un pays galant et gentilhomme, une patrie de bon goût que l'on peut montrer à ses amis et à ses ennemis. Les livres éparpillés se concentrent dans une seule et même bibliothèque; des salons magnifiques s'ouvrent pour les réunions du soir; les ateliers mêmes participent de cette élégance. Je vois le cloître, moins les sévérités claustrales, trop imitées par nos ménages boudeurs, où l'on vit seul, chacun pour soi. Mille cloisons sont tombées; les intérêts, en se mariant, marient les âmes. Nul ne meurt plus de faim, à l'insu de tous; et les ateliers deviennent un autre champ de la Fédération, un 89 perpétuel, où les classes se confondent par de fraternels échanges d'âme et de génie. Si le cœur ne vous bat pas à cette pensée, vous n'aimez pas la France. L'idée viendrait

naturellement de concilier, par la suite, la juste répartition, le partage républicain des héritages entre frères et sœurs, avec la réorganisation de la grande propriété; réorganisation urgente! et de souder ces intérêts entre eux pour les régir économiquement et d'emblée. Tout le monde ne peut pas faire tout, quoi qu'on en ait dit en ces derniers temps de l'égalité des intelligences; mais,enfin,chacun est supérieur dans une chose ou dans une autre, dans telle ou telle série de fonctions,et si cela ne constitue pas de l'égalité, c'est infailliblement de l'équilibre. Tel serait administrateur, tel autre franc comptable; je sais des gens à couronner pour des babioles, dans les riens; et qui, sur ces riens, feraient baisser pavillon aux plus superbes. Le proverbe ricanneur du pâtre n'est pas seulement juste à l'encontre des vaches. Dans le

morcellement actuel, pour régir un patrimoine, il faut, ou porter une tête encyclopédique, ce que je ne reconnais à personne, ou tirer sa bourse à chaque instant pour être servi de travers et volé comme au fond d'un bois. Les couvents ont prospéré sous la grande régie. Henri VIII, qui les dévalisa le premier, se plaignit, dans la misère des derniers temps de son règne, d'avoir éventré sa poule aux œufs d'or. La dispersion des grandes choses ne profite à qui que ce soit, et l'on en fait son *meá culpá* tôt ou tard. La commandite locale, une régie supérieure à la manière de la Banque, planant sur le tout, équilibrant les intérêts par une assurance universelle, prêteraient à ce désir, et, par le remembrement de la France, formeraient un obstacle au retour de notre abominable régime de morcellement, de clôtures et de haies,

qui, de lui seul, ramènerait les divisions de tout genre, les procès, les vols, les inimitiés voilées, les lâches espionnages, toutes les scélératesses de détail de la vie privée, si l'on ne procédait à livrer stratégiquement la guerre à ce morcellement affreux, à le traquer dans toutes les habitudes de la vie, à lui fermer le sol. Le morcellement, c'est le démon lui-même. Je parierais avec les plus incrédules que Jésus-Christ procédait à nous racheter du morcellement, et que la révélation, dans sa pensée la plus naïve, n'était que l'expression du *pour* et du *contre* sur ce que nous avions à faire pour nous en délivrer; l'assemblée des fidèles en est la preuve.

Oh! mon Dieu! désinfectez-nous de la vie privée, la vie la plus privée d'air que je sache!... Écrasons l'égoïste principe

du *chacun chez soi;* régénérons l'hospitalité par le bien-être.

N'oublions pas que l'inconvénient des armées disparaît en s'universalisant. Mobiles et sédentaires à la fois, les armées trouvent l'atelier dans la caserne; elles ont leur Champ-de-Mars dans les manœuvres de la grande culture; et même nous avons aussi la guerre! car nous faisons la guerre aux déserts et aux fléaux, aux landes et aux marécages, par des défis que l'on va se porter de province à province pour la fertilisation des solitudes; cartels sublimes! nobles corps à corps! Vous avez des loups, mes chers voisins! tuons-les; des eaux stagnantes et délétères! qu'elles disparaissent! La mer envahit vos grêves! nous allons la refouler. Vos collines s'éboulent!...Braves descendants des Héraclides, déployons en

chantant notre oriflamme, et que la *Marseillaise* régénérée nous conduise aux victoires perpétuelles de la paix. Oh ! certainement toutes les cataractes de l'enthousiasme ne sont pas encore fermées dans le ciel. Dieu nous permet des miracles; nous n'avons qu'à vouloir. Ainsi donc, l'industrie, une industrie de géant, lancée dans des cadres immenses, délasse nos braves de la fatigue et des corvées militaires; l'industrie profite des enseignements que l'esprit disciplinaire porte dans la division échelonnée des régiments. C'est toujours le principe de la division du travail; mais une division à l'infini, afin de l'exécuter en front de bandière, en un clin d'œil; et chaque travail peut avoir son chef élu par Dieu, son Napoléon, son Messié, l'homme de la spécialité, Riquet, Bramante ou Le Nôtre, qui doit porter ce

travail à de tels degrés de gloire que, de toutes les mains, il en recevra magnifiquement la palme; et,si cela sourit mieux encore à son orgueil, la couronne!...Multipliez les grades et les couronnes pour que tout le monde en ait. Cela ne peut faire que du bien. A merveille donc! au milieu de nos champs qui sont des jardins, de nos bois devenus des parcs, de nos ateliers où le luxe éclate, de nos demeures que l'artiste s'ingénie à rendre magnifiques, on vendange, on chasse, on forge, on fait de la gloire, on fait de la table même sur ce rhythme; sans cesse en famille, en partie de plaisir, avec le déploiement du soldat, musique en tête, guidons et drapeaux au vent. C'est cent fois plus expéditif, et c'est nieux fait. Les travaux d'ensemble, de bon voisinage et de police universelle, s'installent dans les habitudes comme un point

d'honneur. La France en frémit de joie, l'an s'écoule en fêtes; et si les femmes, joyeuses, souriantes, se répandent dans nos armées, l'émulation n'a plus de limite et monte aux nues. Tout se case enfin sur ce modèle; c'est le régiment qui nous civilise. La hiérarchie pénètre dans le champ de l'intelligence même, et les capacités s'échelonnent jusque dans le développement des forces diverses d'un seul et même individu; car, entre nous, je ne conçois guère notre tolérance pour l'insolence avare de ce mot *capacité*, dit tout sec, au simple, au singulier, comme si, tout bien vu, l'homme ne pouvait avoir autant de capacités et de fonctions que de facultés-mères. Rien ne se perd de la sorte. Le vrai dépasse les plus impétueuses féeries du rêve, et l'on ne finirait pas d'énumérér ses résultats. Par exemple, les natures riches, les Ras-

pail, les Cuvier, les Byron, qui, se mêlant de quoi que ce soit, sans scrupule ou vergogne, au risque de cumuler, malgré l'avis de Cormenin; ces riches natures, dis-je, qui nouent scientifiquement la chaîne des faits par des rapports analogiques saisis entre toutes les choses, ces belles et nobles natures encyclopédiques ont enfin à leur gré des échelons de grades nombreux dans un parcours de fonctions à perte de vue; elles s'associent à tout, entraînent et forment des élèves, rallient les intérêts, s'exaltent et nous emportent. Allez, mes nobles amis, prenez votre vol! les professions ont renversé leurs barrières, la solidarité fraternelle commence, et le cumul est permis par la liberté, du moment qu'il ne dispute à personne un morceau de pain. Poëtes, ayez vos heureux loisirs, et nous vous donnerons de la vie pour de la

gloire, du calme pour des chants, des honneurs pour votre génie. Butinez votre miel sur la fleur et l'arôme de toutes les relations possibles; mûrissez-vous au feu de toutes les âmes, et, s'il vous faut de chastes heures de solitude ou de loisir, l'amour universel conspirera tout autour de vous pour vous créer des loisirs pleins, des solitudes chéries, comme n'en ont jamais eues les misanthropes de nos villes de bruit, de fange et de fumée; solitudes et loisirs à rendre Jean-Jacques lui-même, l'ours d'Ermenonville, aimable!... Enfin, je salue la fraternité! Elle n'est plus boudeuse et sauvage; elle ne prêche plus le dévouement avec amertume, et les droits de citoyen français en assommant des gendarmes; le gendarme, chose étrange, est devenu citoyen français! Voilà donc l'anoblissement universel du travail par le bien-être; et la vie de château, re-

muante et intriguée, si active, qui fait vivre mieux et plus vite, qui rend la journée courte et bonne, l'existence durable et chérie, voilà donc cette vie devenue l'apanage du plus humble prolétaire !..... Où donc en sommes-nous, mon brave Henri IV, avec ton vœu de la poule au pot dominicale pour chaque fermier ! Le fermier, et rien de plus!...Le valet de charrue devait manger son pain à la fumée du rôt, dérober en secret la basse-cour au hasard de la potence, ou guetter en patelin les bons moments du maître. Encore, et dans ce cas, le traitait-on, ce pauvre valet, de courtisan du pouvoir ; il avait alors ses jaloux. Merci, toujours, mon brave Henri IV ! merci, car on te trouva bien hardi dans le temps ; et ce vœu dont nous rions, je te l'avoue, mais sans vouloir te fâcher, paraissait une chimère propre à donner des visions

au pauvre, qui ne doit pas sortir de son état, disaient les habiles. Viens donc, mon bon apostat, rieur narquois, rude et généreux champion de la Ligue, grand renverseur de pintes, à ce que dit la chansonnette, et conteur de gaudrioles aux jolies filles ; viens, mon Henri IV! viens dîner maintenant à la table du manœuvre, qui ne t'a pas oublié dans la litanie de ses saints, et qui, tout manœuvre qu'il est, te pardonne ce que tu sais bien, parce que tu as beaucoup aimé! Indulgence qui ne laisse pas d'être encourageante, n'est-ce pas? Viens, si nos âmes sont destinées pour un autre monde après leur mort en celui-ci, comme on nous le promet en chaire, et comme ce n'est certes pas impossible au Tout-Puissant, reparais dans ce monde-ci; c'est ta place! Nous sommes, de fait, dans un autre monde, et tout est métamor-

phosé. Si nos vieillards, toujours un peu grondeurs, te disent encore à propos de quelque autre vœu frappé, comme celui de la poule, au coin de la hardiesse; saillie que ton imagination béarnaise oserait se permettre, même en présence de nos splendeurs; s'ils te disent, les gens prudents et rassis, les Nestors de cet avenir, qu'il ne faut pas exiger de chimères, que les hommes ne sont pas des anges; eh bien, tu pourras être sûr de trinquer avec de bons diables. Sur le reste de ta conduite, va! sois libre comme on l'était à la cour des rois! libre comme l'air! Que la belle d'Estrées, le sein ému, la paupière humide et baissée, tremblante à l'éclair de tes regards et confuse de se pencher à ton bras, s'éloigne avec toi dans nos jardins obscurs et désertés en ce moment pour le bal! La pelouse est riche de fleurs; les rossignols chantent par milliers dans nos

volières ! tout invite à l'amour sous nos ombrages. Nous détournerons discrètement les yeux, ou tu ne rencontreras que nos sourires. Vois ! déjà l'ombre se tait pour écouter le murmure de nos bassins que le cygne bat de son aile. Le feuillage a voilé les lumières. Respirez le parfum de vos soupirs sous la protection des statues de nos grands industriels. L'harmonie de nos joies frémit autour de vous; et, comme vous, nos voix s'unissent en chœurs. N'entends-tu pas éclater dans les airs, ainsi qu'une ironie, le chant voluptueux du *Pervigilium Veneris?* Ah ! nous ne te blâmons plus! n'en crois rien. Nous sommes aussi des gens de cour, maintenant ! Le bégueulisme a disparu de l'univers.

Je me représente alors Napoléon, vieilli dans la paix, mais comme il devait vieil-

lir, lui! enseignant à ce jeune Reichstadt, mort (le pauvre jeune homme!) d'hébêtement et de consomption sous la verge d'une éducation solitaire; Napoléon, dis-je, enseignant au roi de Rome la manière de perfectionner tout cela, d'aller plus loin, de l'éclipser, lui, lui Napoléon, par des audaces nouvelles, tant la pensée de l'empereur était plus grande qu'elle-même d'un jour à l'autre; je me représente cela, ce vaste et noble spectacle : un homme illustre, un pays splendide! homme et pays qui se sont faits ensemble ce qu'ils sont; et puis, au milieu de cette cour glorieuse, parvis d'un tourbillon de magnificences dont, lorsque j'ai fait surgir à vos yeux le spectacle de la commune, je ne vous ai dit qu'un des plus minimes satellites, quelque ambassadeur, M. Pozzo di Borgo, par exemple, venant, à travers les enseignements du grand homme, prier Sa Majesté

l'Empereur des Français de faire les honneurs de la France à Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, son vieil et fidèle auxiliaire, son cousin, son allié; proposition qui ne souffre pas le plus léger pli. Pour escorte d'honneur, le souverain moscovite peut prendre avec lui les armées qui ont escaladé le Balkan. Entrez, Sire ! Entrez et faites comme chez vous; entrez avec vos canons, entrez avec vos cavaliers, avec vos gibernes bien garnies, avec vos caissons bourrés de poudre. Voilà comme nous exerçons l'hospitalité. Voyagez de jour, voyagez de nuit; à votre aise! — Qui vive? — Russie. — Que demandez-vous? — Mon chemin! — Caporal, hors la garde! et trois hommes de bonne volonté pour conduire la Russie à la prochaine auberge; vous lui ferez servir des rafraîchissements!... Et ceci cesse d'être une

plaisanterie française, voyez-vous, une gasconnade, une simple saillie de belle humeur : nous avons dix millions d'hommes qui savent l'exercice ; des moyens d'agglomérer cela comme la foudre sur un seul point, d'écraser une coalition d'un geste. Une nation, si grande qu'elle soit, doit nous ôter son chapeau quand elle passe sur notre territoire. Nous ne lui conseillerions pas de cueillir seulement une noisette sur le grand chemin, sans notre permission ; octroyée d'ailleurs, et toujours de bonne grâce ! parce que nous avons appris à vivre, et que, lorsqu'on a du bonheur, on n'est plus hargneux.

Bel et contagieux exemple qu'eût donné la France, fière, à tort parfois, je l'avoue, quoique si justement sur tant de choses, de marcher à la tête des na-

tions et de leur donner le branle ! Quel branle ç'aurait été ! Quelle manière de marcher à la tête! Que d'activités héroïques, dont aujourd'hui nous ne faisons, que sais-je, que des fous qui se tuent, que de la paille à prison, que de la chair à bagne ; combien d'activités fougueuses pourraient aller jusqu'au dernier terme de leur élan sans avoir peur de déborder jamais la mesure! On ne serait plus, Dieu merci! réduit, à prêcher la philosophie et la résignation à des gens dont les mains se tordent, et dont les sens se dévorent. On ne leur dirait plus d'un petit air leste et facile : — Bah ! contentez-vous donc honnêtement de ce qui ne vous contente pas du tout !

En nous copiant donc, car les bonnes choses font loi, la paix s'établissait dans l'Europe, et, de l'Europe, comme un in-

cendie, gagnait le monde. Les civilisations s'élevaient à leur troisième puissance; et ce mot, qui sonne creux comme un tambour, cessait de jurer avec ses sous-entendus. — Crainte mutuelle ou respect mutuel, les maîtres d'armes, on le sait, ne se battent jamais avec d'autres maîtres d'armes. — Portez le fait à son maximum de grandeur, et dites-vous intrépidement : — Le désarmement ne sera réel entre les souverains de l'Europe que lorsque tous leurs états seront sur le pied d'un armement universel.

Si ce rêve est grand comme Napoléon, Napoléon l'eût accompli.

Cela seul, cette féerie de nos pensées, cette face mystérieuse de l'activité de Napoléon, explique comment il se fait que sous le chaume, dans l'atelier, au cabaret,

et même dans les plus méchants bourgs où les trois quarts du temps on ne sait qui règne; où l'on ne se doute de l'existence du gouvernement qu'à l'arrivée du percepteur; soldats, manœuvres, causeurs de tous les états, absorbant par des chants fraternels le sentiment de leurs communes misères, ne savent tout juste de Béranger que ce qui a trait à la louange de Napoléon!...Béranger, cependant, a bien mieux que cela dans son recueil!...

Napoléon, c'est la poésie.

Ceux de nos paysans que parfois leur curé pousse ferme à l'endroit des miracles de Jésus-Christ, lui répondent, songez-y bien! en devenant rêveurs : — C'est pas l'embarras, M. l'abbé! ce que vous dites là, c'est étrange; mais ça pourrait

être tout de même; vu que, dans cent ans d'ici, les petits-enfants de nos enfants à leur tour ne voudront peut-être pas croire aux miracles de Napoléon !...

En s'y prenant par là, vous ferez faire au peuple le signe de la croix.

Napoléon, c'est de l'analogie religieuse.

Et puis, vous savez aussi que Napoléon n'est pas mort, qu'il va revenir ; il est en ce moment en Perse. D'où sortez-vous, si vous ignorez cela ? Rien n'est plus notoire. Il se propose de conquérir les Indes pour faire malice aux Anglais. Ceux qui font des journaux n'en disent rien, parce qu'ils sont tous des larrons en foire. Quand les Indes seront conquises, vous reverrez l'Empereur !... Je con-

nais trois ou quatre vieux soldats que l'on tuerait s'ils étaient persuadés de sa mort.

Mais vous pouvez le leur dire ! libre à vous ! Ils sourient de vous entendre, prennent à la dérobée leur air narquois, et décidément ils se taisent ; car à quoi bon vous répondre?...Visiblement, on est fou tout autour d'eux !...

Vous avez raison, braves incrédules, lorsque l'on existe ainsi dans les âmes on n'est pas mort. On existe dans les élémens universels ; on est Dieu.

Dites-moi donc, sur un autre thème, si vous le pouvez, les conséquences de dix années de paix pour Napoléon au milieu de l'Europe!

Je vous en défie.

Traiter cavalièrement tout ceci de conte fantastique, de découvertes d'Herschel dans la lune, ce serait tout simplement un parti pris de croire à la prédestination fatale des ressorts du cœur humain plutôt dans une direction que dans une autre, et cela sans tenir compte des temps, des milieux et des lumières.

Supposez Napoléon aux prises avec cette paix dès le lendemain de la brillante campagne d'Austerlitz, me direz-vous donc qu'il n'aurait été qu'un despote obscène, ombrageux ou imbécile, à la manière des centaines de rois dont nos barbouilleurs philosophiques, gens qui ont les foies malades, ont si haineusement crayonné l'histoire ?

Ah ! m'objectera-t-on, cette petite supposition-là sent bien quelque peu son Utopie !

Eh, messieurs, Bonaparte n'est-il pas une utopie lui-même?...

Je me résume. — Napoléon est en effet un ferment dangereux dans l'histoire moderne, et la France est franchement napoléonienne dans le sens de l'irrésistible impulsion donnée par ce grand génie. Méfiez-vous donc pour notre honneur à tous, pour le vôtre et pour le nôtre, des activités à qui l'on ne fait pas généreusement place. Quelque jour, si vous n'en tenez compte, mon conseil sera votre condamnation. Les prophètes inécoutés viennent dans ce monde pour le scandale des uns et pour la perte de beaucoup d'autres.

Pour conjurer ce présage, il reste à faire ce que l'on peut présumer que Napoléon aurait fait.

Si je ne l'ai pas dit, cherchez à votre tour et devinez mieux.

Je ne suis pas payé pour cela, moi !

Que ne suis-je en pouvoir, mon Dieu, de gagner le titre de Napoléon de la paix !...

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

—

LE

COMTE DE MAULÉON.

M. Duverger, vieux soldat de l'empire, habite avec Marguerite, sa jeune et jolie femme, un petit village à une soixantaine de lieues de Paris. Leur vie d'intérieur et de famille s'écoule douce et uniforme jusqu'à l'arrivé d'Arthur Belmar.

Arthur, fils d'un ex-notaire, vieux camarade et voisin de Duverger, a fini ses cours et vient exercer la profession de médecin près de son père et de ses anciens amis, qu'il ne veut plus quitter.

Avec un cœur chaud et généreux, une tête

ardente, un esprit actif, mûri au soleil de la pensée, enthousiaste pour le progrès et les théories de liberté, Arthur ne tarda pas à se mettre à la tête des populations qui l'entourent, et dont, à titre de médecin et de philosophe, il se fait admirer et bénir.

Mais la source de ses nobles actions, de son infatigable dévoûment, de ses héroïques sacrifices, elle n'est pas aussi pure qu'on le pense, qu'il le croit lui-même. Arthur aime Marguerite, il en est aimé, et c'est pour elle qu'il veut briller de l'éclat de la vertu.

Voici venir maintenant un nouveau personnage, le comte de Mauléon, don Juan moderne, qui a séduit une jeune fille dont Arthur se fait le défenseur. Dieu, le hasard, la fatalité, favorisent Arthur; Mauléon veut être député, sa fortune à venir dépend de ce titre. Arthur, qui dispose des votes de la majorité, fera nommer le comte s'il consent à épouser Louise, la jeune fille qu'il a perdue et qui l'aime, et Mauléon cède avec rage, mais non sans jurer de se venger.

Bientôt son infernal projet s'accomplit. Son

regard a pénétré dans le cœur d'Arthur et de Marguerite ; il y a lu le secret de leur amour, les luttes et les combats qu'ils ont eu à soutenir pour rester vertueux encore ; il réussit à les faire succomber, et quand il tient dans sa main la preuve de leur crime, une lettre de Marguerite à son amant, perdue par ce dernier, il menace Arthur de le perdre, lui et celle qu'il aime, en livrant cette lettre à l'époux outragé, s'il ne s'humilie à son tour, n'obéit à ses ordres et n'épouse point la femme qu'il lui désignera.

Cette scène, éminemment dramatique, précède immédiatement la catastrophe qui est le dénoûment du livre.

La femme de Mauléon, qui ne peut se consoler de n'être point aimée de celui qui lui a donné son nom après lui avoir ravi le repos et l'honneur, trouve la lettre de Marguerite, la croit d'une rivale et recourt au suicide comme au seule refuge qui lui reste. Marguerite, épouvantée, force Arthur de s'éloigner d'elle ; et, en face de tant de douleurs, Mauléon renonce à sa vengeance.

L'intrigue, que nous n'avons pu qu'indiquer à peine ici, est rapide dans sa marche et pleine d'intérêt et de naturel ; mais ce que nous devons louer sans restriction, c'est le dessin des caractères de quelques-uns des personnages, caractères vrais, dramatiques et pleins de poésie ; Marguerite est délicieuse de grâce et de résignation, c'est un portrait achevé ; Louise est une aquarelle d'une ravissante mélancolie Rosita, la danseuse de l'Opéra, que nous voyons apparaître au milieu de l'action, est une création pleine de vérité, et pour ainsi dire mise en relief ; c'est une statuette coulée en bronze. Enfin, nous dirons que *le Comte de Mauléon* est un livre écrit d'un style sage, élégant et chaleureux, et qu'il justifie le succès qu'il obtient, succès qui fait honneur aux auteurs, MM. *Bernard* et *Couailhac*.

Sceaux, impr. E. Dépée.



